Hors-série

L'Histoire
COLLECTION - N°111

LES CROISADES

RÉINVESTIR JÉRUSALEM

POURQUOI ILS SONT PARTIS

100 000 CROISÉS SUR LES ROUTES

MASSACRES DE JUIFS EN RHÉNANIE

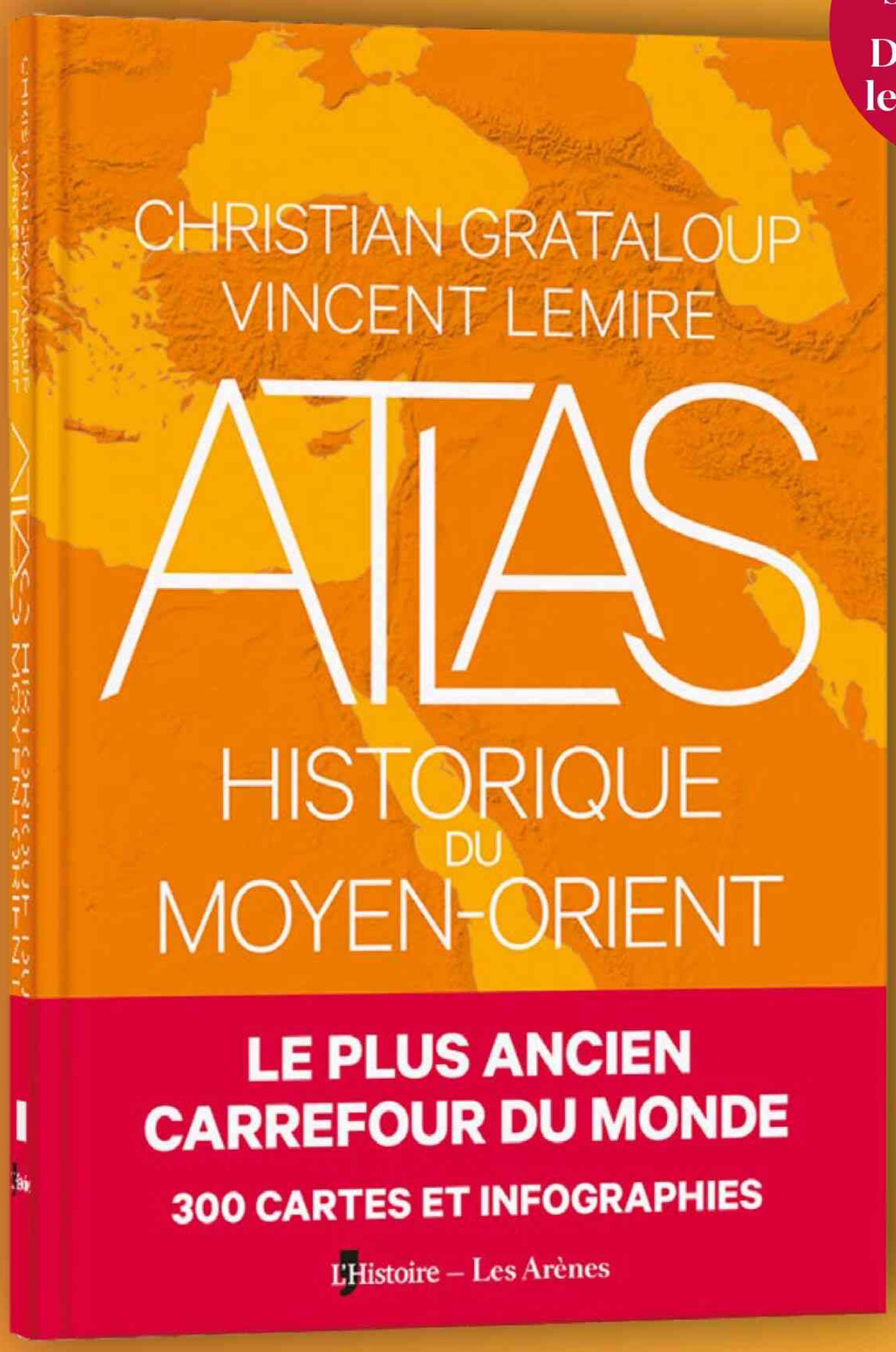
VOUS AVEZ DIT COLONISATION ?

SALADIN ET LE RENOUVEAU DU DJIHAD



Louis VII au siège de Damas en 1148, manuscrit du XIVe siècle

25 €
seulement
—
Dans toutes les librairies

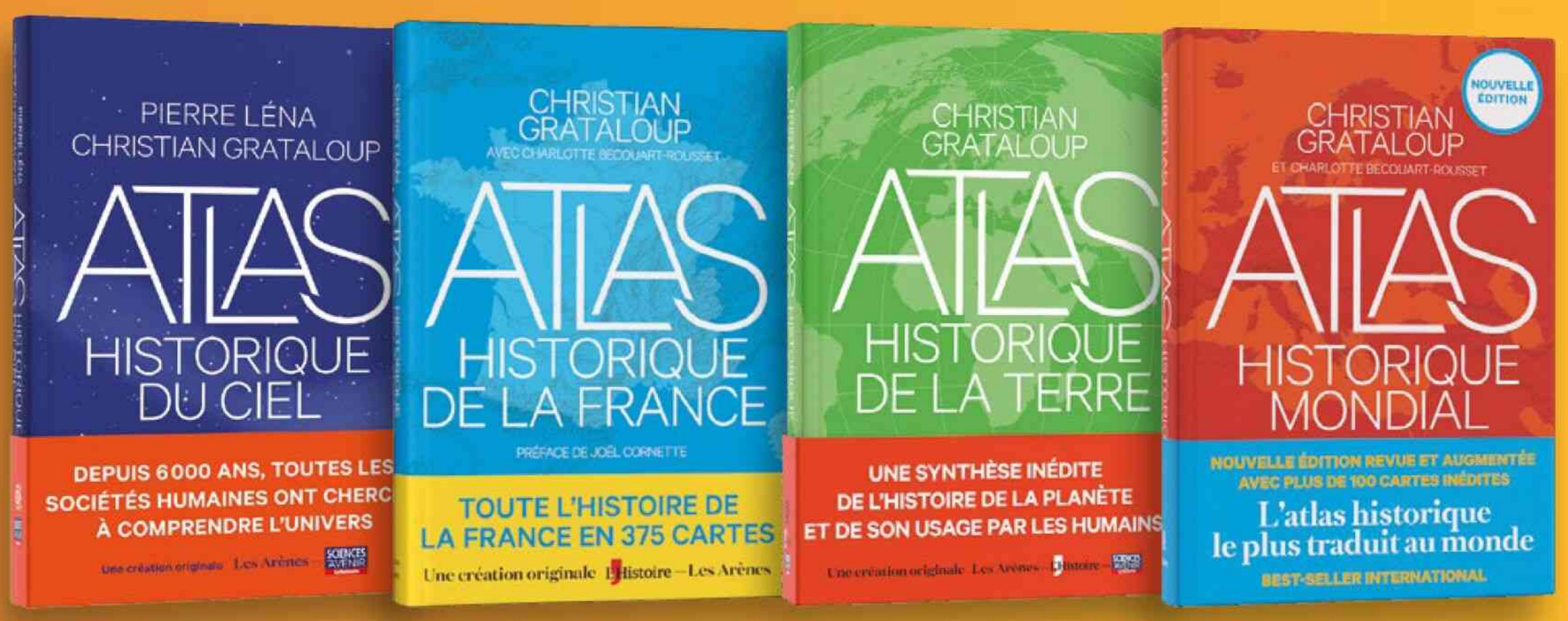


Le monde à la lumière de l'Histoire

« Une mine d'or pour les étudiants et les enseignants. Superbe. »
Le Devoir

« Un livre indispensable pour comprendre notre Histoire. »
France Culture

Les atlas de référence de Christian Grataloup en coédition avec *L'Histoire*



L'Histoire Les Arènes

AVANT-PROPOS

Un événement sans équivalent

La croisade est notre épopée. Dès l'origine, elle a été mise en récit et mythifiée. On la dépeint encore trop souvent comme un « clash des civilisations » entre Occident et Orient. Les travaux d'historiens n'ont pourtant pas manqué pour dépasser les mythes. En mêlant sources occidentales et orientales, qu'elles soient byzantines ou arabes, grâce à l'archéologie aussi, une vision plus nuancée et plus surprenante de ces expéditions émerge.

Les chroniques nous racontent l'importance et la nouveauté du phénomène, lancé en 1095 par Urbain II à Clermont. Ce sont peut-être 100 000 croisés qui sont partis à la fin du xie siècle vers Jérusalem. Comment comprendre cet engouement qui va durer plus de cent ans ? La promesse de la rémission des péchés (« l'indulgence plénière ») accordée aux croisés a constitué une forte motivation. C'est donc bien dans l'évolution de l'Europe, sa dynamique religieuse, mais aussi économique ou démographique, qu'il faut chercher les raisons, plutôt que dans les événements qui se déroulent en Orient – même si la fragilisation des pouvoirs musulmans du Proche-Orient, avec l'arrivée des Turcs, explique aussi les premiers succès croisés. Cet ébranlement s'inscrit dans le vaste mouvement de « réforme grégorienne », la papauté cherche à imposer sa suprématie sur l'ensemble de la Chrétienté. Mais elles confortent aussi, paradoxalement, les souverains qui, en Occident comme en Orient, prennent la tête du combat.

Les croisades ne se résument pas à ces conflits. A l'issue de la première d'entre elles sont institués des États latins au Proche-Orient. L'archéologie atteste que cette installation était faite pour durer. Découverte du sucre, port de soieries, usage des bains : les Latins nés en Terre sainte « s'orientalisent ». Tandis qu'à Jérusalem des édifices romans sont bâtis ou rebâtis, à commencer par le Saint-Sépulcre. Les États latins se fondent dans la géopolitique de la région, signant si nécessaire des alliances avec les autorités musulmanes.

Mais l'Orient islamique se reconfigure au XIIIe siècle, avec le surgissement des Mongols, qui conquièrent Bagdad en 1258, et la création du sultanat mamelouk, à la faveur de la septième croisade. Celui-ci met fin au dernier État latin en 1291. Cette chute ne marque pas la fin de la croisade : au nord de l'Europe, face aux païens, le pape concède les mêmes privilèges à tous les chevaliers à la croix. Surtout, la croisade continue à habiter les imaginaires, de *La Jérusalem délivrée* du Tasse à nos modernes jeux vidéo, n'a cessé d'alimenter les fantasmes. ■

L'Histoire

En couverture : Le roi de France Louis VII et les croisés assiègent Damas, lors de la deuxième croisade, en 1148, miniature du XIVe siècle (Londres, British Library, Royal 16 G VI folio 322/ Bridgeman Images)

Le magazine des passionnés d'histoire



En kiosque et sur www.lhistoire.fr

Sommaire

L'Histoire Collection n° 111 – Avril-Juin 2026

6 **Dieu et la guerre. Mille ans d'histoire partagée**
par Abbès Zouache

19 François et le sultan *par John Tolan*

20 **Chronologie**

21 **Cahier cartes**

27 **Lexique**

28 LE GRAND ÉLAN DE LA CHRÉTIENTÉ



30 **Clermont, 1095. Pourquoi ils sont partis**
par Florian Mazel

32 Urbain II, un pape français

35 Interdites de croisade !

40 **1064 : tout a-t-il commencé en Espagne ?**
par Emmanuelle Tixier du Mesnil

43 Carte : le retournement du XIe siècle

44 **La prédication, ou l'art de convaincre** *par Nicole Bériou*

48 **Le périlleux voyage en mer** *par Jacques Berlioz*

50 **Printemps 1096. Massacres de Juifs en Rhénanie**
par Aude-Marie Certin

54 **Comment les Latins ont réinvesti Jérusalem**
par Matthieu Rajohnson

57 Récits : les croisés entrent dans la ville

59 Schéma : le Saint-Sépulcre en quatre étapes

62 DES ÉTATS LATINS EN ORIENT



64 **États latins. Une installation faite pour durer**
par Benjamin Kedar

70 En images : la culture mêlée du quotidien

72 **Zangi, Nur al-Din et Saladin relancent le djihad**
par Anne-Marie Eddé

76 **Ce que nous apprend l'archéologie** *par Simon Dorso*

79 Le goût du sucre

81 Plan : un village de colons francs

82 **Templiers et Hospitaliers. Des réseaux puissants**
par Damien Carraz

88 UNE CROISADE SANS FIN ?



90 **Avril 1204. Constantinople mise à sac**
par Michel Kaplan

94 **Pourquoi Louis IX est mort à Tunis** *par Mohammed Talbi*

96 **Orient-Occident. Un choc d'empires**
par Gabriel Martinez-Gros

100 **Au Caire : les derniers descendants des Francs**
par Julien Loiseau

102 **Les Teutoniques. Qu'allaient-ils faire en Baltique ?** *par Kristjan Toomaspoeg*

107 Récupération nazie

108 **Un inépuisable réservoir d'imaginaire**
par Florian Besson

114 A lire, voir et écouter

Page 117
ANNIVERSAIRE
Tchernobyl, une catastrophe annoncée
par Nicolas Werth

BNF, MANUSCRITS, FRANÇAIS 2810 FOLIO 263 – MUSÉE NATIONAL DE DAMAS, INV. 5354 – BRIDGEMAN IMAGES



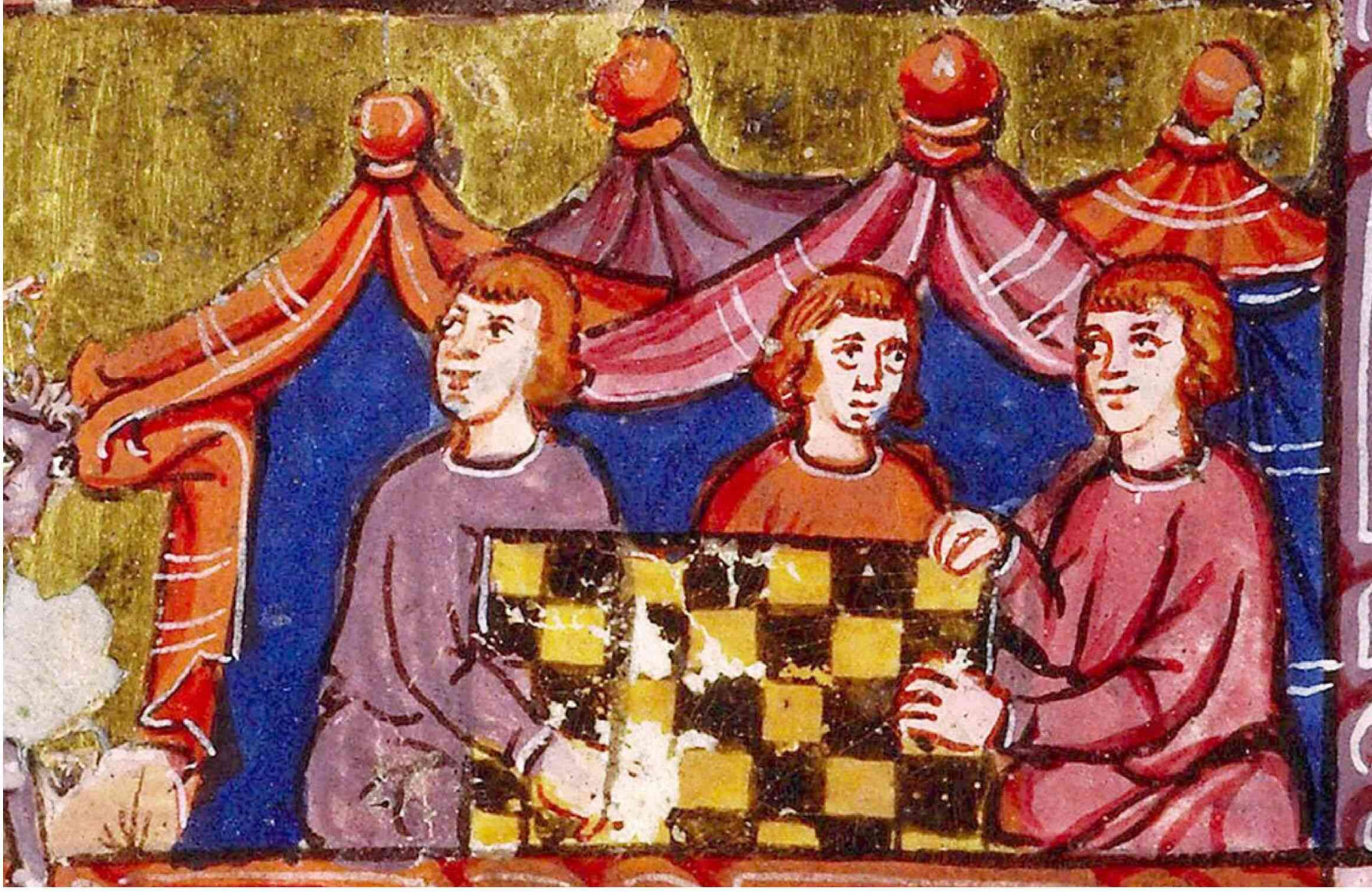
*Cette miniature de l'*Estoire d'Eracles *(XIIIe siècle) réunit deux visages de la croisade : l'opposition par les armes…*

Dieu et la guerre

Mille ans d'histoire partagée

LYON, BIBLIOTHÈQUE DE LA PART-DIEU, MS 828 FOLIO 160V – PHOTO PERSONNELLE

La croisade fut un phénomène sans précédent, mobilisant peut-être jusqu'à 100 000 participants à la fin du XIe siècle. Elle témoigne également d'un monde commun, et d'une militarisation de la société qui constitue un tournant dans l'histoire du Moyen Age.



… la découverte et l'imitation des mœurs de l'ennemi, comme le jeu d'échecs (ici, le prince d'Antioche et le comte d'Édesse).

L'Histoire : Les travaux sur la croisade ont une longue histoire. Quel changement voyez-vous dans le regard que les spécialistes portent sur elle ?

Abbès Zouache : Les ouvrages et articles sur ce sujet continuent de paraître à un rythme effréné, y compris en arabe. En France, le premier grand historien moderne de la croisade* est Joseph-François Michaud, qui publie, entre 1812 et 1822, une *Histoire des croisades* en sept volumes. Ce fut un énorme succès. On connaissait déjà, à l'époque, l'existence de sources en arabe. C'est pourquoi Michaud tient à leur dédier un volume de la *Bibliothèque des croisades*, en quatre tomes celle-là (1829). C'est un éminent orientaliste arabisant, Joseph Toussaint Reinaud, qui est chargé de les traduire. Nombre d'entre elles sont publiées en français pour la première fois.
La croisade est alors appréhendée à l'aune de la colonisation, dont elle est vue comme un prélude. Ensuite, l'ouvrage en français qui s'est imposé, c'est l'*Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem* (trois volumes, 1934-1936) de René Grousset. Académicien, conservateur de musée, directeur du musée Cernuschi à Paris à partir de 1933, il n'est ni universitaire ni arabisant et met l'accent, lui aussi, sur la dimension



Abbès Zouache
Directeur de recherche au CNRS, directeur des études de l'Institut français d'archéologie orientale (Ifao)

Il a notamment publié La Croisade. Une histoire partagée *(Ifao, 2025) et a dirigé, avec Mathieu Eychenne et Stéphane Pradines,* Guerre et Paix dans le Proche-Orient médiéval, xe-xve siècle *(Ifao-Ifpo, 2019).*

coloniale et civilisatrice de la croisade. Il assimile les Francs* aux Français.Le pendant en anglais est *A History of the Crusades*, un livre publié au début des années 1950 par le byzantiniste Steven Runciman (traduit en français en 2006). Il propose une vision plus critique et même, sur certains points, négative de la croisade. Citons aussi les importants travaux de Claude Cahen, qui publie en 1940 sa thèse sur *La Syrie du Nord à l'époque des croisades et la principauté franque d'Antioche*. Il est un des rares historiens de la croisade de sa génération à lire l'arabe. Dans une lignée marxisante, il insiste, lui, sur les facteurs socio-économiques.

Un objet aussi foisonnant est devenu, aujourd'hui, difficile à traiter sans une approche collaborative. C'est en partie de ce constat qu'était né le projet lancé en 1955 et communément appelé la *Wisconsin History of the Crusades*. Y ont participé des historiens d'Europe et des États-Unis, ainsi que quelques-uns du monde arabe. Mais il a fallu plus de trente ans, jusqu'en 1989, pour que le projet soit mené à bien, de sorte que le résultat a fini par manquer de cohérence.

L'H. : Du côté du monde arabe, quelles sont les grandes histoires de la croisade ?

A. Z. : Il faut citer en premier celle de l'historien égyptien Sayyid Ali al-Hariri ; elle date de la fin du XIXe siècle. Mais la véritable explosion historiographique naît dans les années 1960, dans un contexte de décolonisation qui est aussi celui de la création ou du développement d'universités dans les pays arabes. Des historiens, égyptiens pour l'essentiel, mais aussi syriens par exemple, et dont beaucoup sont formés en Europe, écrivent sur la croisade. A l'université du Caire, Mustafa Ziyada est particulièrement actif. Un de ses ouvrages qui fait date, paru au Caire en 1961, porte sur *L'Expédition de Louis IX en Égypte et sa défaite à Mansourah*. Il a formé de brillants élèves comme Said Abd al-Fattah Ashur et Hasan Habashi.

Ces historiens égyptiens adoptent volontiers un ton nationaliste et mettent en avant des figures « nationales » de leur histoire, telles que Saladin ou le sultan mamelouk Baybars.

En Syrie, sous l'influence du baasisme (mouvement panarabe, laïque et socialiste) et d'une interprétation marxisante de l'histoire, on souligne, au contraire, la capacité des populations à s'unir face à l'envahisseur. De manière générale, dans les pays arabes, la croisade est présentée comme la première grande manifestation de « l'impérialisme occidental ». Cette interprétation, qui n'est pas née au Proche-Orient, est toujours présente, y compris en Europe.

Un changement majeur se produit dans les années 1980, dans un contexte de montée de l'islam politique : polémistes, idéologues mais aussi certains universitaires en Europe, aux États-Unis comme dans le monde arabe résument la croisade à une entreprise chrétienne menée contre l'islam. Il faut bien dire que, depuis trente ans, toutes les explications non religieuses du phénomène ont été largement délaissées. Dans le monde anglo-saxon, l'expression « guerre sainte » *(Holy War)* est même devenue synonyme du mot « croisade ». Il n'est bien sûr pas question de nier l'importance de la dimension religieuse de la croisade. Mais il ne faudrait pas sous-estimer les autres facteurs à l'œuvre dans un phénomène historique d'une telle complexité.

L'H. : Vous-même, vous maîtrisez de nombreuses langues qui vous permettent de lire des sources des deux côtés. Qu'est-ce que cela change ?

A. Z. : Pour comprendre la croisade, il est nécessaire de croiser les regards ou, pour reprendre l'expression de Romain Bertrand, d'écrire une histoire « à parts égales »[1], de faire dialoguer les sources, de comparer les représentations… Bref, d'en proposer une histoire partagée. Sinon on risque d'écrire une histoire hémiplégique.

Si les sources narratives latines qui prennent pour seul objet la croisade sont nombreuses, celle-ci, dans les sources orientales, est intégrée à l'histoire générale – ce qui ne les empêche pas de livrer des récits longs et précis. Par exemple,

NOTES

* Cf. lexique, p. 27.

1. R. Bertrand, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre, Orient-Occident, XVIe-XVIIe siècle*, Seuil, 2011.

2. I. al-Din al-Isfahani, *Al-Fath al-qussi fi al-fath al-Qudsi*, cité par A. Zouache, *La* Croisade. *Une histoire partagée*, Ifao, 2025, p. 115.

Ibn al-Qalanisi (mort en 1160) a laissé une chronique sur sa ville, Damas, le *Dhayl tarikh Dimashq* (« Continuation de l'histoire de Damas »). Les parties qui traitent du XIIe siècle sont consacrées, pour environ deux tiers, à la croisade et aux relations des pouvoirs musulmans avec les États nés de la première expédition de 1096-1099 (comté d'Édesse, principauté d'Antioche, royaume de Jérusalem et comté de Tripoli). Tous ces événements ont marqué les chroniqueurs orientaux, qui les ont intégrés à leur propre histoire.
On peut aussi citer Imad al-Din al-Isfahani : il raconte les conquêtes de Saladin, dont il fut le secrétaire particulier, notamment celle de Jérusalem, le 2 octobre 1187. Al-Isfahani est un prosateur d'exception. Dans un langage poétique, très fleuri, il nous a légué un singulier portrait des croisés, tout en finesse, et même une connaissance étonnante de leurs motivations religieuses.
Tous les chrétiens, explique-t-il, *« ont proclamé que l'infortune s'était abattue sur leurs pays, que l'islam avait anéanti leurs frères à Jérusalem ; que celui qui s'éloignerait de sa demeure pour faire la guerre à l'islam, pour exercer revendication contre ses lieux d'adoration, pour reprendre l'effort auquel sa foi l'engagerait d'honneur, ses péchés lui seraient remis, ses fautes disparaîtraient »*[2].

L'H. : Que dire de l'état d'esprit des populations à l'arrivée des croisés ?

A. Z. : Les sources décrivent la sidération des populations syriennes à l'arrivée des croisés. Écoutons Ibn al-Qalanisi : *« C'est cette année-là* [vers 1096-1097] *que débuta la succession des informations sur l'apparition, depuis la mer de Constantinople, d'armées franques, constituées d'une multitude innombrable. Les nouvelles à ce sujet se succédant sans interruption, les gens éprouvèrent une vive inquiétude en les entendant, se commotionnèrent quand elles devinrent notoires. »* Un autre témoignage d'importance est livré par une chronique d'un moine arménien (qui écrit dans cette langue), Matthieu d'Édesse : *« A cette époque* [durant la première croisade] *eut lieu l'irruption des Francs, et la porte de la nation des Latins s'ouvrit.*

DATES-CLÉS

Huit croisades canoniques

Première croisade, 1096-1099

Appel à la croisade lancé par Urbain II en 1095 au concile de Clermont. Prêchée entre autres par Pierre l'Ermite, elle allie croisade populaire et celle des barons. Elle se conclut par la prise de Jérusalem en 1099.

Deuxième croisade, 1146-1149

Lancée en 1145 par Eugène III après la perte du comté d'Édesse, elle est prêchée par Bernard de Clairvaux. Le roi de France Louis VII (et son épouse Aliénor) ainsi que l'empereur germanique Conrad III y participent. Ils ne reprennent pas les territoires perdus.

Troisième croisade, 1189-1192

La « croisade des rois » : Frédéric Barberousse, Philippe Auguste, Richard Cœur de Lion. Lancée après que Saladin a conquis Jérusalem en 1187. Reprise de quelques territoires, mais pas de Jérusalem.

Quatrième croisade, 1202-1204

L'appel à la croisade est lancé par Innocent III en 1198. Elle est détournée vers Constantinople, qui est prise et pillée en 1204.

Cinquième croisade, 1217-1221

Nouvel appel d'Innocent III en 1213 et 1215. Les croisés arrivent en Égypte, d'où le sultan ayyoubide règne sur le Proche-Orient. Damiette est prise. François d'Assise rencontre le sultan al-Kamil.

Sixième croisade, 1228-1229

Frédéric II négocie avec le sultan al-Kamil la rétrocession d'une partie des terres perdues, dont Jérusalem, ainsi qu'une paix de dix ans.

Septième croisade, 1248-1254

Décidée par Louis IX en 1244, lorsque Jérusalem est à nouveau perdue, la croisade est conduite encore une fois vers Damiette. Le roi est fait prisonnier en 1250. Il reste en Terre sainte, après sa libération, jusqu'en 1254.

Huitième croisade, 1270

Son objectif est Tunis, où Louis IX meurt de maladie en 1270.



« Il ne faut pas effacer la singularité ni la nouveauté de l'appel de Clermont comme sa visée »

➦ *C'est avec leurs bras que Dieu voulait combattre les Perses* [c'est-à-dire les Turcs]. […] *Ainsi, cette année-là, tous les peuples d'Italie et d'Espagne jusqu'aux confins de l'Afrique, et même les nations des Francs les plus reculées, se mirent en mouvement et surgirent par masses immenses et formidables, très semblables aux sauterelles que l'on ne peut compter, ou le sable de la mer dont les grains sont au-dessus de tout calcul*[3]. »

L'H. : Les sources nous le disent : la croisade, c'est donc un phénomène inédit. N'y avait-il rien qui ressemblait à cela auparavant ?

A. Z. : Oui, c'est un phénomène qui n'a pas de précédent. Certes, il est difficile, voire impossible, de retrouver le nombre exact de participants à la première croisade. Mais quel que soit le chiffre que l'on choisit de mettre en avant, ce sont certainement, alors, en 1096-1099, pas loin de 100 000 individus, combattants mais pas seulement, qui se mettent en route. C'est considérable ! Lors de la deuxième croisade, une masse de gens, peut-être plus nombreux encore, c'est du moins ce que laissent penser les sources, partent à leur tour en Terre sainte*.

Autre originalité du phénomène : il est très vite rendu mémorable. Pour les contemporains comme Albert d'Aix ou Guibert de Nogent, la croisade devient immédiatement un événement digne de faire date. Par la suite, les expéditions de croisade donnent lieu à des récits épiques qui mêlent presque systématiquement l'histoire et la légende. Longtemps après la chute de Saint-Jean-d'Acre (ou Acre, indifféremment), en 1291, qui signe la fin des États latins, la croisade continue à passionner les littérateurs. Son histoire ne peut donc pas être circonscrite au Moyen Age ; elle garde un écho dans la très longue durée.

L'H. : C'est pourquoi vous préférez vous-même parler de « croisade » au singulier ?

A. Z. : Il est vrai qu'on a l'habitude de distinguer huit expéditions de croisade, aussi dites « grandes croisades », ou « croisades officielles », même s'il y en a beaucoup plus dans les faits, jusqu'à 1291 *(cf. p. 9)*. Les historiens arabes considèrent parfois, pour leur part, neuf croisades, incluant celle dirigée par le futur roi Édouard Ier d'Angleterre (1271-1272). C'est parfois aussi le cas chez les Anglo-Saxons. De plus, 1291 ne marque pas une fin définitive. Mais le singulier permet aussi de souligner cette unicité du phénomène – qui continue d'habiter les imaginaires – et de rappeler que la croisade est un fait social total. Ses ressorts sont à la fois idéologiques, politiques et militaires, culturels et économiques. Elle relève tout autant de la mémoire que de l'histoire et s'étend sur plusieurs siècles.

Une historiographie européenne et américaine, surtout anglo-saxonne d'ailleurs, a diffusé l'idée, dans le dernier demi-siècle, que la croisade s'étend ailleurs qu'en Méditerranée orientale, tout au long du Moyen Age et même à l'Époque moderne. Elle met largement en avant les expéditions qui n'ont pas pour objectif Jérusalem, comme la croisade contre les albigeois (1209-1229) et des croisades tardives, en Europe, contre les « païens », en Lituanie notamment *(cf. p. 102)*. Pourquoi pas ? Que la croisade ait étendu ses tentacules bien au-delà de la Terre sainte ne peut être nié et n'est en rien étonnant, vu la capacité des femmes et des hommes à se l'approprier, à s'en réclamer et à l'instrumentaliser.

Pour ma part, je reste héritier de la tradition

NOTES

3. Citation tirée d'A. Zouache, *La Croisade. Une histoire partagée*, Ifao, 2025, pp. 106 et 108.

4. A. Zouache, *Armées et combats en Syrie, 491/1098-569/1174*, Presses de l'Ifpo, 2008.

PHOTO PERSONNELLE

française, qui accorde une importance particulière à ce moment entre 1095, l'appel à la croisade du pape Urbain II à Clermont, et 1291, la chute des États latins de Syrie-Palestine. Car, à mon sens, l'originalité de la croisade repose aussi sur le lieu visé : Jérusalem est centrale – même si cette importance fait l'objet de débats parmi les historiens. La ville est, de fait, prise en 1099 à l'issue de la première croisade. Sans cet objectif de libérer les Lieux saints, la croisade n'aurait probablement jamais pris cette ampleur.

L'H. : En quoi l'appel du pape à Clermont, en 1095, marque-t-il un point de départ ?

A. Z. : Depuis que l'on étudie la croisade, l'une des questions qui a largement occupé les historiens est celle de sa genèse. Y a-t-il des « croisades » avant la « première croisade » ? Certains soulignent qu'en 1064 les armées chrétiennes qui se lancent contre les pouvoirs musulmans d'al-Andalus, dans la péninsule Ibérique, le font déjà à l'appel du pape ; d'autres n'hésitent pas à parler de « croisade » avant l'heure… Cette démarche ne doit pas effacer la singularité et la nouveauté de l'appel de Clermont (même si nous ne savons pas exactement ce que le pape Urbain II a alors dit) comme sa visée : l'aide aux chrétiens d'Orient, la reconquête de Jérusalem et l'établissement en Terre dite « sainte », sur les traces du Christ.

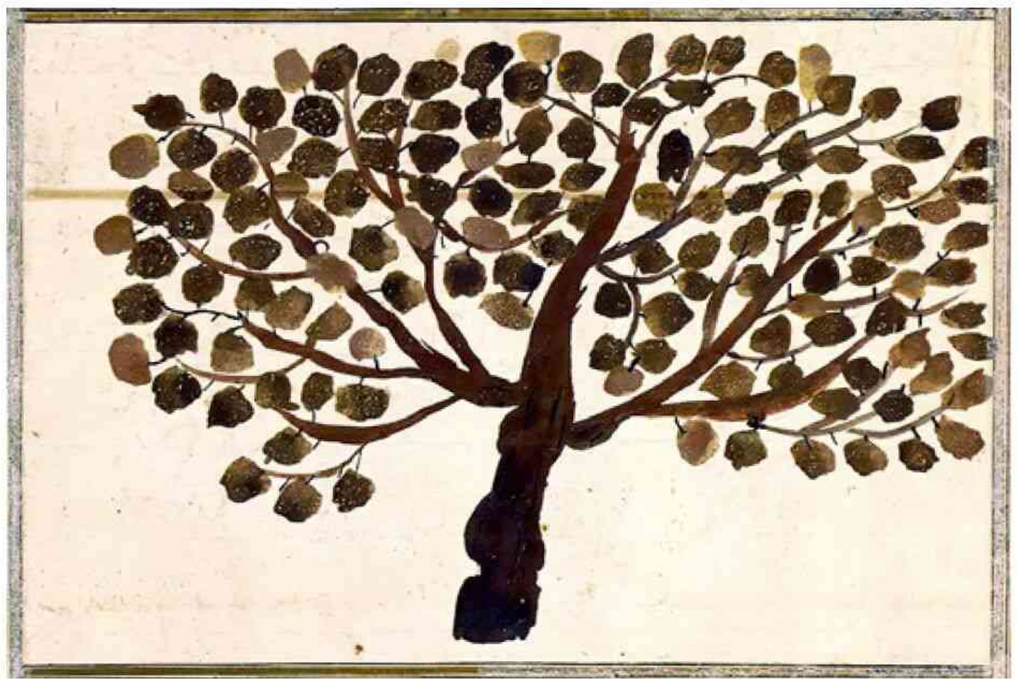
L'H. : Pourtant, Jérusalem est aux mains de pouvoirs musulmans depuis sa conquête en 638. Qu'est-ce qui a changé à la fin du XIe siècle ?

A. Z. : Jérusalem, tout en restant sous souveraineté islamique, a changé plusieurs fois de main. Comme l'ensemble de la Palestine, elle passe sous domination du califat fatimide (chiite) du Caire à partir de 969. Cela n'empêche généralement pas des hommes et des femmes venus d'Europe de se rendre en pèlerinage sur les Lieux saints, si ce n'est lorsque la violence l'emporte – par exemple pendant le règne du calife* al-Hakim, surtout connu, aujourd'hui, pour avoir fait raser le Saint-Sépulcre* en 1009. Une telle destruction n'entraîne alors aucune expédition armée venue d'Europe.
Ce qui change assez brutalement à la fin du XIe siècle, au Proche-Orient, c'est l'arrivée et l'installation de populations turques nomades, souvent peu arabisées et récemment islamisées. Entre 1060 et 1090, elles mettent en place des pouvoirs qui se réclament certes volontiers, lorsque cela leur est utile, de l'islam sunnite, mais qui sont tenus par des hommes de guerre pour qui le religieux compte peu ou passe au second plan. En 1071, les armées seldjoukides, des Turcs qui se sont imposés à Bagdad en 1055 et dans l'ensemble de l'Orient islamique, défont l'Empire byzantin à Manzikert (aujourd'hui ➥

À SAVOIR

Jacques Le Goff, l'abricot et autres fruits

Dans La Civilisation de l'Occident médiéval *(1984), Jacques Le Goff résumait dans une boutade ce qu'il considérait comme le terrible bilan des croisades :* « Je ne vois guère que l'abricot comme fruit possible ramené des croisades par les chrétiens. » *Au-delà de l'image, on sait effectivement que le fruit et le mot (en arabe,* al-barkuk *signifie « le précoce ») sont importés d'Orient. De fait, les croisés y découvrent une multitude de saveurs : prunes, dattes, concombres, melons, ou encore l'échalote, dont l'étymologie renvoie à la Terre sainte (« oignon d'Ascalon »). Les chemins par lesquels ces fruits sont arrivés en Occident sont sans doute multiples. Ci-contre, un abricotier, manuscrit ottoman du XVIIIe siècle.*



MANUSCRIT W.659.218A ; WALTERS ART MUSEUM, BALTIMORE/CC0

DANS LE TEXTE

Les Francs impuissants face au feu grégeois

Le feu finit par prendre au sommet de cette tour *[lors du siège de Tyr, en 1111]*, et comme les Francs s'affairaient à l'éteindre avec du vinaigre et de l'eau, le marin s'empressa de suspendre d'autres paniers et en même temps lança de l'huile bouillante dans de petites cruches pour que l'incendie se développe. Le feu s'intensifia, se propagea de proche en proche et devint violent, atteignant les deux hommes postés au sommet de la tour dont l'un fut tué et l'autre échappa aux flammes en descendant. Le feu *[…]* atteignit tous ceux qui se trouvaient tout autour et dans les étages. Incapables d'éteindre l'incendie, tous les Francs qui étaient postés dans la tour et autour d'elle prirent la fuite."

Ibn al-Qalanisi, *Dhayl tarikh Dimashq*, cité par A. Zouache, *Armées et combats en Syrie, 491/1098-569/1174*, Presses de l'Ifpo, 2008, p. 805

➦ en Turquie orientale). Ils s'installent en Anatolie et menacent jusqu'à Constantinople. Or, à la fin du XIe siècle, l'empereur byzantin Alexis Comnène demande effectivement de l'aide à Rome. Des historiens, aujourd'hui, reviennent à une interprétation ancienne, qui considère comme décisif, dans le déclenchement de la croisade, ce contexte d'affaiblissement de l'Empire byzantin. Urbain II aurait avant tout – et même seulement, pour certains historiens – souhaité mobiliser la Chrétienté pour répondre à cet appel. En Europe aussi le contexte a changé : c'est le temps de la réforme de l'Église, connue sous le nom de « réforme grégorienne » *(cf. p. 30)* ; les papes cherchent à affirmer leur pouvoir spirituel et temporel, dans l'Église et sur la société. Ce n'est pas un hasard si c'est en cette fin du XIe siècle qu'est lancé l'appel à la croisade, expédition qui va contribuer grandement à justifier et asseoir le pouvoir du pape.
Selon l'angle que l'on adopte, il est ainsi possible de mettre en avant les transformations qui touchent les califats abbasside et fatimide, la sollicitation des Byzantins, la volonté des papes de s'affirmer comme les chefs de la Chrétienté ou le péril qu'encourt Jérusalem. Il est nécessaire, surtout, de ne pas donner une explication unique à un tel phénomène. Insistons néanmoins sur un point : la croisade est bien née en Europe ; elle est d'abord une affaire européenne.

L'H. : Vous parlez cependant d'une « histoire partagée ». Que partagent les sociétés de part et d'autre de la Méditerranée au XIe-XIIIe siècle ?

A. Z. : Elles partagent la même histoire, mais aussi et d'abord un même univers mental. Au Proche-Orient comme en Europe, l'histoire est rédigée par des hommes qui naviguent dans les cercles du pouvoir et, de manière générale, par des hommes de religion ou qui sont très marqués par leur éducation religieuse. Tous sont persuadés que Dieu est l'ordonnateur de toute chose et n'hésitent pas, si besoin, à tordre les événements pour en proposer une interprétation qui met les individus au service

d'une action divine. Cette similitude m'a frappé lorsque je travaillais sur les armées et la guerre dans la Syrie médiévale[4]. Tous les acteurs des croisades sont présentés comme des défenseurs de la religion. Pensons en outre au fait que, au-delà de l'inspiration religieuse qui anime les croisés, l'aventure relève aussi d'une volonté de conquête. Ce qui est à l'œuvre au XIe siècle, au Proche-Orient autant qu'en Europe, c'est une militarisation profonde des sociétés et des pouvoirs.

L'H. : Qu'entendez-vous par « militarisation » des sociétés ?

A. Z. : Des guerriers qui n'ont pas, *a priori*, de légitimité religieuse prennent le pouvoir et diffusent leurs valeurs à l'ensemble de la société. La croisade aboutit à la valorisation de ces hommes de guerre. Les XIIe et XIIIe siècles, en Europe, se caractérisent par l'affirmation des monarchies. Les expéditions, à partir de la deuxième croisade (1146-1149), sont menées par des souverains : le roi de France Louis VII, accompagné de son épouse Aliénor d'Aquitaine, ainsi que l'empereur Conrad III. La troisième croisade, parfois dite « croisade des rois » (1189-1192), voit partir trois des plus grands souverains européens : Philippe Auguste, Richard Cœur de Lion et l'empereur Frédéric Barberousse. En 1228, c'est l'empereur Frédéric II qui prend la croix pour la sixième croisade, en attendant Louis IX, par deux fois, lors des septième (1248-1254) et huitième croisades (1270). Le paradoxe, c'est que la croisade ne peut être lancée que sur l'impulsion du pape, qui s'affirme alors clairement comme le chef de la Chrétienté. Mais, en réalité, elle est dirigée par des souverains qui sont des chefs politiques et des chefs de guerre. Ils s'en servent pour étendre leurs territoires et leur pouvoir.

L'H. : Et en face ?

A. Z. : Cette militarisation est plus précoce encore, en particulier parce que la professionnalisation des armées m'y semble plus aboutie qu'en Europe à la veille de la croisade. Les guerriers ont plus rapidement imposé leur loi, mais aussi, assez largement, leurs valeurs. Le califat fatimide s'écroule en 1171, mais cela fait longtemps que le pouvoir, en terre d'Islam, est passé aux mains ➥

DANS LE TEXTE

Les musulmans et la charge, lance couchée, des Latins

Et, parmi les coups de lances terribles *[min al-tanat al-azima]*, j'ai vu un coup porté par un chevalier franc – que Dieu leur fasse défection – à l'un de nos cavaliers nommé Sabah ibn Qunayb, un Kilabite. Il lui fendit trois côtes à gauche et trois à droite ; il frappa son coude et le détacha par le tranchant de la lame comme le boucher disjoint les articulations. *[Sabah]* mourut sur l'heure. *[…]* J'ai vu un de nos cavaliers, appelé Nada ibn Talil al-Qushayri, l'un de nos braves, qui, alors que nous nous étions rencontrés, avec les Francs, était désarmé *[c'est-à-dire qu'il ne portait pas de cotte de mailles]*. Il n'avait que deux vêtements sur lui. Un cavalier franc lui donna un coup de lance en pleine poitrine, qui lui perfora le creux qui s'y trouve, et la lance ressortit de l'autre côté."

Usama ibn Munqidh, *Kitab al-itibar (Livre des enseignements)*, cité par A. Zouache, *Armées et combats en Syrie, 491/1098-569/1174*, Presses de l'Ifpo, 2008, p. 873

PORTFOLIO

Innovations dans l'armement

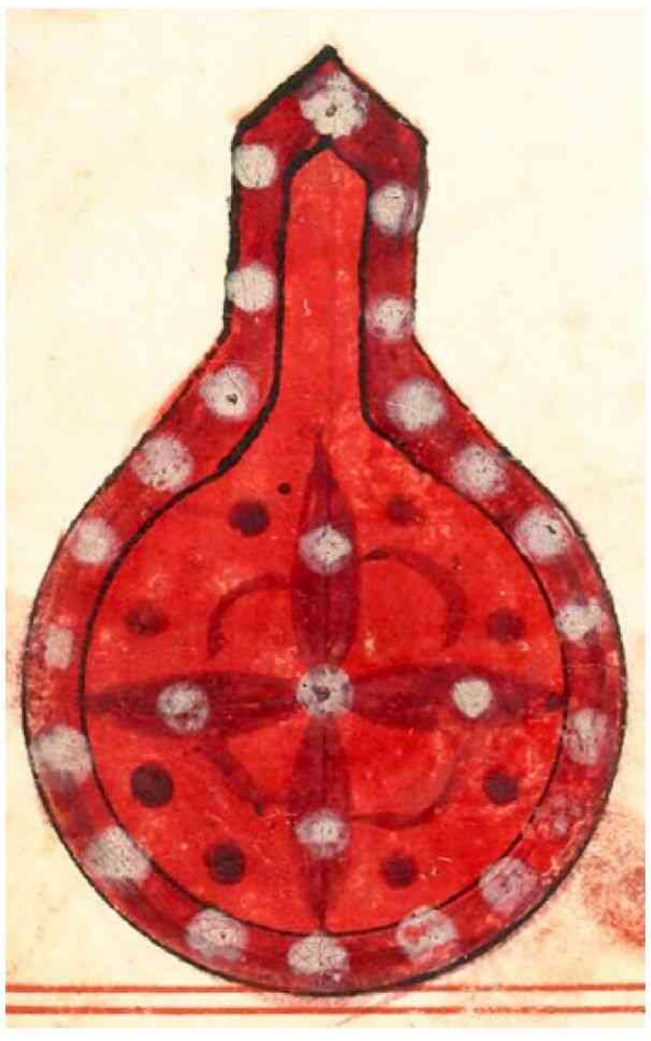
Comme toute période de guerre, les croisades sont l'occasion d'inventions dans l'équipement et la conduite de la guerre. D'un côté et de l'autre, on s'approprie les armes de l'ennemi.

Le feu grégeois

Lancé dans des récipients en terre cuite ou en verre, le feu grégeois est un mélange inflammable à base de naphte, sorte de pétrole. D'abord maîtrisé par les Byzantins, il est aussi utilisé par les troupes musulmanes, laissant les Latins désemparés. Il sert dans les combats navals et lors des sièges pour incendier les machines de guerre, comme les trébuchets ou les tours mobiles.

Traité d'art militaire, *manuscrit arabe, XIIIe siècle, BNF, Paris*





L'arbalète

L'arbalète se diffuse à l'époque des croisades. La corde de l'arc est maintenue sous tension non par le tireur, mais par une pièce rigide. L'arbalète permet de lancer le projectile (le carreau) jusqu'à 150 mètres (une portée plus importante que celle de l'arc), plus fort et avec davantage de précision. Mais elle est plus lente à utiliser. Très meurtrière, elle est interdite au concile du Latran de 1139, à l'exception d'un emploi contre les « infidèles ».

Traité d'art militaire, *manuscrit arabe, XVe siècle, BNF, Paris*

BNF, MANUSCRITS, ARABE 2824 FOLIO 67R – INTERFOTO/AURIMAGES – BNF, MANUSCRITS, ARABE 2824 FOLIO 27R – BNF, MANUSCRITS, ARABE 2825 FOLIO 90R – BNF, MANUSCRITS, FRANÇAIS 22495 FOLIO 30 – BNF, MANUSCRITS, ARABE 2825 FOLIO 90R



Trébuchet et catapulte

Le trébuchet et la catapulte sont les armes de siège par excellence. La catapulte (ci-dessous) est actionnée grâce à une corde tirée vers l'arrière. Plus précis et plus puissant, le trébuchet fonctionne grâce à un contrepoids (bien visible ci-dessus). Il peut envoyer de grosses pierres, plus de 100 kg, sur les fortifications, à grande vitesse.

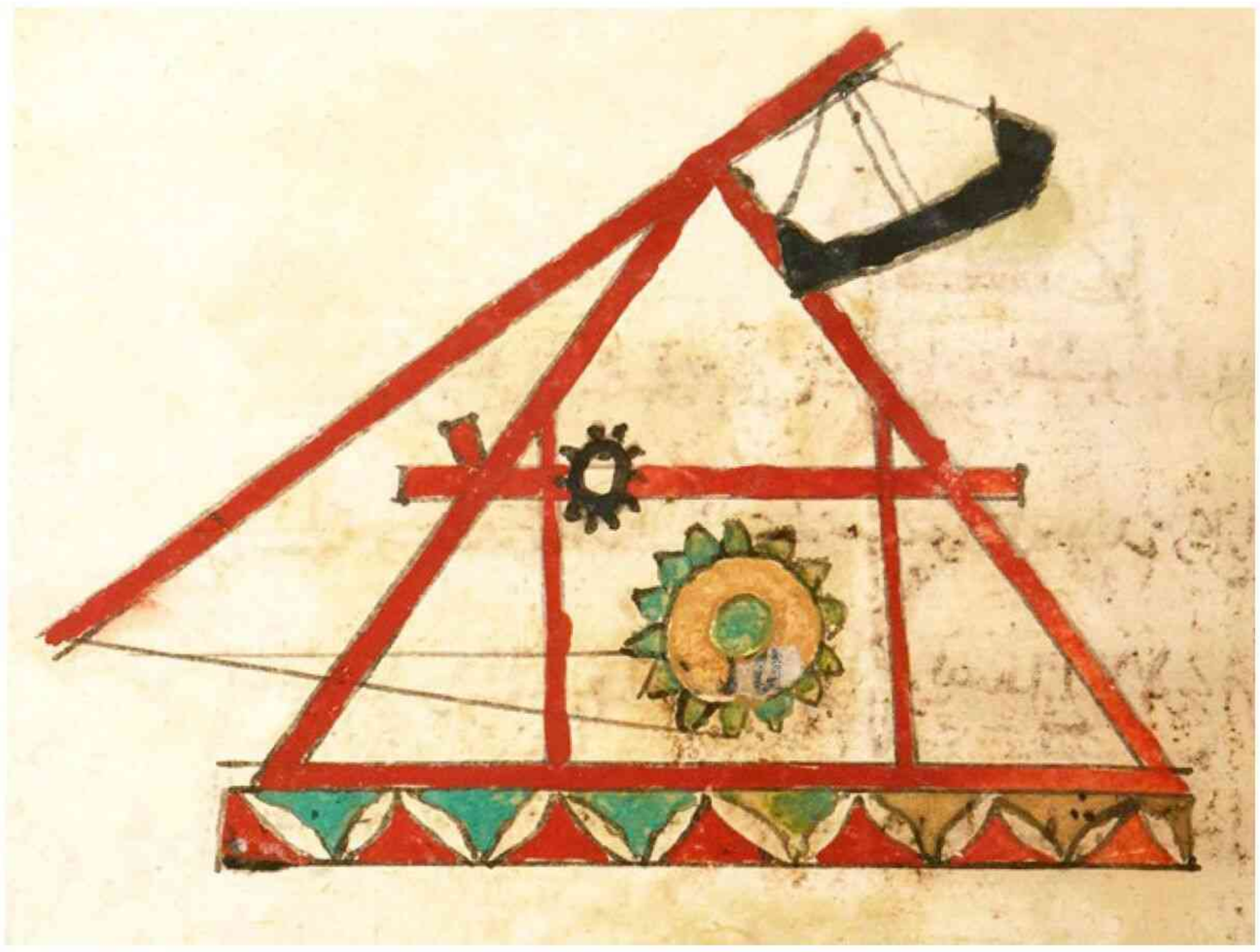
*En haut : le siège de Nicée (1097), miniature du XIVe siècle (*Roman de Godefroy de Bouillon, *Guillaume de Tyr, BNF, Paris). En bas :* Traité d'art militaire, *XIIIe siècle, manuscrit arabe, BNF, Paris*



L'épée de Damas

Les célèbres épées de Damas, droites, à double tranchant et à l'aspect moiré dû à l'acier (« acier de Damas »), saisissent les croisés par leur alliance de résistance et de flexibilité.

Kilij, sabre ottoman, XIXe siècle, lame en acier de Damas





***L'éclatante victoire musulmane de Hattin, le 4 juillet 1187, porte l'armée de Saladin au seuil de Jérusalem, prise en octobre* (Estoire d'Eracles, *manuscrit du XVe siècle*).**

➦ d'hommes de guerre que l'on appelle, selon les lieux et les époques, « émirs » ou « grands émirs », « vizirs militaires » et « sultans ». Pensons à Nur al-Din, qui unifie la Syrie (États latins exceptés) sous son autorité en 1154, ou à son successeur Saladin, qui renverse les Fatimides et conquiert l'Égypte. La plupart des guerres provoquées par Saladin, après qu'il s'est emparé du pouvoir, sont menées contre d'autres musulmans. Or, toute une propagande est mise en œuvre pour l'ériger en défenseur acharné de l'islam, en chantre du djihad* *(cf. p. 72)*. Des deux côtés, les princes sont présentés comme des guerriers donnant leur vie au nom de la religion, alors qu'ils sont avant tout des dirigeants qui créent ou fortifient des États. Ajoutons qu'ils partagent un même art de la guerre.

L'H. : En quoi la croisade a-t-elle modifié cet « art de la guerre » ?

A. Z. : Si la croisade représente un tournant dans l'histoire de la guerre, ce n'est pas par sa violence, mais par l'ampleur des moyens qui sont mis en branle. Des sociétés entières sont mobilisées. Ce qui est vrai pour la France ou d'autres royaumes européens se vérifie aussi au Proche-Orient, en Syrie ou en Égypte, où les dirigeants musulmans mobilisent, pour affronter les États latins, des moyens considérables.

En outre, comme toute période de guerre, la croisade constitue un moment d'invention, de progrès technologique, qu'il s'agisse d'armements ou de fortifications. C'est alors que se répandent, par exemple, des armes de siège sophistiquées comme le trébuchet à contrepoids. Elles sont essentielles, car les batailles sont principalement des sièges. Se diffuse également l'arbalète, très meurtrière. Les armures deviennent plus épaisses pour contrer l'efficacité des archers musulmans ou des arbalétriers. Les croisés doivent s'adapter au climat, mais surtout à des armées très professionnelles, qui savent combattre dans le choc comme par l'évitement, grâce, en particulier, à leur cavalerie légère. D'un côté comme de l'autre, on s'approprie les armes de l'ennemi. Plutôt qu'entre les armées des Latins* d'Orient et

BIBLIOTHÈQUES D'AMIENS/AURIMAGES

leurs ennemis musulmans locaux, la différence se fait bientôt entre les Francs qui arrivent d'Europe et ceux qui sont nés en Syrie-Palestine ou qui y sont restés et se sont acclimatés.
Face à des troupes constituées notamment de mercenaires et de mamelouks* (soldats-esclaves) entraînés au combat au corps à corps, au maniement de l'arc et de l'épée, les souverains européens ont cherché à mobiliser, à leur tour, des soldats efficaces. Au XIIIe siècle, on fait appel à des professionnels de la guerre. Lors de la septième croisade, menée par Louis IX, les combats mettent aux prises, des deux côtés, des soldats expérimentés. Cette expédition tragique pour le roi de France met en lumière la puissance des mamelouks. C'est d'ailleurs dans le contexte de croisade que ces mamelouks, soldats du sultan, renversent les Ayyoubides et instaurent, en 1250, en Égypte, leur propre sultanat. Les Mamelouks sont les seuls qui ont été capables de vaincre et repousser les armées mongoles à plusieurs reprises. Ils en tirent une gloire qui continue à alimenter leur légende. Ce sont eux aussi qui prennent Acre en 1291 et mettent fin au dernier État latin de Terre sainte.

L'H. : Existe-t-il une violence spécifique aux croisades ?

A. Z. : Les textes latins sur la première croisade sont emplis d'imprécations qui visent les *pagani* (les « païens », c'est-à-dire les musulmans). Ces appels à la destruction sont violents, de même que les injonctions à purifier Jérusalem et les espaces considérés comme sacrés dont on affirme qu'ils ont été souillés. Dans les textes arabes, on trouve aussi, même si elles sont plus rares, des formules violentes telles que : *« les maudits Francs »*, *« les impurs »*, *« les infidèles »*. Mais, quand on étudie, dans les sources arabes, les violences imputées aux Turcs, pourtant musulmans, elles sont tout aussi terribles ! D'autres textes rapportent comment le calife fatimide a ordonné de faire couper les têtes de ses ennemis, notamment des séditieux musulmans, au XIe siècle, pour les exposer. Sans parler des Mongols, désignés comme des monstres.
C'est un topos dans l'histoire de la guerre.
La violence s'accompagne de raffinements de cruauté chaque fois qu'on a besoin de mobiliser la population ou de justifier l'action du souverain.
Elle n'est pas propre au contexte de croisade.
Ajoutons que l'archéologie des batailles médiévales, en Europe, montre un acharnement similaire, inhérents à l'acte de tuer dans un cadre guerrier ; les corps peuvent porter des traces de dizaines de coups. Rappelons tout de même que, malgré les violences que je viens d'évoquer, la guerre au Moyen Age ne vise pas à l'élimination totale de l'ennemi, d'un peuple, comme ce sera le cas dans des périodes plus récentes.

L'H. : N'a-t-on pas observé des traces de cannibalisme durant la première croisade ?

A. Z. : Des chroniqueurs latins comme arabes racontent en effet qu'à la toute fin de l'année 1098, à Maarat al-Numan, dans une situation de famine extrême, les croisés auraient

MISE AU POINT

« Guerre sainte » contre « djihad » ?

La relation du christianisme à la guerre est ambivalente. Cette dernière est rejetée par les premiers chrétiens : en théorie, ceux-ci ne peuvent être soldats dans l'armée romaine. Mais, avec la conversion de l'Empire romain au christianisme au IVe siècle, la nécessité de faire la guerre est acquise. Augustin théorise la « guerre juste » au Ve siècle. Lorsque survient la première croisade, l'Église est amplement impliquée dans la guerre. Cet engagement va croissant durant la période de croisade, au point qu'on les assimile aujourd'hui largement à des « guerres saintes ». Pourtant, cette expression est très peu utilisée dans les sources avant la fin du Moyen Age, alors que les États latins de Terre sainte n'existent plus. C'est pourquoi il faut se garder de réduire la croisade à une « guerre sainte » contre des musulmans ne pratiquant, en retour, que le « djihad ». Dans son acception militaire, le djihad renvoie à la guerre contre l'ennemi en religion, menée contre les ennemis de l'islam.

mangé de la chair humaine. Il est parfois question de nécrophagie dans les sources à propos du siège, par les croisés, de cette petite ville de Syrie du Nord ou de celui d'Antioche, qui est long (octobre 1097-juin 1098) et très éprouvant pour les habitants et les défenseurs de cette ville comme pour les croisés. De telles pratiques, qui sont vigoureusement condamnées dans l'islam et dans le christianisme, ne sont pas propres à la croisade ni àla guerre. On trouve des mentions de cannibalisme dans les chroniques qui évoquent les famines en France, dans la première moitié du XIe siècle.
Il est notable que, durant les croisades, ceux qui sont désignés comme les auteurs de pareils comportements sont des pauvres. Ces récits sont donc aussi une manière de dévaloriser les pauvres de la croisade, comparés à ceux qui mènent la guerre. Ces bandes de croisés auxquels on prête les pires atrocités, se repaissant de la chair de musulmans, sont qualifiées de « Tafurs », mot dont l'étymologie est mal identifiée. Il en est question dans des textes épiques comme *La Chanson d'Antioche* ou *La Conquête de Jérusalem*, ainsi que dans les *Gesta Dei per Francos* de Guibert de Nogent.

L'H. : A vous écouter, on comprend qu'il n'y a pas de fossé civilisationnel entre les deux camps qui s'affrontent…

Quelles sont les relations entre les États latins qui se mettent en place à l'issue de la première croisade et les pouvoirs musulmans ?

A. Z. : On constate que les alliances entre les musulmans et les chrétiens ne posent pas de problème particulier. Les croisés, puis leurs descendants, s'intègrent aisément au jeu géopolitique proche-oriental, dont ils sont rapidement des acteurs majeurs. Alors que la première croisade n'est pas terminée, il y aurait déjà eu des négociations entre les Francs et les Fatimides contre les Turcs, au moment du siège d'Antioche. Dans le même temps, dès 1097 ou 1098, les armées croisées accueillent très probablement des mercenaires turcs. N'oublions pas que, dans certaines régions, notamment en Syrie du Nord, les habitants sont majoritairement chrétiens. Il ne faut donc pas durcir la coupure religieuse entre les croisés chrétiens, puis leurs successeurs restés en Syrie, et les Orientaux musulmans.
Par la suite, des armées musulmanes ont régulièrement combattu aux côtés de Latins d'Orient contre d'autres armées musulmanes, par exemple en 1115, en Syrie du Nord, au moment d'une expédition venue d'Orient dirigée par un émir seldjoukide, Bursuq ibn Bursuq, qui suscite de la crainte parmi les pouvoirs musulmans comme parmi les Latins d'Orient.
Le contraire est vrai pendant l'ensemble des



MISE AU POINT

Chrétiens d'Orient, au défi de la croisade

Lorsque les croisés arrivent au Proche-Orient, ils découvrent de puissantes et anciennes communautés chrétiennes : maronites, syriaques, nestoriens… La plupart des chrétiens d'Orient ont été intégrés dans les États nés des croisades ; parfois, ils ont aussi été associés à leur défense. Pour les Églises orientales, la domination franque a pu représenter un moment favorable, même si l'Église latine s'est posée en rivale de l'Église grecque. Quant aux pouvoirs islamiques, ils ont parfois durci leur attitude à l'égard des chrétiens, suspects de complicité avec l'ennemi. A gauche, église Saydet el-Kharayeb, détail d'une fresque, Liban, XIIIe siècle.

AREFMI, TOUS DROITS RÉSERVÉS

deux siècles d'existence des États latins d'Orient. Les motivations géopolitiques priment sur les différences religieuses.
On connaît ce que disent les sources latines d'une entrevue de François d'Assise avec le sultan al-Kamil, en 1219, à Damiette, en Égypte, ou les négociations entre ce même sultan ayyoubide et l'empereur Frédéric II, qui obtient Jérusalem en 1229. En fait, une quantité de traités d'alliance sont signés au temps des États latins. Plus d'une centaine sont conclus entre des pouvoirs se réclamant de l'islam et du christianisme.
Les États latins ont aussi eu besoin de consolider la paix pour prospérer. Cet aspect des choses est bien connu et depuis longtemps, mais la dimension conflictuelle a souvent été mise en avant auprès du grand public. Or les États déploient tout un arsenal pour prospérer ou s'étendre : par la guerre évidemment, mais aussi par la diplomatie, le commerce, etc.

L'H. : C'est donc une image déformée de la croisade qui s'est imposée jusqu'à aujourd'hui ?

A. Z. : Oui, les chercheurs doivent donc, plus que jamais, tenter d'écrire l'histoire de la croisade de manière dépassionnée et distanciée.
C'est d'autant plus important que sa dimension mémorielle est considérable, que son image reste présente aujourd'hui et qu'elle peut devenir un enjeu politique et idéologique *(cf. p. 108)*. Il faut également rééquilibrer notre vision de la croisade « entre Orient et Occident » et ne pas la réduire à une lutte entre Chrétienté et Islam, comme un « clash des civilisations ».
Pour vivre depuis une vingtaine d'années entre l'Europe et le Moyen-Orient, où j'ai longtemps résidé (au Caire, en Égypte, au Koweït, et à nouveau au Caire), je constate que, dans les sociétés arabes (avant tout préoccupées par des questions économiques et sociales), les discours d'imprécation et de haine contre « l'Occident » qui réactivent l'idée de croisade rencontrent peu d'écho. J'espère qu'il va en sera de même dans les sociétés européennes et aux États-Unis, où les tentations ne manquent pas. ■

(Propos recueillis par L'Histoire.*)*

François et le sultan



ASSISE, BASILIQUE SAN FRANCESCO ; SERGE DOMINGIE & MARCO RABATTI/LA COLLECTION

En septembre 1219, lors de la cinquième croisade, les croisés assiégèrent Damiette, en Égypte. Profitant d'une pause, François d'Assise et un de ses frères gagnèrent le camp adverse pour parler au sultan al-Kamil (ci-dessus, fresque de Giotto, basilique d'Assise, vers 1300). Ils revinrent quelques jours plus tard, escortés par des soldats égyptiens. Les deux chroniqueurs qui parlent de la rencontre, l'évêque d'Acre Jacques de Vitry et un anonyme, donnent des récits divergents. Selon l'anonyme, le sultan aurait admiré leur courage, leur aurait offert à manger avant de les faire raccompagner, sans les laisser prêcher. Jacques de Vitry affirme d'abord que François a bien prêché au camp musulman, mais qu'il a obtenu *« peu de chose »*. Après l'échec de la croisade, son discours bascule dans l'hagiographie : l'armée égyptienne et le sultan auraient écouté François avec tant d'intérêt qu'al-Kamil aurait redouté sa parole et l'aurait renvoyé au camp croisé !
D'après John Tolan, *L'Histoire* n° 348, décembre 2009

Quatre cents ans d'expéditions

Quand les croisades ont-elles commencé et quand ont-elles fini ? Le débat n'est pas clos. Reste que la période 1095-1291 a profondément marqué l'histoire de l'Europe.

1064
Le pape Alexandre II appelle au combat contre les « infidèles » dans la péninsule Ibérique.

1085
Conquête de Tolède par les chrétiens.

1091
La Sicile musulmane est conquise par les Normands.

1095
27 novembre **Appel à la croisade** du pape Urbain II à Clermont.

1096
Premiers départs. Des communautés juives sont massacrées en Rhénanie.

1098
Prise d'Antioche. Fondation du comté d'Édesse et de la principauté d'Antioche.

1099
7 juin-15 juillet **Siège de Jérusalem.** Fondation du royaume de Jérusalem ; Godefroy de Bouillon devient avoué du Saint-Sépulcre.

1102
Fondation du comté de Tripoli.

1113
Fondation de l'ordre des Hospitaliers, qui acquiert vite une dimension militaire.

1119
Création de l'ordre du Temple, pour protéger les pèlerins en Terre sainte.

1127
Zangi fonde un émirat entre Irak et Syrie, et combat la présence franque.

Vers 1140
Extension maximale de la présence franque au Proche-Orient.

1144
Prise d'Édesse par Zangi. Fin du comté d'Édesse en 1150.

1145
Appel à la deuxième croisade, par Bernard de Clairvaux.

1146-1174
Règne de Nur al-Din, fils de Zangi. Il unifie la Syrie musulmane en 1154.

1146
Départ de la deuxième croisade, menée par Louis VII et Conrad III.

1148
Siège de Damas. Échec de la deuxième croisade.

1171
Saladin renverse le califat chiite fatimide.

1174
Saladin prend le pouvoir au Caire. Il domine l'Égypte et la Syrie.

1187
4 juillet **Bataille de Hattin.** Victoire de Saladin, qui reconquiert Jérusalem en octobre. En réaction, appel à la troisième croisade.

1189
Départ de la « croisade des rois » : Frédéric Barberousse, Philippe Auguste, Richard Cœur de Lion.

1192
Fin de la troisième croisade. Certaines villes littorales ont été conquises par les croisés, dont Acre, où la capitale du royaume de Jérusalem est déplacée. Guy de Lusignan fonde un royaume latin à Chypre.

1198
Appel à la croisade par Innocent III.

1202
Départ de la quatrième croisade depuis Venise. Prise et sac de Zara, sur la côte dalmate.

1204
12 avril **Sac de Constantinople** par les croisés. Fondation d'un éphémère Empire latin de Constantinople.

1209-1229
Croisade contre les albigeois dans le Languedoc.

1217
Départ de la cinquième croisade, avec l'Égypte pour destination. Damiette est prise, mais la croisade échoue.

1228-1229
Sixième croisade, menée par Frédéric II. Il obtient la restitution de Jérusalem par le traité de Jaffa, en 1229. Les musulmans conservent les Lieux saints de l'islam.

1230
Le duc polonais Conrad Ier de Mazovie fait appel aux Teutoniques pour lutter contre les Prussiens païens.

1244
Jérusalem à nouveau perdue par les Latins.

1248
Départ de Louis IX en croisade depuis Aigues-Morte et vers Damiette.

1250
Louis IX, vaincu à Mansourah, est fait prisonnier. Les Mamelouks prennent le pouvoir en Égypte.

1260
Bataille d'Aïn Djalout. Les Mamelouks triomphent des Mongols.

1261
L'empereur byzantin Michel Paléologue met fin à l'Empire latin de Constantinople.

1268
Baybars prend Antioche, fin de la principauté d'Antioche.

1270
Huitième croisade, menée par Louis IX et prend la direction de Tunis, où il meurt.

1271-1272
Expédition du futur Édouard Ier d'Angleterre dans le royaume de Jérusalem, considérée par les historiens arabes comme une neuvième croisade.

1291
Prise d'Acre par les Mamelouks. Fin des États latins en Syrie-Palestine. Templiers et Hospitaliers se replient à Chypre, ultime État latin né des croisades.

1306-1310
Conquête de Rhodes par les Hospitaliers.

1309
Le grand maître Teutonique transfère le couvent central de Venise en Prusse.

1410
Défaite des Teutoniques à Tannenberg face au royaume de Pologne-Lituanie, dont ils deviennent les vassaux en 1466.

1492
Chute de Grenade. Fin d'al-Andalus.

1522
Prise de Rhodes par Soliman le Magnifique. En 1530, Charles Quint donne Malte aux Hospitaliers.

La première croisade

Ils sont peut-être 100 000 croisés à partir en 1096 après l'appel à la croisade lancé à Clermont par le pape Urbain II en 1095, puis au cours d'un long périple dans le midi de la France et dans le pays ligérien. Une croisade dite « populaire » de paysans, chevaliers, petits seigneurs, venus principalement de la France du Nord et de Germanie, menée notamment par Pierre l'Ermite, passe par les Balkans. En Rhénanie, de nombreux massacres de Juifs sont commis. Les croisés atteignent Byzance et attaquent sans prudence les Turcs. Les rares survivants se replient à Constantinople.

Ils sont rejoints peu à peu par la croisade « des princes », seigneurs accompagnés de leur suite, venus de tout l'espace franc, qui étaient partis d'Occident à l'été 1096. A Nicée, en juin 1097, les Francs renforcés par les Byzantins battent les Turcs et poursuivent vers le sud. Antioche résiste pendant sept mois. Le 7 juin 1099, les armées d'Occident arrivent devant Jérusalem ; elles y entrent le 15 juillet.

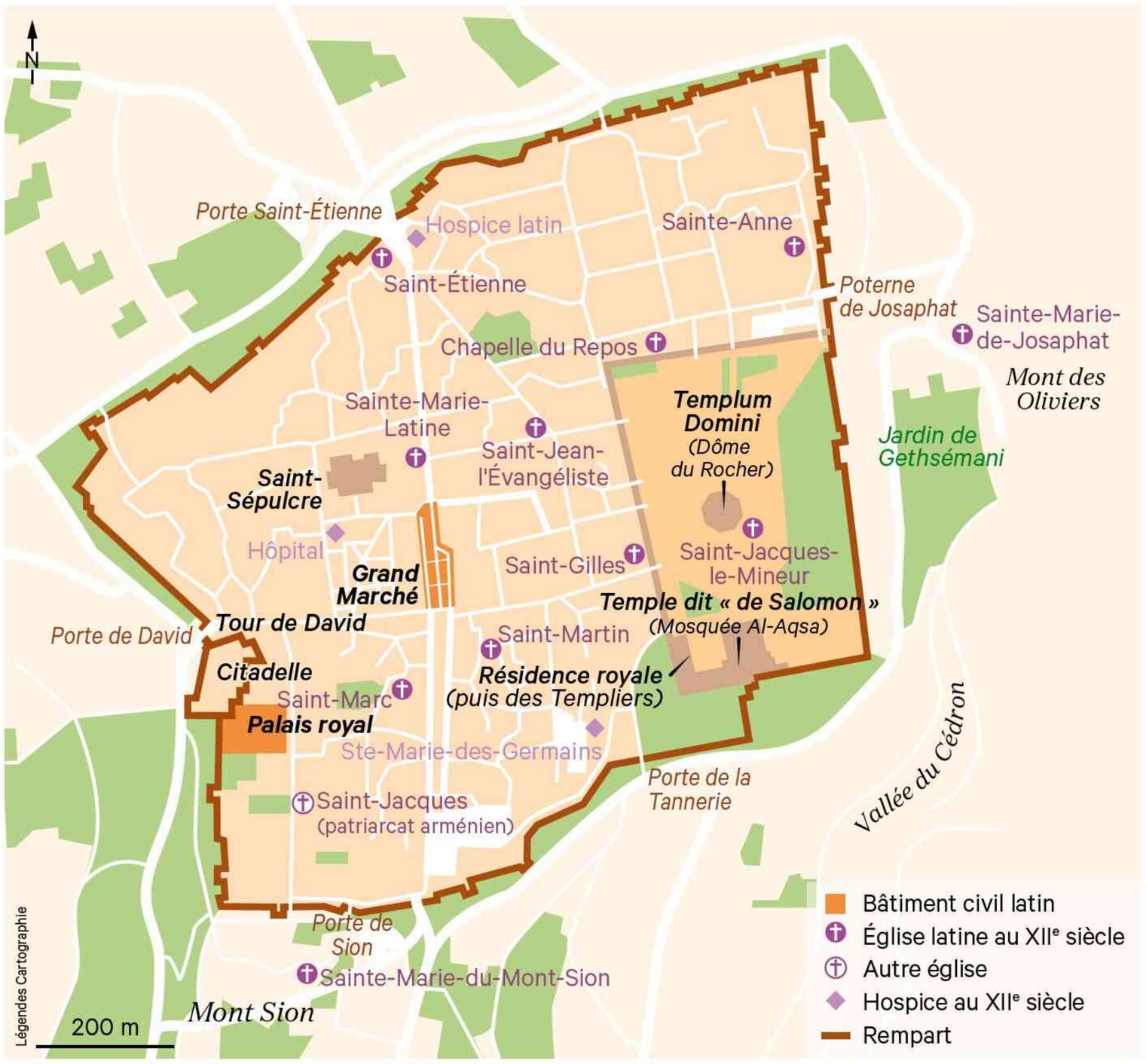
F. MAZEL, *FÉODALITÉS, 888-1180*, BELIN, « HISTOIRE DE FRANCE », 2010

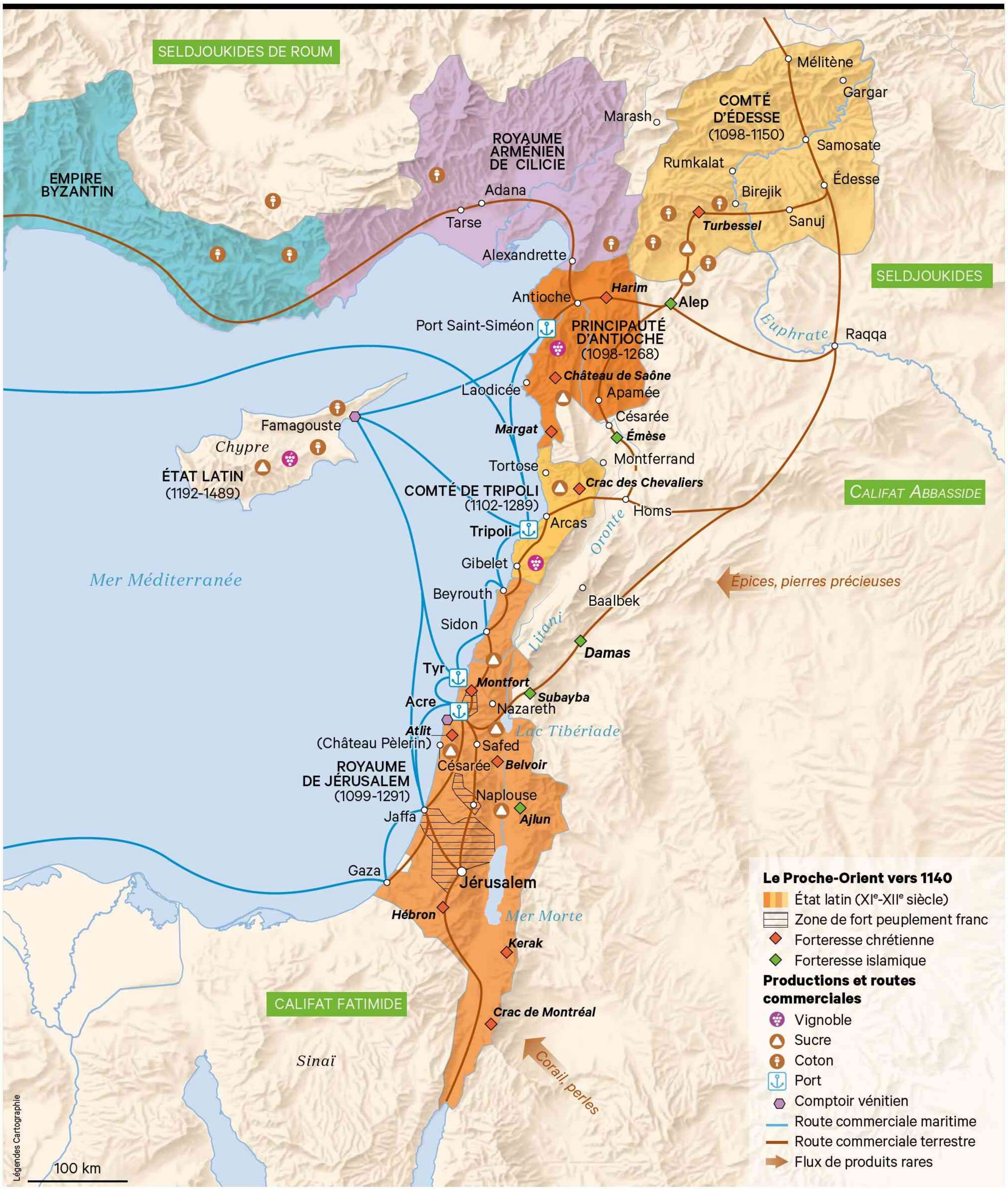
Routes terrestres, puis maritimes

▲ Lors des trois premières expéditions, les croisés privilégient les chemins terrestres. Les armées passent par les Balkans, jusqu'à Constantinople, traversent l'Asie Mineure. Par la suite, les chevaliers préfèrent la voie maritime, plus coûteuse, mais plus rapide.

Jérusalem, ville latine

▶ Les Latins qui s'installent à Jérusalem investissent les édifices musulmans : le Dôme du Rocher est attribué au culte chrétien ; la mosquée Al-Aqsa aux Templiers. Ils édifient un palais et réaménagent le Saint-Sépulcre dans le style roman, tout comme le grand marché, les églises Sainte-Anne et Sainte-Marie de Josaphat.





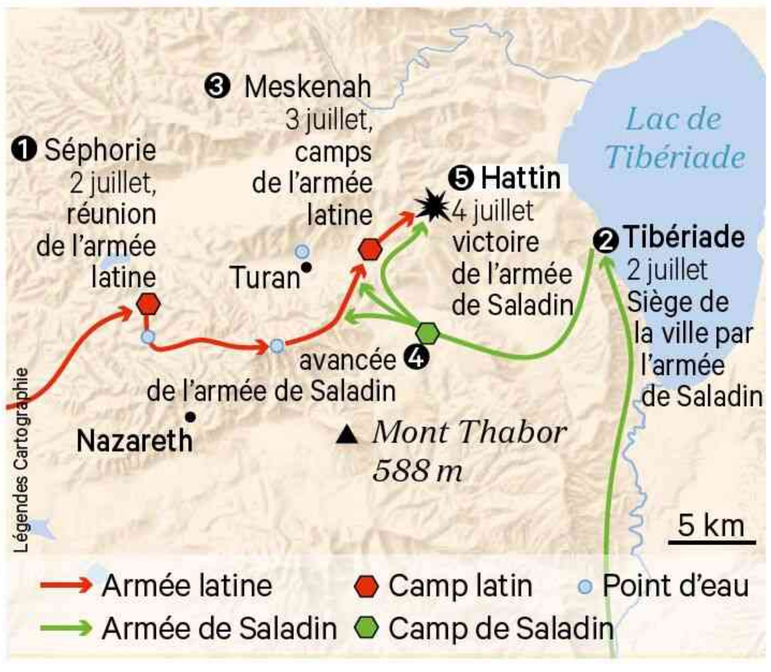
Quatre États latins au milieu du XIIe siècle

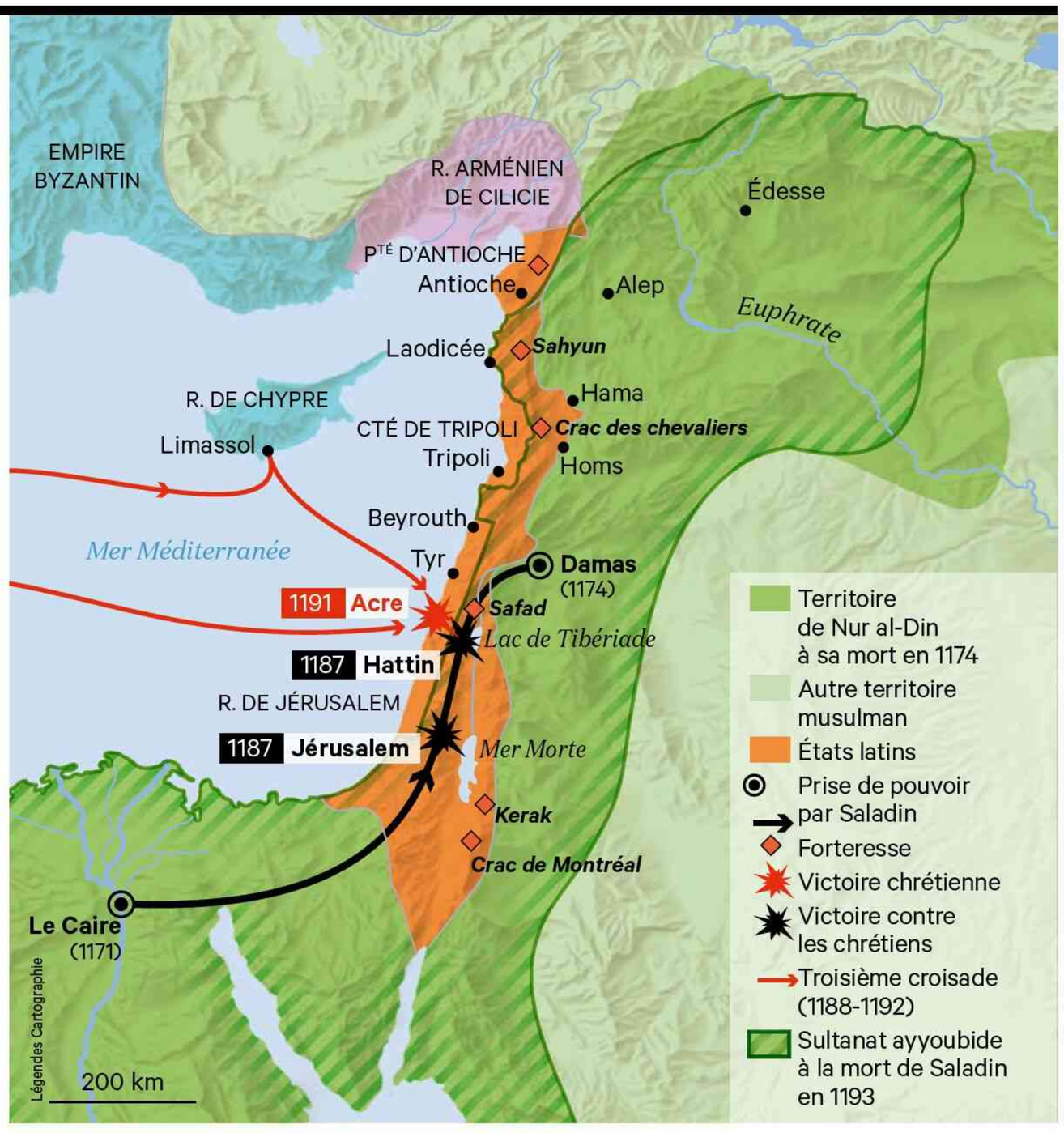
Le premier État latin à naître est le comté d'Édesse, en 1098. La même année, Bohémond de Tarente s'installe à Antioche, qui devient une principauté. Après la prise de Jérusalem, Godefroy de Bouillon prend le titre d'avoué du Saint-Sépulcre d'un royaume de Jérusalem.

A sa mort, son frère lui succède sous le nom de Baudouin Ier. Le comte de Tripoli, Bertrand de Toulouse, doit, lui, faire face à une résistance plus forte. Le roi de Jérusalem acquiert une préséance sur l'ensemble des États latins. C'est dans son royaume que les Francs sont plus nombreux.

1187 : Saladin vainqueur à Hattin

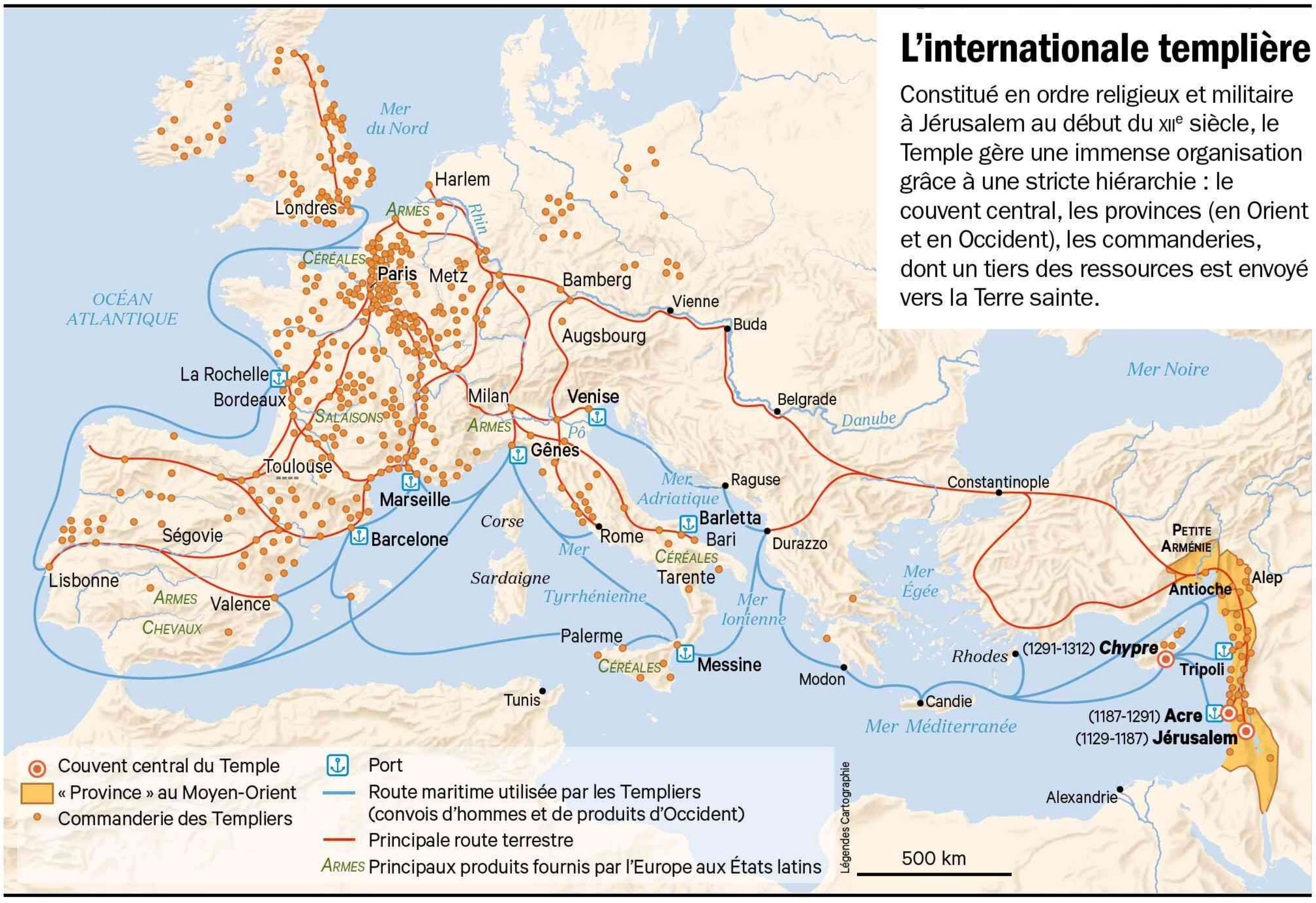
A la suite de Nur al-Din, Saladin va régner, après avoir renversé le pouvoir fatimide, sur l'ensemble de l'Égypte et de la Syrie. Il relance l'idéologie du djihad contre les États latins. Avec le siège de Tibériade, il attire l'armée du roi de Jérusalem sur un terrain défavorable, la prive des points d'eau. Sa victoire des « cornes de Hattin » lui ouvre la voie vers Jérusalem. A la fin du XIIe siècle, les États latins ont considérablement rétréci.





L'internationale templière

Constitué en ordre religieux et militaire à Jérusalem au début du XIIe siècle, le Temple gère une immense organisation grâce à une stricte hiérarchie : le couvent central, les provinces (en Orient et en Occident), les commanderies, dont un tiers des ressources est envoyé vers la Terre sainte.



L. CAZAUX, *ATLAS DES GUERRES. MOYEN AGE*, AUTREMENT, 2024

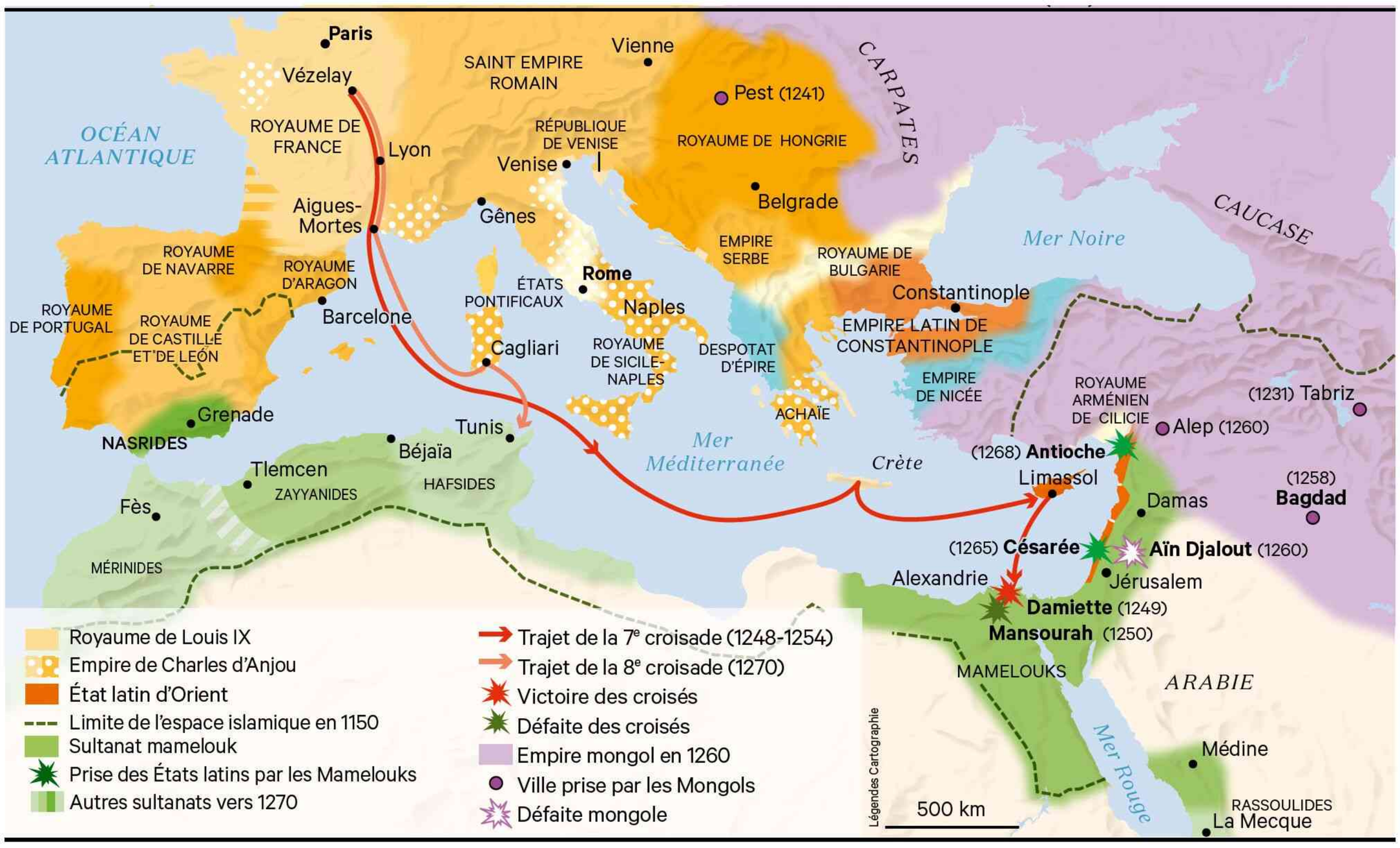


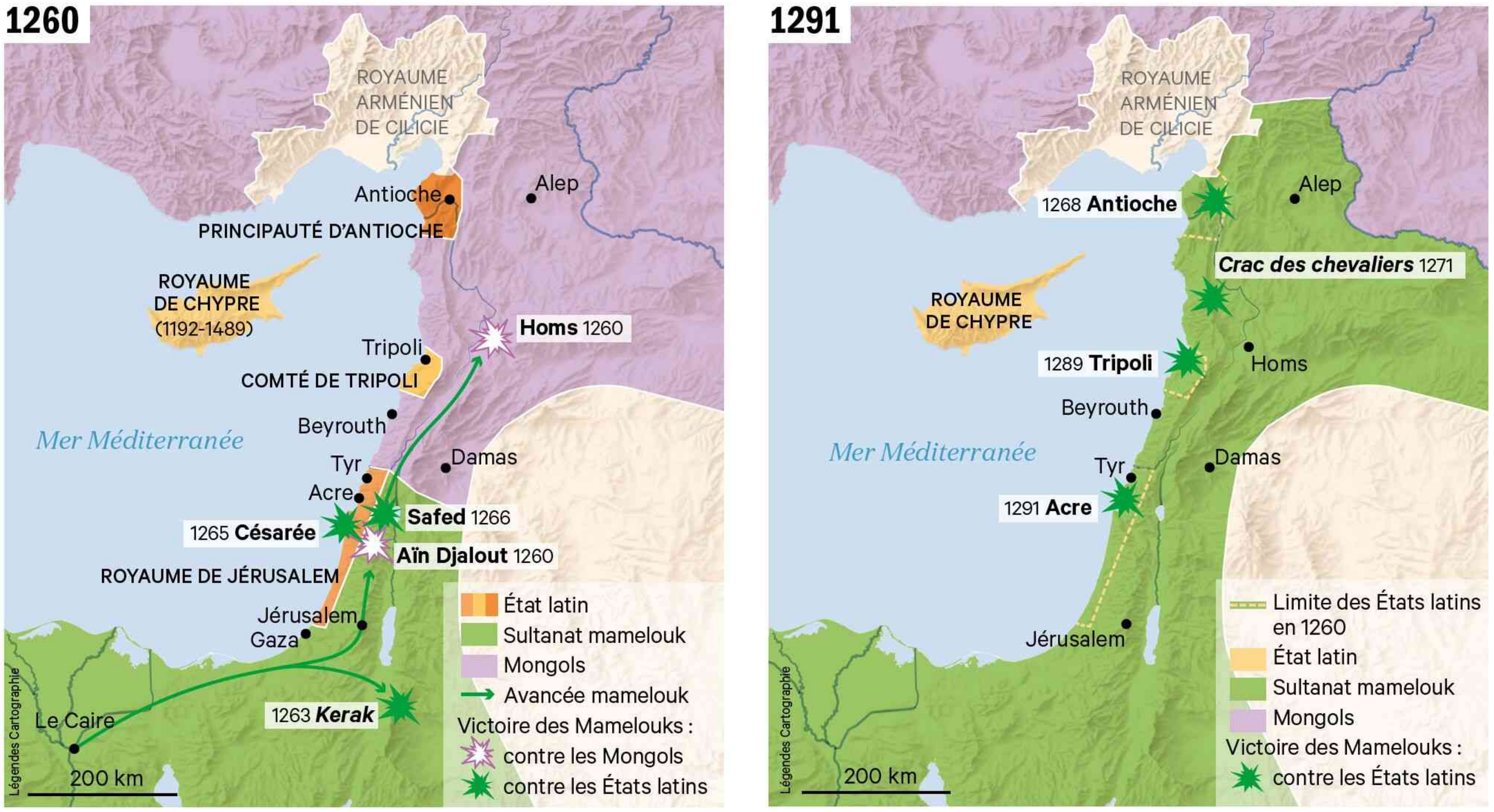
1204, détournée vers Byzance

▲ Vers 1200, l'Empire byzantin n'est plus que l'ombre de lui-même. La quatrième croisade est détournée, à la demande des Vénitiens, vers Constantinople, finalement mise à sac par les croisés. Un éphémère Empire latin y est établi avant que les Paléologues ne reprennent le contrôle de la ville.

Louis IX, Damiette et Tunis

▼ Le roi de France Louis IX part deux fois en croisade. Battu en 1249 à Damiette par les Mamelouks, défait à la Mansourah, fait prisonnier, libéré sur rançon, il reste en Palestine jusqu'en 1254. Il meurt en 1270, près de Tunis, à l'issue de la deuxième croisade.



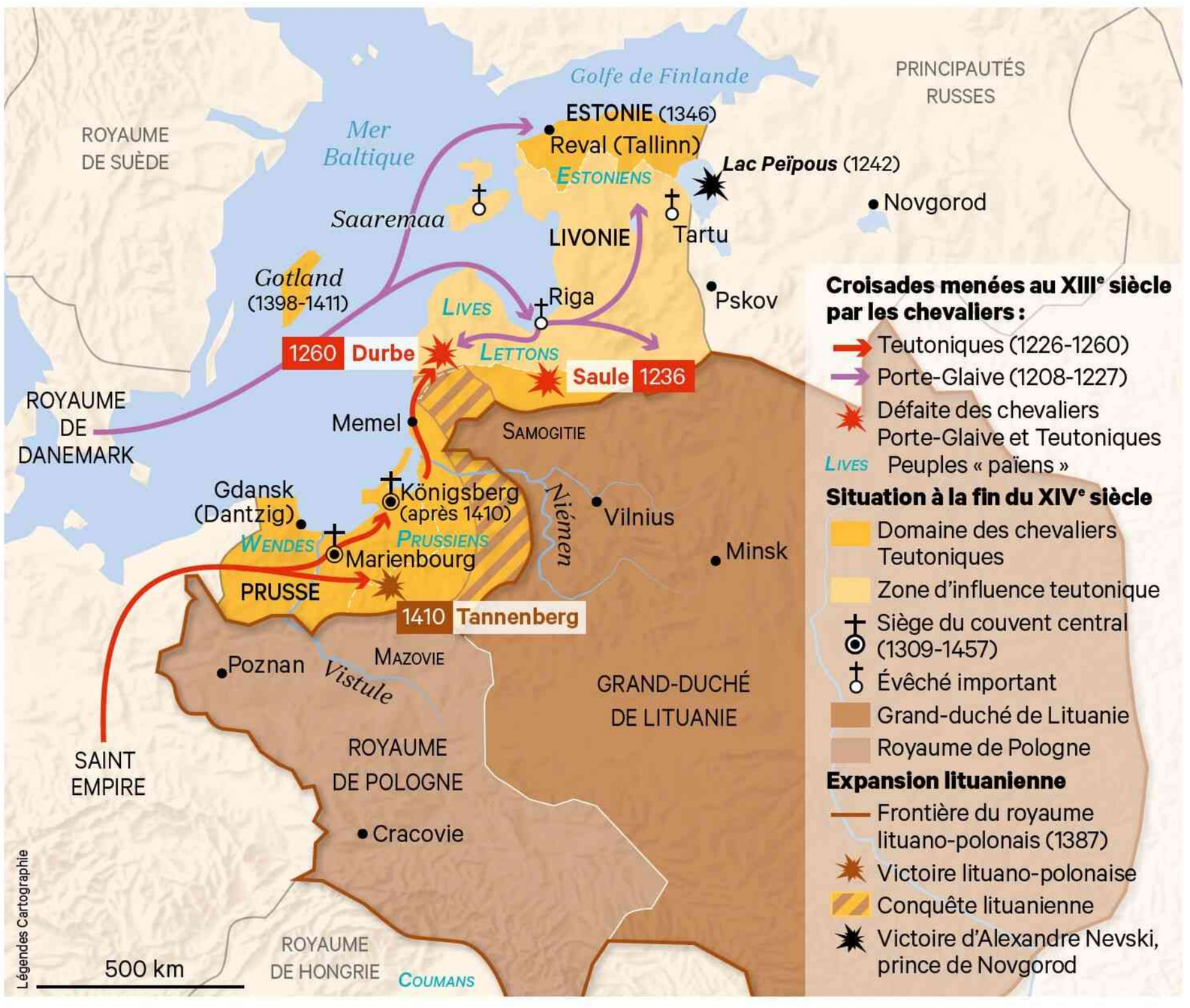


Mamelouks et Mongols : la fin des États latins

Les États latins ne peuvent se maintenir que tant que l'ennemi est faible ou divisé. Édesse est tombé dès 1149. En 1887, le royaume de Jérusalem est privé de sa capitale, transférée à Acre. Trois États latins survivent en Syrie-Palestine malgré la poussée mongole. Mais entre-temps les Mamelouks ont pris le pouvoir au Caire. Après avoir repoussé les Mongols, ils passent à la conquête des places franques à partir de 1265. Le dernier État tombe en 1291.

Le domaine des Teutoniques

Les chevaliers Teutoniques se sont constitués en ordre militaire en 1199 à Acre. Recrutés majoritairement dans le monde germanique, ils sont appelés par le duc polonais de Mazovie en 1226 contre les Prussiens païens. Ils se constituent un domaine en Prusse et s'imposent en Livonie. Les Lituaniens résistent, empêchant la réunion des terres le long de la Baltique. La conversion de la Lituanie et sa réunion à la Pologne crée un État puissant, et chrétien. Ce qui n'arrête pas les guerres. En 1466, l'Ordre, affaibli, devient vassal du roi de Pologne.



Orient-Occident en 20 mots

CALIFE
De l'arabe « successeur » du Prophète. A partir du xe siècle, des califats concurrents se mettent en place, tandis que les Abbassides passent sous la tutelle de chefs de guerre.

COMMANDERIE
Dans les ordres militaires, le mot désigne d'une part un ensemble de biens fonciers et de droits seigneuriaux, d'autre part la maison religieuse accueillant une communauté de frères dirigés par un commandeur. Organisées en réseaux, elles soutiennent l'effort de défense de la Terre sainte.

CROISADE
Ce terme, issu du latin médiéval *crucesignatus* (« signé de la croix »), n'est systématiquement employé sous cette forme qu'à partir du xve siècle pour désigner les expéditions en Terre sainte, lancées par le pape pour délivrer Jérusalem. Les contemporains parlent du « passage d'outre-mer » ou du « voyage de Jérusalem ».

DJIHAD
Étymologiquement, « effort sur soi ». Il renvoie aussi à la guerre contre l'ennemi en religion et à la nécessité de défendre ou étendre l'Islam. Après l'arrivée des premiers croisés, des propagandistes font des souverains qui combattent la croisade des chantres du djihad.

FRANCS
A l'époque des croisades, les habitants du nord et du centre de la France, et des régions francophones voisines. Pour les Byzantins et les musulmans, il s'agit de l'ensemble des populations européennes.

HOSPICE / HÔPITAL
Les termes, synonymes, datent du xiie siècle et désignent un établissement religieux accueillant et soignant des pèlerins, des voyageurs ou des pauvres.

HOSPITALIERS
L'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem tire son origine d'une fondation destinée à l'accueil des pèlerins, établie vers 1070 à Jérusalem. Sa vocation se double progressivement d'une activité militaire.

INDULGENCE (PLÉNIÈRE)
Diminution ou remise des peines temporelles religieuses encourues en raison des péchés commis. L'indulgence plénière libère un homme de ses péchés – c'est une forte motivation pour ceux qui prennent la croix.

LATINS
Membres de l'Église chrétienne latine, dont la langue cultuelle est le latin. On désigne ainsi, pour les distinguer des chrétiens d'Orient, les chrétiens venus d'Europe qui s'installent en Terre sainte.

MAMELOUKS
Cavaliers d'élite turcs ou turcisés d'origine servile constituant l'élite des armées musulmanes. Ils renversent les Ayyoubides en 1250 et forment une nouvelle dynastie régnant sur le Proche-Orient jusqu'en 1517.

ORDRE MILITAIRE
Institution régulière de l'Église destinée à défendre la Terre sainte, puis les autres frontières de la Chrétienté. Leurs membres prononcent des vœux et suivent une règle religieuse.
Les principaux sont les Templiers, les Hospitaliers et les Teutoniques.

POULAIN
Franc né en Terre sainte. Les auteurs latins l'utilisent souvent de manière péjorative, dressant un parallèle avec le petit du cheval.

PRÉDICATEUR
Du latin *praedicare*, « prêcher ». Celui qui annonce la parole de Dieu. Pendant la croisade, celui qui la prêche et encourage au départ pour la Terre sainte.

RECONQUISTA
Ce terme, aujourd'hui récusé, est forgé par les historiens espagnols du xixe siècle dans un contexte nationaliste pour désigner la conquête d'al-Andalus par les royaumes chrétiens, du xie siècle jusqu'à 1492.

SAINT-SÉPULCRE
Ensemble construit par Constantin à partir de 326 sur les lieux supposés de la crucifixion et du tombeau du Christ. Détruit, reconstruit, il est transformé au xiie siècle par les croisés en une église romane dont l'aspect général s'est perpétué jusqu'à aujourd'hui.

TEMPLIERS
Membres de l'ordre du Temple, fondé en 1119 pour protéger les pèlerins en Terre sainte. L'ordre tire son nom du palais du roi où il est hébergé, sur l'esplanade du Temple, à Jérusalem. Constituant une armée expérimentée, il joue aussi un rôle politique et financier dans l'Orient latin.

TEUTONIQUES
Membres d'un ordre religieux hospitalier et militaire germanique fondé en 1190. Après 1271, l'Ordre s'engage dans une guerre de conquête et de conversion des peuples païens dans la région de la Baltique.

TERRE SAINTE
Notion élaborée par la Chrétienté latine lors du lancement de la première croisade, en 1095. Elle devient synonyme de « terre du Christ ».

TRÊVE DE DIEU
Interdiction théorique de tout acte de violence entre le mercredi soir et le dimanche, qui émerge dans les années 1030-1040 et est soutenue par les papes à compter de 1095, pendant un siècle environ.

TURCOPLES
On dit aussi « turcopoles ». Recrutés parmi les populations indigènes de Syrie, ils constituent une cavalerie légère auxiliaire de la chevalerie franque et des ordres militaires.

Le grand ÉLAN de la Chrétienté

L’appel à la croisade que le pape Urbain II lance en 1095 à Clermont rencontre un enthousiasme immédiat dans l’ensemble de la société. Ce sont peut-être 100 000 chevaliers et gens du peuple qui se mobilisent.

L’engouement pour les pèlerinages, promesse de rémission des péchés, avait montré la voie vers Jérusalem. Dans la péninsule Ibérique, déjà, le pape avait encouragé les chevaliers à prendre les armes contre les pouvoirs islamiques.

Sur les routes de la première croisade, des Juifs sont massacrés. La Chrétienté latine, modelée par la réforme grégorienne, s’unit dans le rejet des non-chrétiens (les musulmans, les Juifs) ou des mauvais chrétiens (les hérétiques). Tandis que Jérusalem devient centrale dans la culture européenne.





Florian Mazel
Professeur à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne

Il a notamment dirigé Nouvelle Histoire du Moyen Age *(Seuil, 2021) et publié, avec Hélène Noizet,* L'Inventaire de la chrétienté. La fabrique épiscopale du territoire au Moyen Age *(B2, 2021).*

Clermont, 1095 Pourquoi ils sont partis

Les explications religieuses, sociales, politiques ou économiques ne manquent pas pour expliquer le départ en croisade. Reste que celle-ci s'inscrit, avant tout, dans le vaste mouvement d'affirmation de la papauté. Et d'une chevalerie chrétienne.

Dès la fin du concile, qui s'était tenu à Clermont vers l'octave de la saint Martin [vers le huitième jour après le 11 novembre, le concile ayant ouvert le 18], *en novembre, une grande rumeur s'éleva par toute la France ; aussitôt que quelqu'un avait vent du décret, il pressait ses proches et ses familiers de s'engager dans le voyage de Dieu. A peine les comtes souverains ressentaient-ils la démangeaison d'un tel dessein, à peine les simples chevaliers commençaient-ils à le nourrir en leur for intérieur, que déjà les pauvres aspiraient avec une ardeur sans bornes à le réaliser.* » Pour l'abbé Guibert de Nogent, qui raconte l'histoire de

BNF, MANUSCRITS, FRANÇAIS 5594 FOLIO 19 – THOMAS BRÉGARDIS/OUEST-FRANCE/MAXPPP

← **De sa chaire, le pape Urbain II préside le concile dans la cathédrale de Clermont (enluminure de Jean Colombe, XVe siècle). Mais c'est à l'extérieur de la ville qu'il le clôt par un discours où il appelle à la croisade. Une ferveur immédiate s'empare de la Chrétienté.**

la première croisade* une dizaine d'années après la prise de Jérusalem (15 juillet 1099), l'appel que le pape Urbain II, ancien grand prieur de Cluny, lance à Clermont, en Auvergne, le 27 novembre 1095, a suscité un enthousiasme immédiat dans l'ensemble de la société.

Ce succès est indéniable : une première croisade dite « populaire », mêlant paysans, petits seigneurs et chevaliers, issus principalement de la France du Nord et de Germanie, menée par Pierre l'Ermite, le moine Gottschalk et le chevalier Gautier Sans Avoir, arrive sous les murs de Constantinople après avoir traversé les Balkans, avant même la date fixée par le pape (au 15 juillet 1096) pour le rassemblement des croisés en Occident.

La croisade dite « des princes », qui s'élance alors, rassemble des ducs, des comtes, des seigneurs, des chevaliers et leurs suites venant de tout l'espace franc, de la Flandre au Toulousain, de la Provence à la Normandie, de la Rhénanie à la Lotharingie. Elle est rejointe par des Normands d'Italie du Sud, des Catalans, des Lombards du Milanais, des Génois, des Pisans… Le succès de la mobilisation a sans doute surpris le pape lui-même, même si le long périple qu'il avait entrepris dans le midi de la France et jusqu'en pays ligérien, ponctué de grands rassemblements et de prédications au cours desquels son appel de Clermont fut réitéré, y a sans doute beaucoup contribué. Si la plupart des premiers croisés reviennent en Europe une fois Jérusalem conquise et les premiers États latins fondés, de nombreux départs s'égrènent tout au long des premières décennies du XIIe siècle. En 1146-1147, la prédication de l'abbé cistercien Bernard de Clairvaux, à Vézelay puis dans le Saint Empire, parvient à mobiliser les souverains, le roi de France Louis VII et l'empereur germanique Conrad III, pour ce qu'on identifie comme la deuxième croisade. En 1188-1189, la troisième croisade renouvelle cet élan en entraînant l'empereur Frédéric Barberousse ainsi que les rois Richard Cœur de Lion d'Angleterre et Philippe Auguste de France.

Un véritable engouement

Le nombre total des participants aux différentes croisades demeure impossible à évaluer avec précision, mais il est évident que, pour les grandes croisades (celles qui font l'objet d'une numérotation), ils se comptent en dizaines de milliers, peut-être jusqu'à 100 000. Certes, les effectifs s'émoussent, notamment à partir du début du XIIIe siècle et de la multiplication des revers des Latins*. Les croisés sont, aussi, de plus en plus exclusivement issus des milieux aristocratiques, même si les cités italiennes et les milieux marchands renforcent leur influence grâce à la primauté des traversées maritimes et à l'essor des échanges commerciaux.

Il n'empêche qu'en Occident la croisade outre-mer exerce une indéniable emprise sur les mentalités tout au long des XIIe et XIIIe siècles et que l'on continue d'en rêver même après la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291. Cet horizon oriental se combine, surtout dans le sud-ouest et l'ouest de la France, avec le rayonnement des guerres ibériques contre

NOTES

* Cf. lexique, p. 27.

1. Cf. M. Zerner-Chardavoine, H. Piéchon-Polloc, « La croisade albigeoise, une revanche. Des rapports entre la quatrième croisade et la croisade albigeoise », *Revue historique* n° 267/1, 1982, pp. 3-18.

PORTRAIT



Urbain II, un pape français

Eudes de Châtillon (ou de Lagery) vient d'une famille aristocratique de Champagne. Il reçoit sa formation au chapitre cathédral de Reims. Après avoir été chanoine et archidiacre de Reims, il se convertit à la vie monastique en entrant à Cluny, dont il devient le grand prieur vers 1073. En 1078, il est appelé à Rome par Grégoire VII, le grand pape réformateur. Devenu pape à son tour en 1088, il mène une vigoureuse politique réformatrice. Proche des réseaux de Cluny, il gère mieux les relations avec les grands laïcs que son prédécesseur. Le grand voyage qu'il accomplit en France méridionale (août 1095-août 1096), au cours duquel se tient le concile de Clermont, constitue le premier voyage pontifical de cette ampleur hors de Rome. Il meurt quinze jours après la prise de Jérusalem par les croisés, vraisemblablement sans l'avoir appris. Ci-contre : Urbain II appelle à la croisade, enluminure, 1350.

BNF, MANUSCRITS, FRANÇAIS 22495 FOLIO 15

al-Andalus *(cf. p. 40)*. Dans une moindre mesure, à compter du XIIIe siècle, il est aussi concurrencé dans les pays germaniques et scandinaves par les croisades baltiques contre les païens *(cf. p. 102)*.

Nombreux sont les croisés qui repartent après une première aventure outre-mer, alternant parfois le Levant et l'Espagne ou la Livonie. Hugues Ier d'Amboise participe ainsi à la première croisade, puis repart en 1120 dans la suite du comte d'Anjou Foulques V, qui devait épouser la fille du roi de Jérusalem. Il combat en Terre sainte* une dizaine d'années, avant de mourir à Jérusalem le 24 juillet 1129 et d'être inhumé sur le mont des Oliviers. Au début du XIIIe siècle, bon nombre de croisés d'Ile-de-France, déçus par la quatrième croisade, détournée vers Constantinople en 1204 *(cf. p. 90)*, et encouragés par l'ardente prédication des cisterciens, trouvent un dérivatif à leur frustration dans la croisade contre les albigeois, en 1209 – la première lancée par la papauté à l'intérieur de la Chrétienté contre des hérétiques et leurs soutiens présumés[1].

Une affaire de famille

Contrairement à une légende tenace, les croisés ne sont pas des laissés-pour-compte de l'ordre seigneurial ou lignager qui s'instaure en Occident entre les Xe et XIIe siècles, des cadets de famille marginalisés ou exclus des partages successoraux, des réprouvés désireux de se refaire une honorabilité, en particulier aux yeux de l'Église. Ce sont des seigneurs installés, mariés et pourvus d'enfants, des chefs de famille qui constituent les plus gros bataillons. Les lettres et les chroniques évoquent d'ailleurs fréquemment le moment des adieux entre époux, au point que le thème de la séparation finit par occuper une place notable dans les chansons de croisade.

En dépit de l'hostilité du pape et du clergé, certains croisés partent avec leur épouse, à l'image de Baudouin de Boulogne et Godehilde de Tosny en 1096 ou de Louis VII et Aliénor d'Aquitaine en 1146. Ce choix n'est pas réservé aux élites : en 1096, la fille de l'empereur de Constantinople Anne Comnène s'offusque du nombre de femmes et d'enfants dans les rangs de la croisade populaire.

La croisade est souvent une affaire de famille : au-delà de l'éventuelle épouse, on part entre frères, à l'image de Godefroy de Bouillon, qui est accompagné de ses deux frères, Eustache et Baudouin de ➥

DANS LE TEXTE

L'appel du pape, par Foucher de Chartres

Qu'ils aillent donc au combat contre les infidèles *[…]*, ceux-là qui jusqu'ici s'adonnaient à des guerres privées et abusives, au grand dam des fidèles ! Qu'ils soient désormais des chevaliers du Christ, ceux-là qui n'étaient que des brigands ! Qu'ils luttent maintenant, à bon droit, contre les Barbares, ceux-là qui se battaient contre leurs frères et leurs parents ! Ce sont les récompenses éternelles qu'ils vont gagner, ceux qui se faisaient mercenaires pour quelques misérables sous. Ils travailleront pour un double honneur, ceux-là qui se fatiguaient au détriment de leur corps et de leur âme. Ils étaient ici tristes et pauvres ; ils seront là-bas joyeux et riches. Ici, ils étaient les ennemis du Seigneur ; là-bas, ils seront ses amis."

Extrait de l'appel à la croisade d'Urbain II en 1095, d'après Foucher de Chartres, *Historia Hierosolymitana*, cité dans J. Richard, *L'Esprit de la croisade*, Cerf, 1969

Boulogne ; ou bien avec ses fils, comme Baudouin de Guînes, que suivent ses quatre fils ; ou avec ses neveux, comme Bohémond de Tarente et son neveu Tancrède. Baudouin II de Gand part avec son frère, son oncle et ses deux beaux-frères. Dans les cités italiennes, les liens de voisinage jouent également un rôle décisif : à Gênes, en 1098 et 1099, les assemblées de quartier structurent la *compagnia* formée pour armer la flotte de croisade.

La croisade ne constitue donc pas seulement un événement exceptionnel à l'échelle d'une vie ou de l'histoire : elle représente un phénomène social de grande envergure et de longue durée. Comment l'expliquer ? Les motifs qui poussèrent les croisés à braver un voyage long et dangereux sont complexes. Les historiens considèrent aujourd'hui que s'y entremêlent des ressorts à la fois religieux, sociopolitiques et même économiques.

Quête du salut et mentalité féodale

L'adhésion au projet dessiné par la papauté de faire son salut en allant « délivrer » les Lieux saints et notamment Jérusalem, souillés par l'impureté musulmane, et en combattant les « infidèles », quitte à mourir en martyr, semble avoir été durablement partagée. Il en va de même, dans une moindre mesure, pour le désir de porter secours aux Grecs, menacés par les Turcs *(cf. p. 6)*. L'une et l'autre étaient soutenus par une méconnaissance totale de l'islam, assimilé tantôt au paganisme antique, tantôt à une déviance hérétique chrétienne, tandis que Muhammad était identifié au diable.

De manière significative, les puissants qui mettent en scène leur départ partent d'une abbaye ou d'une cathédrale, après une messe ou une cérémonie liturgique, avant ou après s'être fait coudre une croix sur leur vêtement. En 1096, Hugues I[er] d'Amboise s'élance ainsi depuis l'abbaye de Marmoutier, à côté de Tours. S'ils reviennent, c'est à elles qu'ils font don d'une palme de Jéricho ou d'une relique, insigne témoignage de leur passage sur les lieux de la vie du Christ. Les moines entretiennent alors la mémoire de celui qui a fait le voyage de Jérusalem et y a parfois gagné le surnom de « Hiérosolymitain ». En outre, l'entreprise guerrière rencontre assurément le goût de l'aventure et même d'un certain exotisme au sein de l'aristocratie chevaleresque. Mais elle s'inscrit surtout dans le cadre d'une conception féodale de la foi/fidélité – le terme latin *fides* renvoie indissociablement aux deux dimensions : les croisés se pensent comme des vassaux du Christ ; ils considèrent la « délivrance de Jérusalem » et la conquête de la Terre sainte comme une juste vengeance et la réparation de l'honneur bafoué de leur Seigneur. La dévotion à saint Jacques de Galice (aujourd'hui nommé saint Jacques de Compostelle), qui se voit attribuer un statut chevaleresque et le surnom de « tueur de Maures » (Matamore) au début du XIII[e] siècle, obéit à une logique semblable, de même que celle envers la Vierge, désignée en langue vernaculaire comme « Notre Dame », c'est-à-dire « Notre Seigneuresse ».

A côté des logiques de parenté ou de voisinage, les logiques féodales jouent un rôle décisif dans la mobilisation des croisés, les simples chevaliers partant dans la suite de leur seigneur, plus puissant châtelain, comte ou grand prince. Lors de la première croisade, les « Provençaux » réunis sous la bannière de Raimond IV de Saint-Gilles sont, pour l'essentiel, ses fidèles, de la Provence rhodanienne au Toulousain et au Rouergue. Lors des grandes croisades, le regroupement des armées par région renvoie ainsi moins à des proximités culturelles ou linguistiques qu'à des réseaux familiaux ou féodaux.

Enfin, les motivations économiques ne peuvent être écartées. L'ampleur des déprédations commises par les croisés en témoigne, au Levant comme en Espagne. Elles sont cependant trompeuses, car ces gains ne compensent pas l'ampleur des dépenses nécessaires pour financer l'équipement ainsi que l'entretien des chevaliers et de leurs suites pendant de très longs mois. On a pu estimer que, à la fin du XI[e] siècle, le voyage de Jérusalem représentait cinq fois le revenu annuel d'un simple chevalier.

L'aristocratie avait beau profiter des bénéfices d'une croissance agraire soutenue et des profits d'une seigneurie de plus en plus pesante sur les paysans, elle est souvent contrainte de s'endetter. Les croisés se tournent dès lors vers les communautés monastiques et leur empruntent de fortes sommes, en échange de la mise en gage d'une partie de leurs terres, dont les revenus seront perçus par les moines en leur absence. Les chartes qui rapportent ces transactions constituent l'une des

NOTE

2. Cf. M. Bull, *Knightly Piety and the Lay Response to the First Crusade. The Limousin and Gascony, c. 970-c. 1130*, Oxford, Clarendon Press, 1993.

sources les plus sûres concernant les départs. Les coûts du voyage outre-mer sont plus élevés encore pour les seigneurs qui prennent en charge tout ou partie des frais de leurs vassaux. Pour financer le départ de l'un d'entre eux, les familles se mobilisent. Le duc de Normandie Robert Courteheuse reçoit ainsi un important subside de son frère, le roi d'Angleterre Guillaume le Roux.

Les enjeux économiques et l'espoir d'enrichissement s'inscrivent toutefois aussi dans une plus longue durée. L'empressement des élites franques à fonder des principautés et à mettre en place un régime seigneurial rigoureux au Levant en témoigne. On peut en dire autant des bénéfices des transports maritimes assurés par les cités italiennes, Pise, Gênes ou Venise en particulier, et des multiples avantages commerciaux qu'elles négocient et parviennent à obtenir, aussi bien des princes francs* que des Byzantins ou des pouvoirs islamiques, pour détourner à leur profit les circuits des épices et de l'alun (qui fixe les couleurs sur les textiles). La croisade a indéniablement nourri une forme de colonialisme latin, aristocratique et marchand.

Il faut néanmoins aller au-delà des motivations des acteurs pour saisir les ressorts profonds de la mobilisation. On a souligné depuis longtemps que le pèlerinage pénitentiel, dont la première croisade ne constitue finalement, aux yeux mêmes du pape Urbain II, qu'une nouvelle forme – une sorte de pèlerinage en armes –, est une pratique en plein essor depuis la fin du xe siècle[2]. En accomplissant un tel pèlerinage, généralement imposé par l'évêque, le laïc repentant pouvait, après avoir obtenu le pardon de son péché, expier sa faute et réintégrer la communauté chrétienne.

L'essor des pèlerinages pénitentiels

Ce pèlerinage pénitentiel concerne Rome, Saint-Jacques de Galice et de nombreux sanctuaires régionaux, mais Jérusalem, la Ville sainte, en constitue de plus en plus souvent l'horizon principal. Son prestige ne cesse d'être exalté par les pèlerins de retour, la circulation de reliques ou l'imitation de l'architecture du Saint-Sépulcre*.

En 1033, année du millénaire de la passion du Christ, de très nombreux pèlerins guidés par une espérance millénariste auraient gagné Jérusalem, d'après le chroniqueur contemporain Raoul Glaber, des hommes comme des femmes, *« les plus nobles comme les plus pauvres »*. Un chroniqueur persan rapporte la présence de très nombreux chrétiens latins à Jérusalem en 1047, tandis qu'un grand pèlerinage originaire d'Allemagne rassemble des milliers de personnes en 1064-1065. Tout ceci explique la sensibilité des Latins face aux restrictions à l'accès aux Lieux saints imposées par les autorités musulmanes et aux difficultés provoquées par l'arrivée des Turcs dans le monde syro-anatolien à partir des années 1070.

Un autre facteur explicatif de longue durée réside dans les différentes initiatives ecclésiastiques menées depuis la fin du xe siècle pour encadrer l'activité guerrière dans l'espace et dans le temps : ce sont les conciles de la paix et de la trêve de Dieu*. Ils se tiennent surtout en France méridionale et s'efforcent d'interdire les



GRANDPALAISRMN (PARIS, MUSÉE DE CLUNY-MUSÉE NATIONAL DU MOYEN-AGE)/MICHEL URTADO

À SAVOIR

Interdites de croisade !

La papauté refuse longtemps la présence des femmes dans la croisade – comme dans les pèlerinages. On connaît cependant des cas de femmes nobles qui décident d'y accompagner leur époux, telle Aliénor d'Aquitaine avec Louis VII ou Jeanne de Toulouse lors des septième et huitième croisades au côté de son époux, Alphonse de Poitiers, frère de Louis IX. Toutefois, à la fin du XIIe siècle, des papes donnent aux chrétiennes la possibilité de « racheter » leur vœu de croisade : contre le versement d'une somme, elles peuvent bénéficier des mêmes avantages que si elles y étaient allées. Ci-contre, tête du gisant de Jeanne de Toulouse (fin du XIIIe siècle). **A. Z.**



Deux chevaliers croisés en prière, membres de la famille Minutolo, puissante et prestigieuse lignée napolitaine (détail de fresque, XIVe siècle, chapelle Capece Minutolo, dans la cathédrale de Naples).



Godefroy de Bouillon, à la tête du royaume de Jérusalem, tue un chameau, prouvant ainsi sa force exceptionnelle (XIIe siècle).

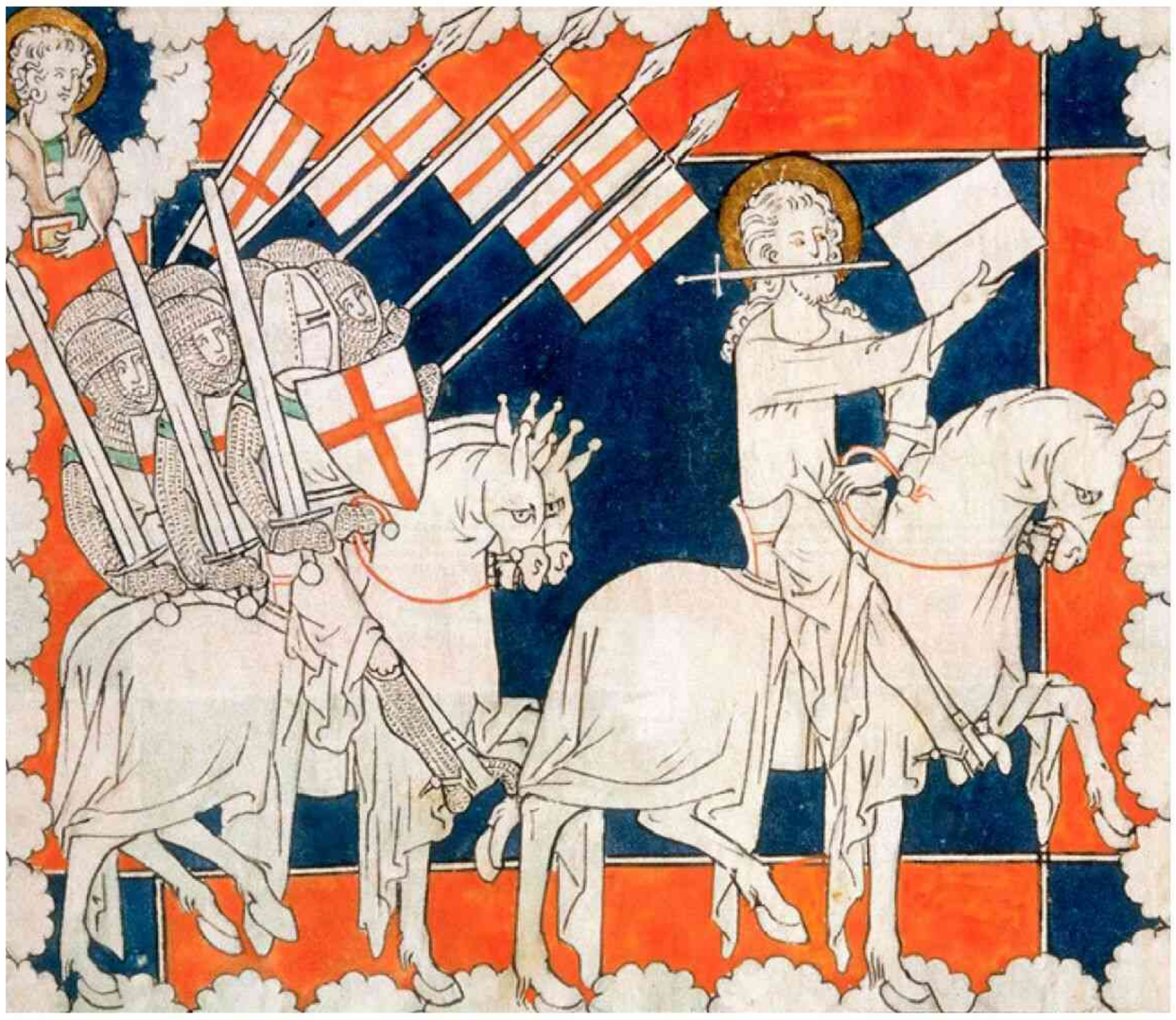
violences chevaleresques aux dépens des églises, des biens ecclésiastiques, des « gens désarmés » (clercs, moines et paysans), ou de les bannir durant certaines périodes du calendrier chrétien : d'abord les grandes fêtes liturgiques (cycles de Pâques et de Noël), puis les dimanches, enfin toutes les fins de semaine, du jeudi au dimanche.

D'autres décisions proposent à l'aristocratie des horizons guerriers plus légitimes que les guerres locales entre chrétiens. Le plus important d'entre eux est ibérique, face aux petits royaumes musulmans des taifas qui ont succédé au califat de Cordoue, fondé au début du Xe siècle. Ici, les princes chrétiens ont noué des relations privilégiées avec la papauté depuis longtemps et, à partir du milieu du XIe siècle, reprennent l'initiative face à leurs adversaires. Dès 1064, lors de la prise, éphémère, de Barbastro, de nombreux chevaliers venus du nord des Pyrénées combattent à leurs côtés et, à partir de 1073, certains en retirent, accordés par le pape, des privilèges spirituels comparables aux pèlerinages pénitentiels (indulgences* ou rémission des péchés). En 1089, Urbain II encourage même les nobles catalans à se concentrer sur la prise de Tarragone plutôt qu'à se rendre à Jérusalem ; il renouvelle cette exhortation vers 1096-1099, et son successeur Pascal II fait de même à trois reprises à compter de 1101.

D'ailleurs, l'engagement des chevaliers castillans, navarrais, aragonais ou catalans, de même que celui des nombreux *« Francos »* qui, partis d'Aquitaine, de l'Ouest angevin, manceau ou normand, ou même de Bourgogne, viennent combattre en Espagne tout au long du XIIe siècle, se nourrissent, comme pour les croisés, d'un imaginaire épique carolingien : ils sont présentés comme les successeurs de Charlemagne et de ses compagnons, conquérants de la marche d'Espagne au tournant des VIIIe et IXe siècles. Cet imaginaire se diffuse grâce aux chansons de geste comme la fameuse *Chanson de Roland*, portée par écrit vers 1100, ou le cycle de Guillaume d'Orange.

La connexion entre la limitation des activités guerrières au sein de la Chrétienté et leur projection à l'extérieur de celle-ci, contre les musulmans, est, de fait, explicitement réalisée par Urbain II lors du concile de Clermont : l'appel à la croisade outre-mer, lancé le 27 novembre, prolonge directement

NAPLES, DUOMO, CAPPELLA MINUTOLO ; BRIDGEMAN IMAGES – BNF, MANUSCRITS, FRANÇAIS 22496 FOLIO 78



Selon une conception féodale de la foi, les croisés sont présentés comme les vassaux du Christ, leur seigneur, qu'ils veulent venger et qui les guide ici à cheval (Apocalypse de saint Jean, manuscrit du XIVe siècle).



Les retrouvailles entre époux après la croisade. La barbe du croisé atteste la longueur de son absence (Nancy, deuxième moitié du XIIe siècle).

BRITISH LIBRARY, ROYAL 19 B. XV FOLIO 37 ; HERITAGE IMAGES/AURIMAGES – NANCY, MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN/GIANNI DAGLI ORTI/AURIMAGES

l'extension, les jours précédents, des prescriptions de la paix et de la trêve de Dieu à tous les diocèses du monde latin.

Volonté hégémonique de Rome

Cette corrélation s'inscrit, plus largement, au cœur du phénomène de grande ampleur qui porte la croisade, depuis ses origines jusqu'à son déploiement, d'abord hors de la Chrétienté, face aux infidèles, puis également en son sein, contre les hérétiques : la réforme de l'Église que l'on appelle communément « grégorienne ». En découlent l'affirmation de la théocratie pontificale, ainsi que la transformation profonde de l'institution ecclésiastique et de ses rapports avec la société[3].

En premier lieu, la réforme promeut, à partir du milieu du XIe siècle, une vision unitaire de l'Église et de la société chrétienne dont la cohésion découle d'un idéal de pureté. Atteindre celui-ci implique, d'une part, la purification du clergé lui-même, pour lui permettre d'exercer de manière légitime sa domination sur les laïcs – ce sont les combats contre la « simonie » (trafic de charges ecclésiastiques) et le « nicolaïsme » (abstinence sexuelle des clercs), qui figurent au cœur des canons du concile de Clermont en 1095 –, d'autre part, le rejet ou la discrimination des non-chrétiens (les Juifs, les musulmans) ou des mauvais chrétiens (les hérétiques). A ce titre, les violences qui marquent les débuts de la première croisade ne sont pas de simples débordements : elles reflètent les attentes eschatologiques des populations, des pauvres aux chevaliers ; une forme d'équivalence purificatrice peut être tracée entre élimination des Juifs en Occident et « délivrance » de Jérusalem en Orient.

La réforme porte, par ailleurs, une vision hégémonique de la Chrétienté latine que la croisade met concrètement en œuvre. La solidarité avec les Grecs et l'empereur de Byzance, mise en avant par Urbain II et par certains princes francs, est en réalité ambivalente. Elle participe aussi d'une volonté de domination sur les Grecs qu'exprime, depuis les débuts de la réforme, le dénigrement du clergé orthodoxe par les moines et les clercs occidentaux : ceux-ci dénoncent leurs coutumes matrimoniales et leur soumission au pouvoir impérial. Ce sentiment de supériorité rencontre l'adhésion des croisés

NOTE

3. Cf. F. Mazel (dir.), *Nouvelle Histoire du Moyen Age*, Seuil, 2021.

laïcs, ce dont témoignent aussi bien les rapports difficiles entre la plupart des chefs de la première croisade et le basileus (l'empereur byzantin), à la fin du XIe siècle, que le détournement de la quatrième croisade contre Constantinople, en 1204, et la formation d'un éphémère Empire latin d'Orient.

Des expéditions décidées par le pape

La réforme traduit surtout la monarchisation croissante de l'institution ecclésiastique au profit de la papauté, une évolution que vient à la fois illustrer et renforcer la croisade. Celle-ci est en effet décidée et prêchée par le pape et par ses représentants, les légats – c'est l'une des premières caractéristiques de la croisade. C'est le pape qui en désigne et en investit les chefs légitimes – en 1095, l'évêque du Puy Adhémar de Monteil, légat pontifical, appelé à s'appuyer de manière privilégiée sur Raimond IV de Saint-Gilles –, tout en écartant les souverains qu'il juge indignes. En 1095, Urbain II disqualifie ainsi le roi de France Philippe Ier, en raison de son adultère avec Bertrade de Montfort, assimilé à un inceste et à de la bigamie, et l'empereur germanique Henri IV, qui veut garder la main sur l'investiture des évêques et son emprise sur les biens ecclésiastiques.

La papauté est également à l'origine du statut canonique, c'est-à-dire juridique, spécifique aux croisés, inspiré de celui des pèlerins et fondé sur un privilège spirituel exorbitant : l'indulgence plénière des péchés. C'est encore le pape qui accorde d'importantes garanties matérielles aux croisés : la protection par l'Église de leur famille et de leurs biens, ainsi que le bénéfice de la juridiction ecclésiastique (réputée plus douce que la justice civile). C'est aussi la papauté qui favorise la formation de congrégations religieuses d'un genre radicalement nouveau, les ordres militaires*, au premier rang desquels figurent l'ordre du Temple* et l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem* *(cf. p. 82)*. Ces ordres centralisés, pourvus de règles spécifiques, sont les premiers à être placés sous l'autorité directe du pape. C'est toujours la papauté qui, à partir de 1188, autorise parfois la levée d'un impôt exceptionnel sur les biens meubles et les revenus des habitants des royaumes de France et d'Angleterre – le premier impôt direct attesté dans l'Occident médiéval avant le XIVe siècle : le décime, d'abord appelé « dîme saladine » parce qu'il visait à financer la riposte contre Saladin, après la défaite de Hattin, en s'ajoutant à la dîme.

La réforme encourage, enfin, le développement d'une éthique chrétienne du combattant en faisant du croisé le modèle idéal du chevalier. Le chroniqueur Guibert de Nogent le révèle sans fard lorsqu'il écrit, au début du XIIe siècle : *« Il a toujours été juste de faire la guerre pour défendre la sainte Église. Mais ce pieux dessein en est venu à se perdre dans les esprits, et l'envie effrénée de posséder s'est emparée de tous les cœurs ; c'est pourquoi Dieu, de nos jours, a suscité de saintes batailles, où chevaliers et errants trouveraient, au lieu de s'entretuer à l'exemple des anciens païens, des moyens nouveaux de gagner leur salut : ils ne seraient plus contraints de renoncer totalement au siècle en adoptant, selon la coutume, la vie monastique ou toute autre forme de profession religieuse – mais ils obtiendraient la grâce de Dieu, jusqu'à un certain point, tout en*

NOTE

4. Cf. G. Duby, *Guillaume le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, Fayard, 1984 ; D. Crouch, *William Marshal. Court, Career and Chivalry in the Angevin Empire, 1147-1219*, Londres, Longman, 1990.

À SAVOIR

Indulgence plénière, mode d'emploi

Pour se racheter, tout pécheur devait obtenir d'un prêtre le pardon de sa faute (dimension spirituelle) et accomplir les peines (dimension terrestre) dont le prêtre assortissait son absolution. En 1095, Urbain II promet à ceux qui se croisent la « rémission de leurs péchés ». Il est impossible de savoir s'il entendait par là seulement la remise des peines ou également le pardon des fautes. Il n'est pas assuré qu'à la fin du XIe siècle le pape ait déjà eu le droit d'accorder une telle indulgence plénière. En outre, dans la doctrine de la pénitence, le pardon de la faute est censé non pas être accordé par le prêtre mais par Dieu lui-même. Mais les croisés ont compris qu'il s'agissait d'une remise complète de la faute et de la peine, y trouvant une forte motivation à leur engagement. Ci-contre : un croisé à genoux, fin du XIIe siècle.



BRITISH LIBRARY/KHARBINE/LA COLLECTION

conservant leur état habituel et en remplissant leurs fonctions dans le monde. » D'un côté, la croisade permet aux clercs de proposer aux laïcs une voie de salut valorisant leur activité guerrière, au lieu de les encourager à y renoncer au profit de la vie monastique, jusque-là considérée comme la plus méritoire. D'un autre côté, elle tend à placer la défense de l'Église et de la foi chrétienne au cœur de l'idéal chevaleresque, encourageant la soumission de la chevalerie aux normes ecclésiastiques.

Le modèle du chevalier chrétien

La profondeur de l'adhésion des laïcs à ce modèle est difficile à mesurer. Entre deux participations à la croisade, un Hugues Ier d'Amboise reprend sans sourciller ses guerres seigneuriales contre le comte Foulques IV d'Anjou ou le seigneur Aubri de Montrésor et Montrichard. Cela étant, les très nombreuses affiliations aux ordres militaires, depuis le simple statut de « donat » ou « donné » (une forme d'association spirituelle et sociale offerte aux laïcs) jusqu'à l'entrée dans leurs rangs ou la conversion *in extremis* sur son lit de mort, constituent un bon indice qu'une certaine acculturation se produit.

La trajectoire de Guillaume le Maréchal l'atteste : devenu donné du Temple à la suite de sa participation à la troisième croisade en 1188-1189, il rapporte d'Orient des draps qu'il demande d'utiliser pour recouvrir sa bière lors de ses funérailles, et finit par revêtir l'habit de templier au moment de mourir, en 1219, avant d'être inhumé dans l'église du Temple de Londres, où le rejoindront son fils et son petit-fils[4]. Certes, Guillaume a gagné sa réputation de « meilleur chevalier du monde » en remportant de nombreux tournois, une activité condamnée par l'Église, et se montre critique de l'appétit de richesses du clergé. Mais sa participation à la croisade et son affiliation à l'ordre du Temple en font également un modèle de chevalier chrétien, ce qui explique aussi qu'il ait été choisi pour exercer la régence du royaume d'Angleterre, de concert avec Étienne Langton, archevêque de Canterbury et légat du pape, après la mort de Jean sans Terre en 1216.

La mémoire des héros de la croisade, en particulier la première, qui s'était achevée par la prise de Jérusalem, reste vive au sein de l'aristocratie et constitue un puissant stimulus pour les générations suivantes. Dès les premières décennies du XIIe siècle, la *Chanson d'Antioche* fait ainsi mémoire de très nombreux nobles du nord du royaume de France qui se sont illustrés dans les combats de la première croisade, à commencer par Hugues II et Enguerrand, comtes de Saint-Pol, et Rotrou, comte du Perche. Ces récits sont surtout l'occasion de glorifier des exploits guerriers contre des adversaires redoutables, plus que de célébrer l'obéissance aux injonctions de la papauté ou de l'Église.

Tout au long des XIIe et XIIIe siècles, l'engagement dans les croisades et les expéditions outre-mer se nourrit de l'imitation des héros et du souci d'entretenir la gloire des lignées : les seigneurs de Bré, en Limousin, fournissent trois croisés en 1096 et quatre en 1147, la famille comtale de Bourgogne un croisé en 1096, dix en 1147. Mais cette gloire apparaît d'autant plus brillante qu'elle est acquise dans des combats dont la valeur est perçue comme spirituelle et la légitimité reconnue et célébrée par l'Église. ■

CONTREPOINT

Ces chrétiens qui s'opposent à la croisade

La justification des croisades ne coule pas de source pour tous les chrétiens du Moyen Age. Certains millénaristes s'en désolidarisent, car ils espèrent la victoire de l'Antéchrist aux côtés des musulmans pour hâter la parousie, le second avènement du Christ.

Mais sur le fond, c'est l'idée d'une croisade violente par amour du Christ qui pose un problème. Cela entre en contradiction avec certaines citations de Jésus dans les Évangiles : « Celui qui tue par le fer périra par le fer », « Si on te frappe sur la joue droite, tends aussi la gauche. »

Adam, abbé du monastère de Perseigne, dans le Perche, souligne que « le Christ n'a pas versé son sang pour acquérir Jérusalem, mais les âmes qu'il faut sauver ». *Dans le même ordre d'idées, Gautier Map, archidiacre d'Oxford, critique les Templiers. A la croisade, il oppose la prédication, plus efficace que la violence :* « Les apôtres avaient gagné Damas, Alexandrie et une grande partie du monde par la parole, et non par le glaive qui, depuis, a tout perdu. »

D'après Martin Aurell
© *L'Histoire* n° 435, mai 2017



Miniature tirée des **Cantigas de santa Maria** *d'Alphonse X (Castille, vers 1260-1270) représentant la bataille de San Esteban de Gormaz, en 917. Elle oppose les cavaliers de l'émirat omeyyade de Cordoue (à droite) aux soldats du royaume de León (à gauche), fondé sept ans auparavant. Remportant la victoire, celui-ci joue plus tard un rôle important dans la* **Reconquista.**

1064 : tout a-t-il commencé en Espagne ?

La conquête d'al-Andalus par les royaumes chrétiens ne se résume pas à un affrontement entre Islam et Chrétienté. Mais, à partir du XIe siècle, la dimension religieuse du conflit devient centrale.

Si la croisade*, au sens où on l'entend à la fin du XIe siècle, est d'abord un pèlerinage en armes destiné à recouvrer un Lieu saint, la conquête des terres andalouses par les monarchies chrétiennes n'en est pas une. Nul lieu particulièrement saint à recouvrer, guère de chance d'y gagner à coup sûr la rémission de ses péchés, et de vastes entreprises militaires menées par des rois plus que par des papes. Al-Andalus va cependant devenir, à partir du XIe siècle, l'objet de toutes les convoitises des principautés chrétiennes qui s'étaient maintenues dans le nord de la Péninsule après la conquête islamique du début du VIIIe siècle. Mais la rétractation territoriale d'al-Andalus au bénéfice des couronnes de Castille et d'Aragon ne se résume pas à un affrontement entre Islam et Chrétienté.

« *C'est en l'année 478* [1085] *qu'il faut faire remonter l'apparition des Francs, le développement de leur influence, les attaques qu'ils dirigèrent contre les pays musulmans et les conquêtes partielles qu'ils firent. C'est ainsi qu'ils conquirent Tolède et d'autres villes d'al-Andalus* […]. *Ensuite, ils passèrent en 484* [1091] *en Sicile et conquirent cette île* […]. *En 490* [1096]*, ils marchèrent contre la Syrie.* » Ces quelques lignes de *La Somme des histoires* d'Ibn al-Athir montrent la

MADRID, BIBLIOTHÈQUE DE L'ESCORIAL ; NPL/OPALE.PHOTO – JÉRÔME PANCONI/OPALE.PHOTO



Emmanuelle Tixier du Mesnil
Professeure à l'université Paris-Nanterre

Elle a notamment publié Savoir et pouvoir en al-Andalus au XIe siècle *(Seuil, 2022) et* Géographes d'al-Andalus. De l'inventaire d'un territoire à la construction d'une mémoire *(éditions de la Sorbonne, 2014).*

finesse d'analyse de cet historien arabe, mort en 1233 à Mossoul, l'un des rares à avoir pointé la parenté entre les différents projets de conquête menés par les « Francs* » (c'est-à-dire les hommes de l'Occident latin) au détriment du territoire islamique en Méditerranée à partir de la fin du XIe siècle.

Même s'il tord un peu la chronologie – la conquête de la Sicile par les Normands est initiée bien avant 1091 –, l'énumération dans cet ordre a son importance : tout aurait commencé en Espagne. Il y a une logique à cela aux yeux du chroniqueur médiéval : ce territoire ayant été le premier où l'Occident latin a été mis au contact de l'Empire islamique, dès 711, c'est donc là que les Francs entament leur « contre-attaque ». Deux éléments sont à noter dans ce texte, car ils recoupent peu ou prou les analyses de nombre d'historiennes et d'historiens actuels : la dimension religieuse, pas même évoquée ici, ne suffit pas à expliquer ces entreprises de conquête ; le XIe siècle est un moment de rupture majeur.

« Reconquista » ou simple conquête ?

L'historiographie espagnole du XIXe siècle a vu, dans les premières offensives des principautés chrétiennes contre al-Andalus, les prémices de la croisade menée en Terre sainte* à partir de 1096, et a forgé un concept pour désigner le refoulement progressif vers le sud des forces de l'Islam jusqu'à l'expulsion finale de 1492, celui de *Reconquista**.

Élément-clé d'un roman national mettant en avant l'identité chrétienne et castillane de l'Espagne, ce terme n'a jamais été utilisé au Moyen Age ; il est désormais assez largement remis en cause, parce qu'il sous-entend que les couronnes de Castille et d'Aragon auraient récupéré, au fil du temps, ce qui leur appartenait avant 711, c'est-à-dire en un temps où elles n'existaient pas ! C'est en effet le royaume wisigoth qui disparaît à l'issue de la conquête islamique. Les sources médiévales latines emploient plutôt le mot *restauratio* : il fallait restaurer une domination chrétienne sur la Péninsule. Utiliser à tort et à travers la notion de *Reconquista* – qui en est venue à résumer toute l'histoire de la péninsule Ibérique au Moyen Age dans maints ouvrages, la réduisant à un conflit quasi « civilisationnel », concept là aussi très vieilli, entre Islam et Chrétienté –, c'est prendre à la lettre ce discours idéologique. Les huit siècles d'existence d'al-Andalus ne se réduisent pas à une parenthèse dans l'histoire de l'Espagne. La multiplicité des relations nouées avec les États chrétiens ne se limite pas à des affrontements armés. On préfère donc aujourd'hui parler de « conquête des terres andalouses », un processus qui se manifeste à partir du XIe siècle, lorsque s'inverse le rapport des forces en présence.

Une rupture ?

L'histoire de la péninsule Ibérique ne se résume pas à un affrontement entre chrétiens et musulmans. Des chrétiens, les mozarabes, vivaient en al-Andalus ; ils étaient probablement majoritaires jusqu'au Xe siècle. La société andalouse, comme ailleurs dans le monde islamique, était pluriconfessionnelle. Cordoue était un cœur impérial, celui de la dynastie omeyyade, autour duquel gravitaient les principautés chrétiennes du nord de la Péninsule et quelques États maghrébins. De part et d'autre, le but était de dominer des terres et des populations, quelles que soient leurs religions, et de prélever des richesses, sous la forme de butin puis d'impôts. La disparition du califat, au cours d'une guerre civile dans le premier tiers du XIe siècle, brisa ce rapport de force puis entraîna la fragilisation d'al-Andalus et la division de son territoire en plusieurs principautés rivales, les taifas.

Du côté chrétien, Navarre, Castille, Aragon ou la Catalogne, sous l'autorité des comtes de Barcelone, connaissaient un essor démographique et économique encadré par le système féodal, une militarisation de la société et des projets monarchiques rendant nécessaire la domination des riches terres andalouses. Les souverains chrétiens jouèrent des rivalités entre les émirs andalous, leur imposant de payer de lourds tributs pour prix de leur intervention ou de leur neutralité dans les conflits qui les opposaient. L'imposition de ces tributs n'empêchait pas de tenter de prendre des terres : Coimbra et Lamego furent conquises respectivement en 1057 et en 1064. Le prélèvement des tributs et les premières conquêtes ne s'inscrivaient pas encore dans des projets de guerre sainte. Une forme de rupture intervint quand le pape Alexandre II appela à combattre dans la péninsule Ibérique, promettant la rémission des péchés, trente ans avant l'appel de Clermont.

C'était en 1063 et la croisade fit long feu. D'abord parce que ce fut un échec : la forteresse de Barbastro,

NOTES

* Cf. lexique, p. 27.

1. Cf. « Le Maroc, des dynasties berbères à Mohammed VI », *L'Histoire Collection* n° 110, janvier-mars 2026.

prise en 1064 par des guerriers venus du nord de la Péninsule, mais aussi d'autres contrées de la Chrétienté, fut assez vite reprise par l'émir de Saragosse. Ensuite, parce qu'il ne s'agissait pas de récupérer Jérusalem, mais de reprendre aux sarrasins des territoires plus importants stratégiquement que symboliquement.

Cela manifestait surtout la volonté très nette d'Alexandre II, précurseur de Grégoire VII (le pape de la grande réforme), d'intervenir dans les affaires des différents royaumes de la Chrétienté, que ce soit en Espagne ou lors de la conquête de l'Angleterre par les Normands du duc Guillaume. Cette intervention pontificale, souligne l'historien Philippe Josserand, a, cependant, marqué une rupture : côté chrétien, la guerre contre al-Andalus acquit une dimension plus religieuse qu'auparavant ; les Andalous, eux, prirent conscience des nouvelles menaces qui pesaient. Quelques années à peine après Barbastro, le géographe al-Bakri écrivait qu'al-Andalus dans sa totalité était un territoire où l'on « combattait pour la foi ».

Le djihad contre la croisade

En 1085, la conquête de Tolède, ancienne capitale des Wisigoths, par Alphonse VI de Castille fit reculer considérablement le territoire andalou et révéla l'incapacité des émirs à le défendre. Les conséquences furent notables, puisque les princes andalous allèrent jusqu'à appeler à la rescousse la dynastie berbère des Almoravides, qui était en train d'unir sous sa domination toute la partie ouest du Maghreb.

Les Almoravides débarquèrent dans la Péninsule, battirent Alphonse VI à la bataille de Zallaqa (ou Sagrajas), près de Badajoz, le 23 octobre 1086, puis annexèrent al-Andalus à leur empire berbère[1]. Ils apparurent comme les défenseurs de l'islam face aux visées chrétiennes, les restaurateurs de l'orthodoxie face à des souverains andalous jugés corrompus et incapables de se battre, et fondèrent donc leur légitimité sur le djihad*. Comme en Orient, c'est face à la croisade que ce vieux terme fut alors réactivé *(cf. p. 72)*. Dans le camp adverse, c'est en réponse à la reprise de Valence par les musulmans que la croisade fut officiellement prêchée dans la Péninsule en 1102. C'est ainsi que, progressivement, au cours du XIIe siècle et surtout au XIIIe siècle, les conflits dans la péninsule Ibérique se teintèrent d'une coloration religieuse, ou tout du moins que les discours sur la légitimité du pouvoir et ses guerres s'appuyèrent sur la défense de la religion dans les deux camps.

En 1147, les Almohades, des Berbères, qui attaquèrent le pouvoir almoravide, au nom d'une réforme religieuse originale, prirent Marrakech, menèrent des conquêtes d'ampleur qui leur permirent d'unifier la totalité du Maghreb sous leur domination, et regagnèrent al-Andalus entre 1160 et 1172. Mais les principales villes d'al-Andalus tombèrent au cours du XIIIe siècle : Cordoue (1236), Valence (1238), Murcie (1243), Jaen (1246), Séville (1248). L'Islam andalou ne survit guère que dans le petit royaume de Grenade, qui fut vaincu en 1492. ■



© FRÉDÉRIC BONY

CARTE

Le retournement du XIe siècle

Après une croisade avortée à Barbastro en 1064, la prise de Tolède, en 1085, marque le véritable recul d'al-Andalus, alors divisé en principautés rivales, les taifas, tandis que les royaumes chrétiens, Navarre, Castille et Aragon, connaissent un essor démographique et une soif de terres. Cependant, le territoire d'al-Andalus est réunifié sous les dynasties berbères basées à Marrakech, les Almoravides (lors de la victoire de Zallaqa/Sagrajas, en 1086), puis les Almohades (qui conquièrent al-Andalus entre 1160 et 1172), qui dominent encore le tiers de la Péninsule. La victoire de Las Navasde Tolosa, en 1212, est décisive. Les principales villes d'al-Andalus tombent au XIIIe siècle. Ne subsiste que l'émirat de Grenade, jusqu'en 1492.



La prédication, ou l'art de convaincre

Quels mots, quels gestes, quels chants ont-ils poussé tant de chrétiens vers la Terre sainte ? Les prédicateurs, diligentés par les papes, purent puiser dans un répertoire d'arguments et d'anecdotes. A ce jeu, Bernard de Clairvaux fut un maître.

BNF, MANUSCRITS, FRANÇAIS 314 FOLIO 86 – BNF, ARSENAL, MS 3139 FOLIO 176V – ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES



Urbain II lance la croisade (à gauche, une représentation du XIVe siècle,* Speculum historiale*). A droite, Pierre l'Ermite, l'un des prédicateurs les plus charismatiques, mais dont on n'a conservé aucun prêche (*Chevalier au cygne*, ms. de fin XIIIe siècle).

Le jour de Pâques 1146, Bernard de Clairvaux, en présence du roi Louis VII, déjà croisé, prêchait à Vézelay juché sur la colline. Une foule de gens, en contrebas, l'écoutait avec enthousiasme. Ils furent tellement subjugués que dès la fin du sermon, nous dit-on, ils se précipitèrent vers l'estrade royale pour y recevoir, sur l'épaule droite, les croix en tissu qui les attendaient. Elles marqueraient publiquement leur engagement à faire partie de l'expédition vers la Terre sainte. Leur ruée entraîna l'effondrement de l'estrade. La partie où se trouvait le roi résista, ce qui fut interprété comme un miracle. Cette prédication, donnée après que le pape Eugène III eut décrété l'expédition et choisi l'abbé de Clairvaux pour en assurer le recrutement, se déroula comme une performance dont saint Bernard lui-même a décrit les effets dans une de ses lettres adressées au pape : « *Tu as ordonné et j'ai obéi, et l'autorité de celui qui commandait a fécondé mon obéissance. J'ai annoncé, j'ai parlé, et les croisés se sont multipliés à l'infini. Villes et châteaux se sont vidés et* "sept femmes s'arrachent un homme" *(Isaïe IV, 1). On ne rencontre plus partout que des veuves dont les maris sont vivants.* »



Nicole Bériou
Professeure émérite à l'université Lumière Lyon II

Elle a notamment publié Les Pouvoirs de l'éloquence. Prédication et pastorale dans la chrétienté latine, XIIe-XIIIe siècles *(Droz, 2024)* *et coordonné, avec Philippe Josserand,* Prier et combattre. Dictionnaire européen des ordres militaires au Moyen Age *(Fayard, 2009).*

Quelles furent ces paroles puissantes de Bernard ? Nul ne s'est préoccupé de les noter au vol ni de les restituer à tête reposée, et on peut bien s'interroger sur le pouvoir respectif des mots qu'il proféra et de ses postures, de sa voix certainement éprouvée par l'effet d'un long discours en plein air, de ses gestes disant le repentir sans lequel l'ire de Dieu ne s'apaiserait pas, de ses silences et de ses larmes qui ponctuaient sans doute des phrases traversées par l'émotion… La masse d'auditeurs semblait conquise d'avance par la réputation forte et la présence charismatique de l'orateur. D'ailleurs, lorsque Bernard poursuivit sa mission de recrutement en Rhénanie, les Allemands ne comprenaient pas le latin, certainement mêlé de français, dans lequel il s'exprimait. Mais il suffisait qu'ils l'entendent pour être émus aux larmes, tandis que la traduction de ses propos par un moine n'avait aucun effet sur les fidèles. C'était bien la preuve, estimait plus tard maître Pierre le Chantre, que sans l'intervention de la grâce de Dieu, la prédication n'atteignait pas son but.

On a tantôt trop de témoignages (pas moins de cinq versions du discours d'Urbain II à Clermont en 1095), tantôt pas assez (les paroles de Pierre l'Ermite, qui entraîna les premiers croisés recrutés au sein du peuple, se sont complètement envolées), si bien qu'il est très difficile de savoir comment, depuis la fin du XIe siècle, les prédicateurs* sont parvenus à imposer massivement les croix au terme de leurs prises de parole. Les lettres pontificales que les papes adressèrent régulièrement aux évêques, à partir de la croisade* lancée en 1146, ont certainement contribué à nourrir leur prédication. Une lecture publique assortie d'explications en était d'ailleurs recommandée. Toutes présentaient au moins deux parties : l'énumération des privilèges et facilités consenties aux croisés (protection des terres, organisation des emprunts pour s'équiper, moratoire des dettes et, surtout, promesse de l'indulgence plénière* à ceux qui partiraient contrits et confessés) ; une suite exhortatoire, plus rhétorique, qui tendit à s'allonger au fil du temps.

Parmi les arguments que les prédicateurs pouvaient y puiser, celui de la chance offerte aux croisés de bénéficier de l'indulgence a sans doute beaucoup compté *(cf. p. 30)*. Dans sa *Conquête de Constantinople*, en témoin oculaire, Geoffroi de Villehardouin évoque l'ascendant de Foulques de Neuilly sur les chevaliers qui l'écoutaient *« prêcher les croix »* à l'extrême fin du XIIe siècle. Pour le chroniqueur, c'est en prêchant le « pardon » (c'est-à-dire l'indulgence plénière) qu'il parvint à ses fins : ce pardon était si grand, observe Villehardouin, que le cœur des gens en fut fort ému et que c'est pour cela que beaucoup se croisèrent.

Cette remarque conduit à souligner à quel point s'affirmait alors un climat pénitentiel, dans le droit fil de l'affirmation de saint Bernard selon laquelle les revers subis en Terre sainte* étaient une punition infligée par Dieu à la Chrétienté, à cause de ses péchés. Après la prise de Jérusalem par Saladin, en 1187, de grandes prières collectives de supplication ont lieu afin de fléchir le courroux divin. Au tournant du siècle, on perçoit de mieux en mieux à quel point le programme de réforme morale inspirant alors la prédication ordinaire croise les appels à l'engagement dans la guerre sainte. Les confessions (qui vont devenir de règle pour tous les fidèles une fois l'an à partir du concile de Latran IV, en 1215) et les aumônes sous la forme de dons pour soutenir l'expédition constituent autant de gestes pénitentiels par lesquels tous peuvent participer à la croisade sans pour autant partir. Les prédications en vue du recrutement s'inscrivent dans ce réseau plus vaste de prises de parole pour inciter tout un chacun à se convertir en changeant de vie.

Une parole travaillée et efficace

A compter des pontificats d'Innocent III (1198-1216) et, surtout, d'Honorius III (1216-1227), la prédication de croisade est organisée de manière plus centralisée : des prédicateurs choisis par le pape, en particulier dans les ordres cisterciens et prémontrés, sont mandatés dans les églises ou sur les places, en ayant tous pouvoirs de lever les censures, de pardonner les péchés réservés (les plus graves, que seul un évêque peut absoudre) mais aussi, de recevoir les vœux et d'imposer la croix sur les vêtements. Puis, dès les années 1230, les nouveaux ordres mendiants – Frères prêcheurs et mineurs –, pleinement soutenus par Honorius III à leurs débuts, se chargent de la prédication de croisade. En parallèle, la documentation écrite s'enrichit, attestant les efforts soutenus des prédicateurs pour maîtriser un art de convaincre qu'il leur faut acquérir, alors même qu'ils ne cessent de dire que c'est Dieu qui rend leur parole efficace.

NOTES

* Cf. lexique, p. 27.

1. H. de Romans, *Traité sur la prédication de la croisade*, édité par V. Portnykh, Turnhout, Brepols, 2022.

L'argument majeur est de revendiquer l'héritage du Christ, injustement dérobé. Mais l'art de persuader ne peut se passer d'histoires qui intriguent, enchantent et se laissent mémoriser. Les plus savoureuses mettent en scène les épouses des chevaliers. L'une d'elles, racontait Olivier de Cologne, si l'on en croit le témoignage de Césaire de Heisterbach, est très fâchée d'imaginer que son mari s'en va au loin alors qu'elle est enceinte ; en conversant avec elle, le prédicateur la calme : si elle accepte, l'accouchement sera sans douleur et elle pourra même, en se couvrant du manteau où a été cousu le signe de la croix, ressentir toute la force qui émane de cet emblème. Une autre, raconte Jacques de Vitry, enferma son mari dans leur maison, mais celui-ci parvint à entendre quelques bribes du sermon depuis la terrasse ; fasciné, il sauta par la fenêtre et courut s'enrôler. L'humour, sans doute, est un bon allié… Comme dans cette diatribe, encore de Jacques de Vitry, se moquant des chevaliers indécis : ils sont comme des palefrois gros et gras qui, au lieu de courir au combat comme les autres chevaux, passent leur vie à l'écurie à se faire étriller ou en promenade, à parader avec ostentation.

Parmi les nouveaux documents produits au XIIIe siècle, on conserve un manuel exceptionnel, composé après la chute de Safed, soit vers 1266-1267, par Humbert de Romans, qui fut maître général des Frères prêcheurs[1]. Ce traité sur la prédication de croisade en 45 chapitres, nourri d'une riche expérience personnelle, accumule tout ce qu'il faut savoir pour être efficace. Sept chapitres expliquent notamment ce qui motive la prise de croix ; huit autres considèrent les empêchements à surmonter ; dans un autre encore, l'auteur énumère les neuf consolations que peut espérer celui qui s'engage. On voit bien que ce sont là autant d'angles d'attaque tenant compte de la psychologie de ceux qu'il s'agit de convaincre. Le traité est farci, en outre, de quasi 30 « invitatoires » que l'auteur recommande d'associer aux sermons proprement dits, plutôt à la fin. De la sorte, l'émotion suscitée par ces harangues, préparée et entretenue par les chants *(Veni Creator Spiritus*, *Veni Sanctus Spiritus*, *Vexilla Regis*, *Salve Crux)*, doit avoir finalement raison des dernières réticences. Le succès du manuel est attesté jusqu'au XVe siècle : il sert alors à prêcher la croisade contre les Hussites et contre les Ottomans. ■

DANS LE TEXTE

Paroles d'un frère prêcheur

Un légat accompagné d'une grande suite de clercs prêchait la croisade. Et comme par aucun grand sermon *[ils]* n'obtenaient de résultat, il demanda *[…]* s'il y avait là une personne capable de prêcher la parole de Dieu. On appela un prêtre peu instruit dans les Écritures et les lettres. *[…]* 'Qu'est-ce que retourner le grain ?
[L'auditoire répondit :]
– Mettre le grain d'un côté et la paille de l'autre.
– Vous dites, dit-il, la vérité. C'est pourquoi, dit-il, j'adjure *[…]* tous ceux qui veulent reposer comme un froment élu dans le grenier du paradis de venir immédiatement recevoir le signe de la croix ; et que les pailles s'en aillent, elles brûleront dans le feu éternel.' C'est ainsi que presque tous prirent le signe de la croix."

Extrait du recueil d'un frère prêcheur originaire d'Angers (fin du XIIIe siècle), J. Berlioz, « L'auditoire des prédicateurs dans la littérature des exempla, XIIIe-XIVe siècles », *Medioevo e Rinascimento* n° 3, 1989, pp. 133-134

Le périlleux voyage en mer

D'abord marginale, la route maritime s'impose dès la fin du XIIe siècle pour l'acheminement des croisés, mais aussi du ravitaillement.

L'un des grands paradoxes des croisades est d'avoir imposé la fréquentation de la mer à des hommes qui n'en avaient aucune connaissance et pour lesquels elle était hostile. Dès le Moyen Age, la croisade était d'ailleurs appelée le « passage d'outre-mer », ce qui souligne son aspect maritime. Avant cela, le voyage en mer est affaire de commerçants et de pèlerins. Jusqu'au début du XIe siècle, le pèlerinage vers Jérusalem a pour point de départ les ports de l'Italie du Sud : Salerne, Tarente, Amalfi et Bari, où les voyageurs prennent les rares navires reliant le Levant.

Méfiance envers la mer

Certes, à cette époque, la vallée du Danube permet un accès terrestre à Constantinople, l'Asie Mineure et Antioche. Mais la tradition du pèlerinage maritime reste vivante tout au long du Moyen Age. Cela dit, le passage par mer reste marginal. Pour les barons qui partent en 1096, l'essentiel est de passer par des pays susceptibles de ravitailler leurs troupes. Et n'arrivent par mer qu'une petite partie des effectifs venus des régions du nord de l'Europe et les premiers contingents de Pise comme de Gênes. Durant la deuxième croisade (1146-1149), les forces principales de Louis VII et de Conrad III traversent l'Europe centrale, tandis que les Provençaux et les Savoyards prennent la mer. Lors de la troisième croisade (1189-1192), les chevaliers de Frédéric Barberousse empruntent encore la voie terrestre. Cette préférence s'explique de différentes manières. Il faut déjà faire la part de la peur, de la méfiance envers la mer et les marins, jugés impies et dangereux. Sans oublier que les moyens occidentaux en navires sont alors limités. Enfin, les passages sont coûteux : il s'agissait de transporter des milliers de cavaliers, leurs chevaux, leur équipement, les provisions… La mer est d'abord réservée aux hauts féodaux. Toutefois, en quelques décennies, les besoins des Francs qui se sont installés en Terre sainte vont établir la prédominance de la route maritime qui, seule, offre des liaisons courtes et efficaces. Reste que les conditions de navigation imposent de rudes contraintes : les vents sont souvent forts, comme les courants. En Méditerranée méridionale, il faut savoir éviter les bas-fonds et les récifs. Les tempêtes y sont redoutables.

15 à 25 jours

Trajet Marseille-Acre à la fin du XIIe siècle

21 jours

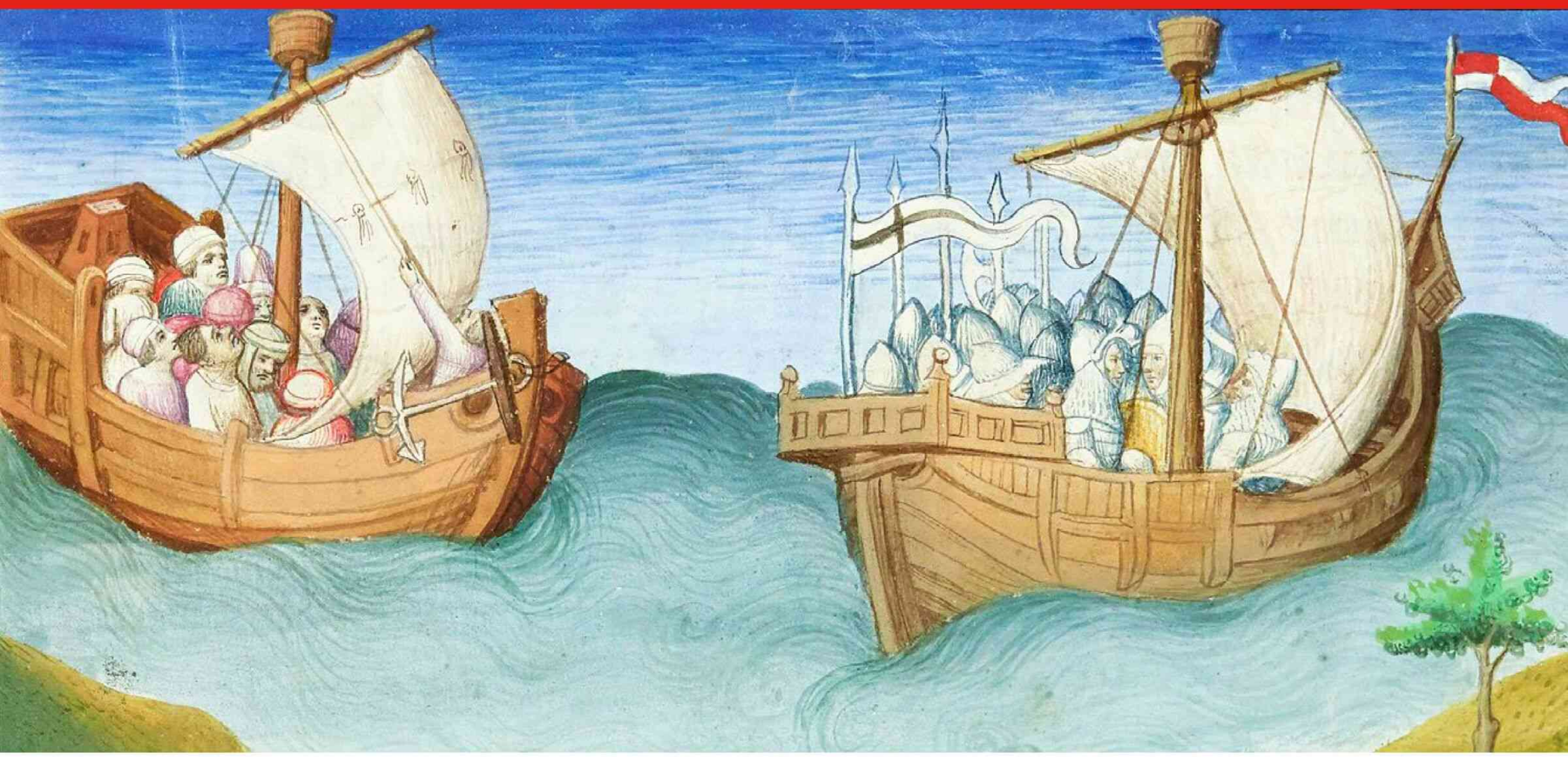
Trajet Messine-Acre en 1191 pour Philippe Auguste

59 jours

Trajet Messine-Acre en 1191 pour Richard Cœur de Lion, qui subit une tempête

Progrès techniques

Selon les usages et les ressources, la diversité des embarcations est la règle. Les galères, très basses, doivent suivre au plus près les routes côtières. On transforme des navires de commerce en bâtiments guerriers. Embarquer des chevaux n'est pas chose facile ! En 1169, Byzance invente l'huissier, navire dont une porte est ouverte dans l'un de ses flancs pour l'accès des bêtes. Les chevaux y sont suspendus par des sangles, leurs sabots frôlant le sol, pour assurer leur stabilité. Les navires bénéficient des derniers progrès techniques : les gouvernes ou rames font place au gouvernail d'étambot. Vers 1172, les Vénitiens conçoivent un bâtiment capable d'acheminer 1 500 personnes environ, en plus des bagages, de l'eau douce et des vivres.
Le problème est moins le tonnage ou la variété des navires que la



La flotte des croisés naviguant vers la Terre sainte (enluminure du xve siècle illustrant La Fleur des histoires d'Orient de Hayon). *A droite, les chevaliers ; à gauche, les simples soldats ou les hommes et femmes chargés de l'intendance.*

possibilité de réunir au moment voulu les bateaux nécessaires. D'autant que leurs propriétaires se livrent au plus offrant… Les conciles de Latran III (1179) et de Latran IV (1215) multiplient les anathèmes contre les chrétiens qui cèdent ou vendent navires comme matières premières de construction navale aux infidèles et qui acceptent de commander ou piloter leurs vaisseaux. Pendant la troisième croisade (1189-1192), Richard Cœur de Lion parvient néanmoins à rassembler 108 nefs. Philippe Auguste réunit, grâce au concours de Gênes, une centaine de vaisseaux pour transporter 650 chevaliers, 1 300 écuyers et 1 300 chevaux, avec des réserves pour huit mois.

Louis IX s'affirme comme l'un des précurseurs de la Marine royale française quand, en 1247 et 1267, il fait construire à ses frais une partie des navires dont il a besoin. Mais le cas général est l'affrètement. Une fois le nombre de passagers, de chevaux et le volume de marchandises déterminés, l'armateur peut choisir le navire, prendre en charge la direction du voyage, assumer toutes les décisions prises au cours de la traversée.

Les ports, bénéficiaires gagnants

La concurrence règne entre Gênes, Marseille et Venise. Les bénéficiaires de ces « passages » sont les grands ports méditerranéens. Mais les chantiers norvégiens, écossais ou bretons ne sont pas oubliés.

En Orient, les Templiers et les Hospitaliers organisent à Marseille des passages réguliers de pèlerins outre-mer. Quant aux États latins, ils ne peuvent se doter de forces navales suffisantes, faute d'argent ou de bois. Seuls les comtes de Tripoli ont entrepris la fabrication régulière de galères. Byzance est proche, mais fait payer ses services au prix fort. La possession de ports conditionne aussi le système défensif des États francs. Acre et Jaffa commandent ainsi les communications avec la Galilée et la Judée. D'autant que la flotte arabe se fait menaçante. Les pirates sarrasins guettent. Les Égyptiens s'efforcent d'accroître leurs forces navales dès 1123. Près de 70 de leurs navires croisent devant la Syrie vers 1152. Saladin harcèle les bases latines. En un mot, la survie des États latins dépend beaucoup d'une défense navale soutenue et accrue. Il est certain que son défaut précipita leur chute. ■

© *Les Collections de L'Histoire* n° 4, février-avril 1999

BNF, MANUSCRITS, FRANÇAIS 2810 FOLIO 263 – PHOTO PERSONNELLE



Jacques Berlioz
Directeur de recherche émérite au CNRS, membre du comité scientifique de *L'Histoire*



Au printemps 1096, lors du départ pour la première croisade, une troupe menée par le prêtre Volkmar persécute les communautés juives de Saxe, notamment à Magdebourg, et de Bohême (Juifs brûlés et tués par Volkmar, auteur inconnu, Prague).

Printemps 1096
Massacres de Juifs en Rhénanie

Sur les routes de la croisade, en 1096, les troupes se livrent, dans la vallée du Rhin, à des massacres contre les Juifs. Une flambée de violence inédite, qui touche des communautés prospères. Jamais, en Europe, les Juifs n'avaient été victimes d'une telle attaque.

Quelques mois après qu'Urbain II a lancé l'appel à la croisade*, en novembre 1095 *(cf. p. 30)*, des troupes de croisés venues du nord de la France, d'Allemagne et d'Angleterre traversent la vallée du Rhin, entre avril et juillet 1096. Sur leur passage, elles massacrent des centaines de Juifs, leur imposant le baptême ou la mort. De nombreux Juifs se suicident plutôt que de se convertir. Ces persécutions liées à la première croisade touchent, en premier lieu, les grandes communautés juives du monde rhénan, Spire, Worms et Mayence. Mais elles adviennent aussi à Cologne, Trèves, Metz et, plus loin encore, à Ratisbonne et à Prague. Les historiens estiment aujourd'hui que, dans leur ensemble, les massacres rattachés à la première croisade ont fait environ 5 000 victimes dans les terres germaniques, en Bohême et en Hongrie. Jamais, dans l'histoire de l'Europe, les Juifs n'avaient subi des attaques d'une telle ampleur. Trois chroniques hébraïques – la chronique de Salomon bar Samson, la chronique d'Éliézer bar Nathan et la chronique dite de l'Anonyme de Mayence, datant toutes trois

COLLECTION DU CHÂTEAU DE PRAGUE ; HERITAGE IMAGES/FINE ART IMAGES/AKG-IMAGES – PASCAL BASTIEN/DIVERGENCE



Aude-Marie Certin
Maîtresse de conférences à l'université de Haute-Alsace

Elle a notamment publié, avec René Gutman, Le Baptême ou la Mort. Les massacres des Juifs dans l'espace rhénan à partir de chroniques hébraïques sur les croisades, XIe-XIIe siècles *(L'Éclat, 2024).*

de la première moitié du XIIe siècle – ainsi qu'une trentaine d'écrits de langue latine attestent la violence de ces exactions.

Des communautés protégées

L'étendue de ces persécutions ne saurait se comprendre sans que soit rappelée l'importance des populations juives en Rhénanie à cette époque. En effet, dans le monde germanique, les premières communautés remontent au Xe siècle, mais c'est à la fin du XIe qu'elles se développent réellement, notamment grâce aux privilèges susbtantiels dont elles bénéficient dans certaines villes allemandes.

A Spire, en 1084, l'évêque Rüdiger leur octroie de nombreux droits relatifs à leur pratique religieuse, à leur vie quotidienne et à leurs activités économiques. Entre autres, les Juifs peuvent vivre dans un espace situé à moins de 200 mètres de la cathédrale ; ils peuvent avoir leur justice, exercer les activités d'argent et de commerce sans frais de douane ; ils possèdent leur propre cimetière ; ils ont le droit de porter les armes, tout comme celui d'avoir des nourrices et des domestiques chrétiens.

En février 1090, ces privilèges sont confirmés et élargis par l'empereur Henri IV. Est édictée notamment l'interdiction de faire violence aux Juifs ou de les baptiser de force. Les droits fondamentaux des Juifs dans l'Empire sont donc alors fixés par écrit, ce qui témoigne des liens étroits qui les unissent aux évêques et à l'empereur. Les Juifs sont relativement protégés et, avec ces avantages, leurs communautés peuvent se déployer. C'est ainsi que Spire, Worms et Mayence constituent, à la fin du XIe siècle, de grands centres du judaïsme, tant sur un plan démographique, institutionnel que culturel. Ce contexte favorable ne dure pourtant que quelques années. Comment comprendre le brutal retournement de conjoncture au printemps 1096 ?

En cette période d'affirmation de l'Église latine, on cherche, au cœur de celle-ci, à séparer toujours plus les chrétiens et les Juifs. Cela se traduit par la stigmatisation grandissante de ces derniers et par la diffusion de discours antijuifs au sein de la population. S'ajoutent des causes économiques, à la fois induites par la croisade et le contexte général. En effet, lors du passage des croisés, les Juifs sont souvent menacés pour financer le trajet vers la Terre sainte*. La haine des Juifs que partagent une

DANS LE TEXTE

Dans les manuscrits juifs

Le vingt-troisième jour du mois de *Iyar [mai 1096]*, les loups des steppes attaquèrent la communauté de Worms. *[…]* Ils prirent *[le rouleau]* de la Sainte Torah, le piétinèrent dans la boue des ruelles, le déchirèrent et le profanèrent au milieu des rires et du mépris. *[…]*

[A Mayence]* l'ennemi se dressa contre *[les Juifs]* et tua à dessein les petits enfants et les femmes, les adolescents et les vieillards, en une seule journée *[…]*. L'ennemi n'eut pitié ni des bébés ni des nourrissons, ni des femmes sur le point d'accoucher. *[Les troupes]* ne laissèrent aucun survivant. *[…]

***[A Cologne]* le reste des Juifs fut sauvé dans les maisons de leurs connaissances où ils avaient fui, jusqu'à ce que l'évêque les prenne dans les sept villages, le 10 du mois *[juin 1096]*, pour les sauver."**

Extraits de la chronique d'Éliézer bar Nathan, XIIe siècle, cités dans R. Gutman, A.-M. Certin, *Le Baptême ou la Mort. Les massacres des Juifs dans l'espace rhénan à partir de chroniques hébraïques sur les croisades, XIe-XIIe siècles*, L'Éclat, 2024, pp. 49, 52, 55-56

partie des chrétiens est aussi due à leurs activités de prêt, ainsi qu'aux avantages qui leur ont été octroyés dans l'Empire. L'hostilité de certains à l'égard de ceux qu'ils considèrent comme des usuriers trouve ainsi un exutoire dans le discours des croisés pour justifier leur massacre et la spoliation de leurs biens. Enfin, les dynamiques politiques jouent en défaveur des Juifs. La fragilisation de l'empereur dans son combat contre le pape pour la nomination des évêques (épisode communément désigné comme la « querelle des Investitures ») de même que celle de certains évêques, dans ce contexte, réduisent fortement leur marge de manœuvre et leur capacité à protéger les Juifs.

Meneurs et sauveurs

En Europe, ces massacres dans la foulée de la croisade marquent un nouveau type de persécutions. Pourtant, lorsque le pape Urbain II lance son appel en 1095, il n'est pas question des Juifs. Son propos est d'appeler les chrétiens à libérer la Terre sainte des musulmans, Jérusalem en premier lieu. Mais, en Occident, les Juifs sont très vite associés à ces derniers, sous prétexte d'être, comme eux, des ennemis du Christ, dont ils auraient, pour leur part, causé la mort. C'est dans cet état d'esprit que des milliers de croisés traversent le pays rhénan et en viennent à légitimer le massacre des Juifs.

Selon la personnalité de ceux qui les mènent, les effets de leur passage sont variables. Parfois, la violence est réelle, mais malgré tout contenue. En revanche, des meurtres sont commis sous la direction de certains meneurs, comme Emich de Leiningen. A Worms, ses troupes tuent des centaines de Juifs ; à Mayence, le soutien actif d'une partie des habitants ouvre la voie à une attaque de masse, à laquelle se livrent croisés et citadins.

Les sources textuelles hébraïques et latines convergent pour témoigner de l'ampleur de ces exactions. Les premières évoquent 300 morts à Cologne, 800 à Worms, entre 1 100 et 1 300 à Mayence. Même s'il est impossible de prouver l'exactitude de ces chiffres, ceux-ci indiquent indéniablement la terrible violence de ces massacres. Les sources insistent aussi sur les nombreux supplices que subissent les victimes : hommes, femmes, enfants, sont, pour la plupart, tués au fil de l'épée ou égorgés. D'autres sont lapidés, éventrés, enterrés vivants, brûlés ou noyés. Les textes évoquent aussi les sévices infligés au corps des victimes, souvent torturées avant d'être tuées, et dont les dépouilles sont ensuite mutilées, dénudées, traînées ou jetées dans les rues.

Néanmoins, dans certaines villes, les Juifs bénéficient du soutien actif des évêques. Celui de Spire décide de protéger les Juifs en les accueillant dans son palais épiscopal puis les aide à rejoindre des villes fortifiées qui lui appartiennent. A Trèves, quand arrivent les croisés le 1er juin 1096, les Juifs trouvent refuge dans le palais de l'archevêque. Pendant plus d'une semaine, celui-ci doit lui-même se cacher dans la cathédrale pour échapper aux croisés voulant le tuer. Sans aucun soutien dans la ville, il finit par reconnaître son incapacité à les protéger de la violence des croisés. Des Juifs sont aussi aidés par des connaissances chrétiennes, qui les cachent et leur portent assistance, comme à Cologne, au début du mois de juin 1096 : ils sont ensuite emmenés par l'évêque dans des villes alentour. Cela montre non seulement que des relations de bon voisinage pouvaient exister entre Juifs et chrétiens, mais aussi qu'au sein des sociétés urbaines germaniques l'attitude des chrétiens à l'égard des Juifs n'est pas uniforme, révélant même de profonds clivages.

Ces flambées de violence ont marqué les mémoires – au point qu'on a longtemps considéré que ces événements constituaient un tournant dans l'histoire juive médiévale, et initiaient le déclin majeur, démographique, politique et culturel, des communautés juives du monde rhénan. Sans minimiser l'importance de ces exactions, certaines recherches récentes insistent toutefois sur la vitalité de ces communautés dans les décennies suivantes et la vitesse à laquelle, passé le drame, elles se sont reconstituées. De nouvelles synagogues sont construites, un rattrapage démographique rapide se perçoit. Les XIIe et XIIIe siècles dénotent ainsi un développement sans pareil des communautés juives germaniques, notamment dans les sphères intellectuelle et spirituelle. Dans l'histoire des communautés ashkénazes, la vraie rupture advient plus tard, avec les pogroms liés à la Peste noire de 1349, qui décimèrent nombre d'entre elles et marquèrent, dès lors, leur inéluctable déclin dans le monde germanique. ■

* Cf. lexique, p. 27.

*Cette miniature de l'***Histoire d'Outre-mer** *(XIVe siècle) illustre l'assaut de Jérusalem en 1099. Dans la partie supérieure de l'image, des scènes de la passion du Christ rappellent la dimension sacrée de la ville et ce qui, pour les croisés, en justifie la conquête.*

Comment les Latins ont réinvesti Jérusalem

La « libération » de Jérusalem et du Saint-Sépulcre, aux mains de pouvoirs islamiques, motive largement le départ en nombre des croisés. La Ville sainte prend alors une nouvelle importance pour l'Occident.

Quelle place eut véritablement Jérusalem dans le lancement de la première croisade* ? La question a pu être posée par certains historiens, notamment parce que, dans l'une des versions les plus sûres de l'appel d'Urbain II à Clermont – celle rapportée par Foucher de Chartres –, la Ville sainte n'est nullement mentionnée. Seul le secours aux chrétiens d'Orient, présenté comme aussi urgent que nécessaire, y justifie l'expédition.

Mais ce qui fut vraiment formulé par le pape en 1095 importe peut-être peu : ce qui y fut compris, ce qui en fut diffusé et ce qui en fit le succès laisse moins de place au doute, et Jérusalem apparaît comme tout à fait centrale dans la prédication* qui prolonge l'appel et dans les motivations affichées de ceux qui y répondent. La ville en vient d'ailleurs

PARIS, BNF ; LUISA RICCIARINI/OPALE.PHOTO – PHOTO PERSONNELLE



Matthieu Rajohnson
Maître de conférences à l'université Paris-Nanterre

Il a notamment publié L'Occident au regret de Jérusalem, 1187-fin du XIVe siècle *(Classiques Garnier, 2021).*

rapidement, à une époque où le terme « croisade » n'existe pas encore, à donner à celle-ci l'un de ses noms privilégiés : l'*iter Hierosolymitanum*, le « chemin » ou « voyage » de Jérusalem. Beaucoup d'historiens ont d'ailleurs fait de cette destination un élément constitutif de la définition de la croisade.

La vogue du pèlerinage en Terre sainte

L'importance de Jérusalem, cadre de moments essentiels de la vie du Christ, lui a assuré une place toute particulière dès les origines du christianisme. La destruction de la ville par les Romains en 70 avait, cependant, effacé les principales traces matérielles de ces traditions. Cet effacement donne rétrospectivement lieu, sous le règne de Constantin, au IVe siècle, à une intense recherche des sites bibliques de Jérusalem. Sont alors, entre autres, érigées, au sein d'un vaste complexe architectural, d'une part la basilique du Martyrium, accolée au rocher considéré comme celui de la Crucifixion, le Golgotha, et d'autre part l'église de l'Anastasis (ou « Résurrection »), dont la structure, imitant celle du Panthéon de Rome, sert d'écrin à la grotte identifiée comme celle où fut inhumé le Christ.

Se développe alors rapidement un pèlerinage attirant déjà à Jérusalem des chrétiens venus d'aussi loin que la Gaule – ainsi du pèlerin anonyme qui, parti de Bordeaux en 333, nous a laissé le plus ancien témoignage textuel de ce voyage. Les attestations de ce périple coûteux et lointain restent néanmoins limitées après la chute de l'Empire romain d'Occident. Au VIIe siècle, l'établissement de la domination islamique sur la Syrie-Palestine, au détriment de l'Empire byzantin, n'empêche pas la poursuite de ces pèlerinages, mais ils demeurent rares.

Un net changement s'opère au tournant des Xe et XIe siècles. Les récits de voyage rapportés par les chroniqueurs deviennent bien plus fréquents, et les pèlerins qu'ils impliquent autrement plus nombreux. C'est par groupes de plusieurs milliers qu'on nous les décrit partir sur les routes de Terre sainte*. Si les chiffres sont excessifs, ils n'en signalent pas moins l'ampleur inédite que prend cette pratique, auparavant bien moins collective. La christianisation de la Hongrie à l'orée de cette période, en facilitant le passage des Balkans, a pu contribuer à cet essor du voyage à Jérusalem. Mais l'intérêt renouvelé pour celui-ci mérite surtout d'être resitué dans le fort développement du culte des saints et des reliques, ainsi que des pratiques pénitentielles et des pèlerinages en général. Dans ce cadre, Jérusalem, condensé d'histoire sainte, occupe une place de choix, tout comme, en son cœur, le tombeau du Christ – le Saint-Sépulcre* –, réceptacle vide d'un corps dont l'absence vaut comme preuve de la Résurrection. La destruction de l'église de l'Anastasis sur ordre du calife* al-Hakim en 1009 a dès lors un immense retentissement en Occident, bien que l'édifice soit en partie remonté dès le milieu du siècle grâce au soutien des empereurs byzantins.

La fabrique d'une capitale latine

La prise de Jérusalem par les croisés le 15 juillet 1099 représente ainsi un point culminant de la première croisade. La ville, surtout, se trouve alors érigée en capitale d'un nouveau royaume franc ➥

CHRONOLOGIE

Qui domine Jérusalem ?

1098 *Les Fatimides reprennent Jérusalem aux Seldjoukides, qui s'en étaient emparés en 1071-1073.*
1099 *Les croisés entrent dans la ville et massacrent une partie de la population.*
1187 *Les Latins capitulent contre l'armée de Saladin, qui conquiert Jérusalem.*
1229 *La ville repasse partiellement aux mains des Occidentaux après le traité de Jaffa, qui met fin à la sixième croisade. Trêve conclue entre l'empereur germanique Frédéric II et le sultan d'Égypte, al-Kamil, ce traité cède également Nazareth et Bethléem, mais les musulmans conservent les Lieux saints de l'islam.*
1239 *La ville est brièvement reprise par le sultan ayyoubide, qui détruit les fortifications.*
1244 *Les Khorezmiens, peuple d'Asie centrale, s'emparent de Jérusalem. La ville est pillée. Le sultan d'Égypte en reprend possession, après avoir aidé les Khorezmiens à vaincre les croisés à la bataille de La Forbie.*
1260 *La victoire des Mamelouks contre les Mongols à Aïn Djalout leur ouvre les portes de Jérusalem en 1261. Les Francs ne la reprendront pas.*

RÉCITS

15 juillet 1099, les croisés entrent dans la ville

Les chroniques, latines, arabes ou juives, racontent toutes les massacres qui suivirent la prise de Jérusalem par les croisés à l'issue de la première croisade.

« On marchait dans le sang jusqu'aux genoux », dit un croisé

« On voyait dans les rues et sur les places de la ville des monceaux de têtes, de mains et de pieds. Les hommes de pied et les chevaliers ne marchaient de tous côtés qu'à travers les cadavres. Mais tout cela n'était encore que peu de chose, si nous en venons au temple de Salomon *[…]*. Qu'arriva-t-il en ces lieux ? Si nous disons la vérité, nous ne pourrons obtenir croyance. Qu'il suffise de dire que dans le temple et dans le portique de Salomon, on marchait à cheval dans le sang jusqu'aux genoux du cavalier et jusqu'à la bride du cheval. »

Raymond d'Aguilers, *Histoire des Francs qui ont pris Jérusalem*, XIe siècle, trad. F. Guizot, 1824

Le massacre et la rapine, selon un diplomate égyptien

« Cette année-là eut lieu la prise de Jérusalem par les Francs. Ce qu'il s'était passé, c'est que les Francs, que Dieu les maudisse, avaient envahi les terres de l'Islam au nombre de 1 million. *[Ils]* campèrent devant Jérusalem, dont ils combattirent violemment les habitants. Puis ils s'en rendirent maîtres, rassemblèrent les Juifs qui s'y trouvaient dans une de leurs synagogues, et y mirent le feu.



BNF, MANUSCRITS, FRANÇAIS 9081 FOLIO 77R

Jérusalem assiégée, miniature de l'Estoire d'Eracles (XIIIe siècle).

Ils y massacrèrent plus de 70 000 musulmans, et prirent dans le Dôme du Rocher plus de 40 lampes en argent qui pesaient chacune quarante *ratl* syriens, et plus de vingt lampes en or. »

Ibn Wasil, *Tarikh al-Salili*, XIIIe siècle, cité dans A. Zouache, *La Croisade*, Ifao, 2025, p. 111

Le sultan, plutôt que les Francs, témoigne un Juif

« Le sultan – que Dieu glorifie ses victoires – a conquis la ville et y a fait régner la justice *[…]*. Ainsi, j'en suis venu à espérer que *[…]* Dieu mettrait le pays entre ses mains, et que je pourrais alors me rendre à Jérusalem en toute sécurité et tranquillité. Pour cette raison je suis parti d'Alexandrie pour Le Caire, afin de commencer de là *[mon voyage]*. *[…]* Les Francs arrivèrent et tuèrent tous les habitants de la ville, qu'ils soient d'Ismail ou d'Israël ; les rares survivants du massacre furent faits prisonniers. »

S. D. Goitein, « Contemporary Letters on the Capture of Jerusalem by the Crusaders », *Journal of Jewish Studies*, 3/4, 1952

Embrasser la terre de Jésus

« Nos chevaliers étaient arrivés sur la hauteur ; les évêques et les abbés chantent avec une grande dévotion un *Alleluia, laudamus Te Deum*. *[…]* On pouvait voir les fidèles de Jésus embrasser et mordre la terre avec une extrême ferveur. Ils se donnaient entre eux des explications : *"C'est par ici qu'est passé Jésus avec ses saints apôtres et tous ses disciples, quand Il allait souffrir sa Passion ; nous avons éprouvé souffrances, faim, soif, persécution pour son nom* […]. *Mais maintenant nous contemplons la sainte cité de Dieu, là où Il subit la mort pour notre rédemption !"* »

Chanson de Jérusalem, XIIe siècle, cité dans *Croisades et Pèlerinages*, Robert Laffont, 1997, p. 194



Remaniée et agrandie au XIIe siècle, l'église du Saint-Sépulcre présente un extérieur roman.

en plein Proche-Orient. Elle devient aussi, à la faveur de la mort de son patriarche grec, le siège d'un patriarcat strictement latin. Juifs et musulmans ont désormais l'interdiction de résider dans la cité, largement vidée de ses habitants par le siège et le massacre auquel celui-ci a donné lieu.

Les croisés, dont beaucoup étaient repartis chez eux une fois leur vœu de croisade accompli, demeurent cependant trop peu nombreux pour occuper l'ensemble de l'espace urbain : aussi décident-ils d'encourager l'installation de chrétiens syriens pour repeupler la ville dès 1115. Celle-ci compte également bientôt dans ses murs des « poulains* », ces descendants de croisés nés en Orient. S'y ajoutent encore des pèlerins venus d'Occident toujours plus nombreux, dont certains s'installent durablement.

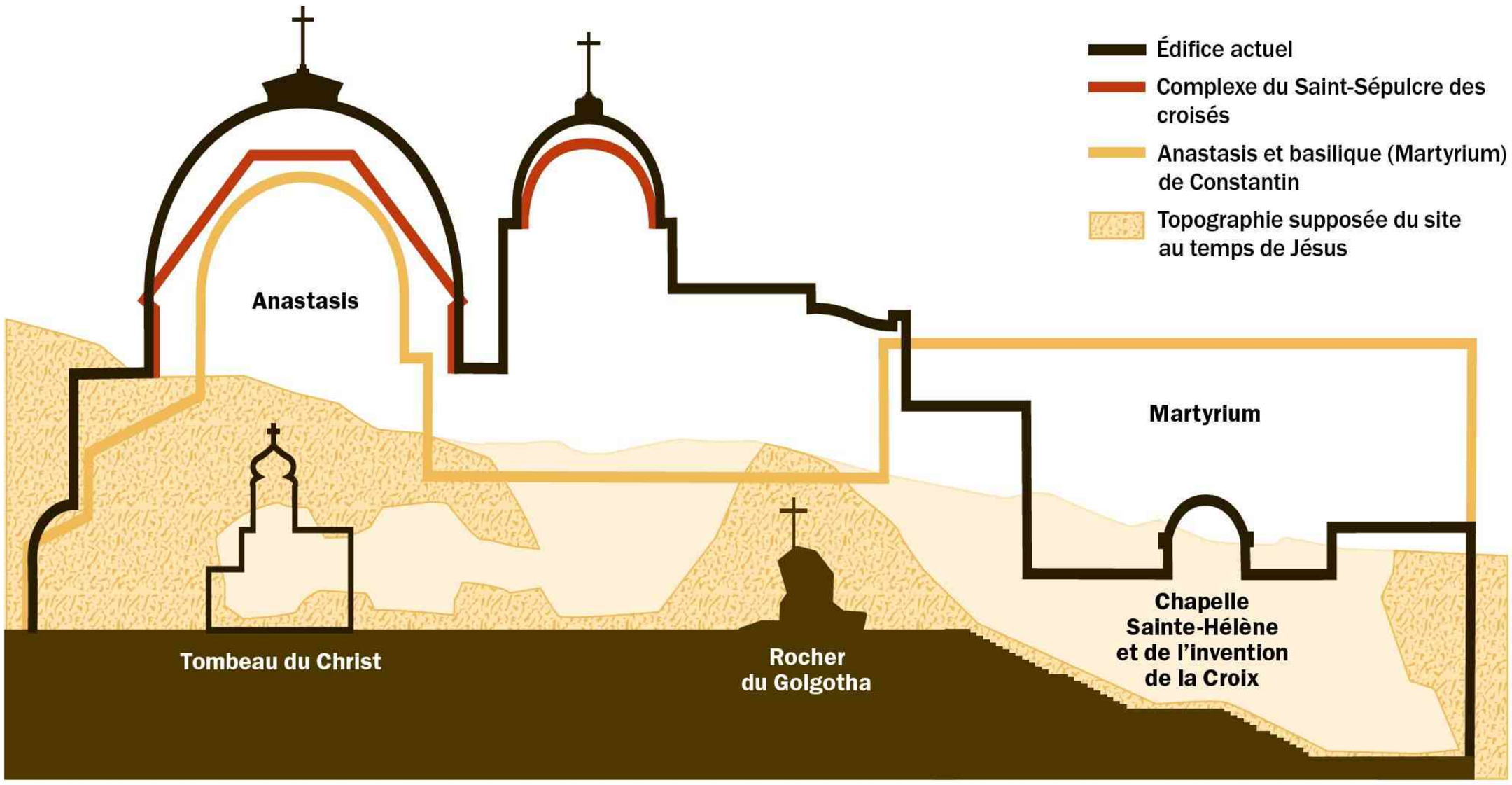
Les édifices musulmans furent largement réinvestis par les nouveaux maîtres des lieux. Le Dôme du Rocher, œuvre omeyyade, fut assimilé au Temple où Jésus avait été présenté, malgré sa destruction par les Romains, et fut attribué au culte chrétien. Sur la même esplanade, la mosquée Al-Aqsa servit bientôt de résidence royale, avant qu'elle ne soit confiée, vers 1119-1120, à un groupe de chevaliers qui en tirèrent leur surnom : parce que le monument était parfois perçu comme le temple de Salomon – bien que lui aussi détruit par les Babyloniens au VIe siècle av. n. è. –, ils devinrent les Templiers*.

Une cité sacralisée

Les rois de Jérusalem, eux, se firent bâtir, dans la seconde moitié du XIIe siècle, un nouveau palais près de la citadelle présentée comme la tour de David. Quoiqu'aujourd'hui disparu, l'édifice est représentatif du réaménagement du paysage urbain et de sa latinisation. Le cas le plus caractéristique de ce processus reste l'église du Saint-Sépulcre : remaniée et agrandie au cours du XIIe siècle, elle acquiert l'essentiel de son aspect extérieur actuel, de style roman. Un style par lequel les héritiers des premiers croisés marquent la ville de leur empreinte. On le retrouve ainsi tant dans leurs constructions civiles (comme le grand marché que forment les rues couvertes construites sur ordre de la reine Mélisende de Jérusalem au milieu du XIIe siècle) que dans les bâtiments cultuels qu'ils érigent ou réaménagent, comme les églises Sainte-Anne et Sainte-Marie de Josaphat, considérées respectivement comme les lieux de naissance et d'inhumation de la Vierge.

CHRISTIAN OFFENBERG/ALAMY/HEMIS

Le Saint-Sépulcre en quatre étapes



La multiplication de ces chapelles romanes témoigne également d'une christianisation accrue de la topographie de la ville sous domination latine. L'identification et la localisation des événements du Nouveau Testament que la Tradition n'avait pas encore définitivement fixés font alors l'objet d'intenses efforts. Chaque étape, y compris les plus secondaires, du parcours du Christ lors de ses derniers jours se trouve ainsi rattachée à un espace précis : le lieu de son ultime prière avant son arrestation, celui de son emprisonnement, celui de sa présentation au peuple par Ponce Pilate ou encore celui de sa flagellation – ou plutôt de ses flagellations, puisque, en cas de traditions hésitantes ou contradictoires, la localisation procède par accumulation plutôt que par sélection, entraînant fréquemment un dédoublement des traditions.

L'espace urbain s'en trouve plus saturé encore de Lieux saints, et son rôle de destination de pèlerinage de premier plan, consolidé. Reflet de son poids renforcé dans la culture occidentale, Jérusalem est désormais au cœur de nombre de récits de voyage, de descriptions, ou de plans – souvent très libres dans leurs formes – qui en diffusent l'image et en accentuent la sacralité. La cité en

Le tombeau du Christ depuis 2 000 ans

C'est à l'époque de Constantin, premier empereur romain chrétien, au IVe siècle, que les traces de la vie du Christ font l'objet de recherches approfondies à Jérusalem. La mère de l'empereur, Hélène, aurait retrouvé le bois de la Croix à l'emplacement où se situe aujourd'hui la chapelle qui lui est dédiée. En creusant, sont mis au jour le tombeau supposé de Jésus et ce qui est identifié comme le Golgotha, lieu de la Crucifixion. Sur ces deux sites sont édifiées l'église de l'Anastasis (dont on sait qu'elle était coiffée d'un dôme) et une basilique (le Martyrium). Plusieurs fois détruit et remanié, l'ensemble est à nouveau réaménagé dans le royaume latin de Jérusalem, au XIIe siècle. Le Saint-Sépulcre y acquiert la disposition actuelle. Le toit de l'Anastasis a alors la forme d'un cône percé. Son élévation est, en revanche, relativement équivalente à sa hauteur actuelle. La coupole de l'Anastasis a été refaite à l'Époque contemporaine.

© FRÉDÉRIC BONY

➡ vient finalement à prendre une place littéralement centrale dans la géographie occidentale : alors que les mappemondes restaient jusqu'alors plutôt centrées sur la mer Égée, selon la tradition grecque, Jérusalem à partir du XIIe siècle, en devient le véritable cœur. Elle se fait pleinement « nombril du monde », d'abord au sein des cartes les plus schématiques, puis, au siècle suivant, dans certaines mappemondes dites « détaillées ».

Les pleurs de Jérémie

Face à cette réévaluation de la valeur de Jérusalem, le choc n'en est que plus grand quand Saladin prend la Ville sainte le 2 octobre 1187. Les Latins* sont contraints de quitter les lieux : seuls les chrétiens d'Orient sont autorisés à y demeurer. Le Dôme du Rocher et la mosquée Al-Aqsa, débarrassés de leurs ornements chrétiens et purifiés à l'eau de rose, retrouvent leur attribution première.

La perte de la ville a, en Occident, un retentissement exceptionnel. Le drame est tel qu'on ne manque pas de lui en associer d'autres : éclipse solaire, puis lunaire, apparition de globes de feu dans le ciel, naissance d'enfants présentant un nombre anormal de dents, mort du pape Urbain III sous le coup de l'annonce de la chute… Au désastre répond, surtout, le développement d'une poétique et d'une iconographie de complainte qui se diffusent rapidement dans la Chrétienté. Le livre des Lamentations, qui pleurait déjà la perte de Jérusalem dans l'Ancien Testament et ne suscitait qu'un intérêt jusqu'alors très limité (au point de demeurer généralement inclus comme un simple addendum au livre de Jérémie qui le précède), devient à cette occasion un matériau privilégié des Latins pour dépeindre leur propre peine – en même temps qu'il acquiert définitivement le statut de livre autonome dans la Bible latine.

Loin d'être perçue cependant comme une fatalité, la perte de Jérusalem devient le moteur d'un élan de croisade renouvelé : la troisième croisade (1189-1192) mobilise des chevaliers et des fonds venus de tous les royaumes occidentaux – d'aussi loin que le Groenland, dont les habitants participent au financement de l'expédition. Malgré une brève et très partielle reprise en main de la cité de 1229 à 1239 à la suite du traité conclu entre l'empereur Frédéric II et le sultan al-Kamil, les défaites répétées des croisés, les détours par Constantinople ou Tunis ou encore l'émergence d'autres fronts plus immédiats – la défense de l'Empire latin de Constantinople au XIIIe siècle, celle des îles de la mer Égée ou des Balkans au siècle suivant, au gré de la progression ottomane – tendent néanmoins à reléguer peu à peu le recouvrement de Jérusalem à d'improbables lendemains.

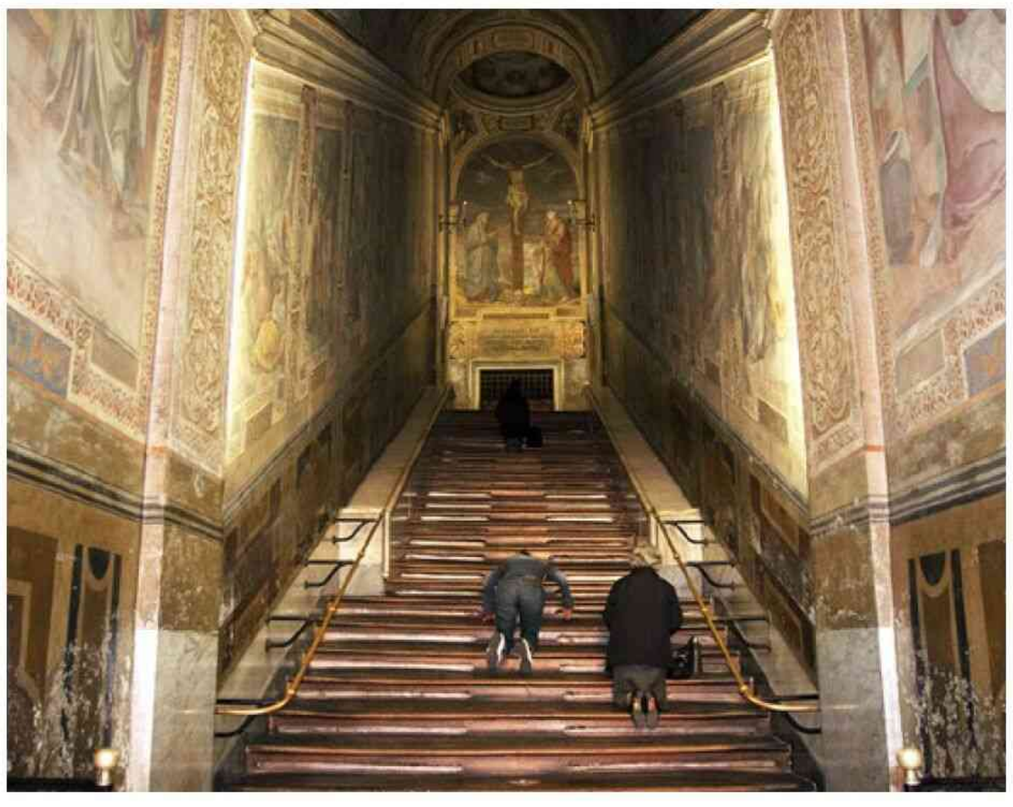
Pourtant, même dans le cadre des croisades portées ailleurs, la reprise de la Ville sainte reste un objectif sans cesse revendiqué. Elle nourrit en outre bien d'autres projets de reconquête élaborés dans

---

À SAVOIR

L'escalier de Pilate… à Rome

La Scala Santa est, dans la tradition chrétienne, l'escalier du prétoire de Ponce Pilate que Jésus a gravi lors de sa condamnation. Elle aurait été transportée miraculeusement de Jérusalem à Rome par Hélène, la mère de Constantin. La dévotion de cette relique (notamment la pratique de gravir les marches à genoux) est attestée dès le XVe siècle. Situé alors dans le palais du Latran, l'ancienne résidence des papes, l'escalier est déplacé à la fin du XVIe siècle lorsque le pape Sixte V fait détruire ce palais. Il se trouve depuis sur la place Saint-Jean-de-Latran et mène au Sancta Sanctorum (Saint des saints), qui a accueilli de nombreuses reliques jusqu'au début du XXe siècle. Ci-contre : la Scala Santa, de nos jours.



MICHAEL KOENIG/ALAMY/HEMIS

les derniers siècles du Moyen Age, à une époque où le titre de roi de Jérusalem, pourtant bientôt dépourvu de toute réalité territoriale, continue de se transmettre en Occident et où, loin de perdre de sa valeur, il devient un objet de rivalité pour les principales dynasties régnantes – dont les Angevins de Naples, les Trastamare, rois d'Aragon, les Valois ou les Habsbourg.

Reste que la reconquête n'en apparaît pas moins comme un rêve de plus en plus distant, à mesure que les entreprises croisées accumulent les échecs. A défaut de reprise en main directe de la Ville sainte, se développent alors, en marge des expéditions militaires, d'autres modalités de réinvestissement de la cité. Certaines sont purement figuratives : ainsi de l'essor des pèlerinages en esprit, qui permettent, à l'aide d'ouvrages dédiés, d'effectuer un voyage mental en Terre sainte, mais d'une valeur reconnue comme réelle.

Répliques européennes

D'autres s'appuient sur une translation ou une transposition plus matérielle : à Pise, dès le XIIIe siècle, le Camposanto offre à celles et ceux qui y sont inhumés la possibilité de se considérer comme simultanément ensevelis à Jérusalem, dont provient la terre de ce cimetière. A partir du XVe siècle, c'est dans la Ville éternelle, à Rome, plutôt que dans la Ville sainte qu'on peut accéder à l'escalier du prétoire de Pilate, auquel la Scala Santa (l'« escalier saint », à proximité de la basilique Saint-Jean-de-Latran) se trouve pleinement assimilée. Un peu partout en Europe, de nouvelles reproductions du Saint-Sépulcre ou du Calvaire sont construites ou réaménagées et pourvues de reliques des lieux auxquels elles sont dédiées.

C'est à l'aboutissement de ce processus que se rattache, à la toute fin du Moyen Age, l'élaboration des tout premiers Sacri Monti italiens, à Montaione et Varallo, qui entendent reproduire les principaux sanctuaires de Jérusalem à leur échelle exacte, pour mieux se les figurer et les parcourir. Au XVIe siècle, l'indulgence* accordée pour la visite de ces sites achève de rendre la substitution efficace ; elle contribue, en ramenant un peu plus la Ville sainte en Occident, à mieux en conjurer l'éloignement. ■

* Cf. lexique, p. 27.

COMMENTAIRE D'IMAGE

L'ombilic du monde



BRITISH LIBRARY BOARD, ALL RIGHTS RESERVED/BRIDGEMAN IMAGES

Cette carte, insérée dans un psautier du milieu du XIIIe siècle (Londres, British Library), représente l'un des exemples les plus fameux du recentrement de la géographie latine sur Jérusalem. La Ville sainte s'y fait le point de croisement entre l'Occident, en bas de la carte, et l'Orient, en haut. L'Europe se dessine ainsi dans la partie inférieure gauche de la mappemonde, l'Afrique à droite – la mer Rouge y est, par tradition, littéralement figurée de la couleur qui lui donne son nom. L'Asie s'étend dans la partie supérieure, où l'on retrouve, au sommet de la carte, le Paradis terrestre. Le placement de l'ombilic du monde dans la Ville sainte était issu de la tradition biblique. Il avait cependant conservé, avant les croisades, une valeur très théorique. C'est au XIIe siècle que Jérusalem se trouve explicitement située au centre exact des cartes latines, d'abord les plus simplifiées (celles dites « en T-O »), puis, au siècle suivant, dans les plus détaillées comme celle-ci, qui entendent un peu mieux respecter la forme des terres.

Des

États latins

en

ORIENT

À l'issue de la première croisade, les croisés fondent les États latins d'Orient : royaume de Jérusalem, comté d'Édesse, principauté d'Antioche, comté de Tripoli. L'installation est conçue pour durer. De fait, elle va se maintenir deux cents ans, durant lesquels se tissent des échanges avec les populations locales. Une société et une culture originales en découlent.

L'archéologie témoigne de cette volonté d'enracinement. Elle révèle la trame d'une colonisation rurale importante dans le royaume de Jérusalem ainsi qu'un modèle économique renouvelé, où la production de sucre et de vin décolle.

Au moment où le Proche-Orient islamique se réunifie avec Nur al-Din et Saladin, de nouveaux ordres religieux et militaires, les Hospitaliers et les Templiers, endossent le rôle de défenseurs de la Terre sainte.





Benjamin Kedar
Professeur émérite à l'Université hébraïque de Jérusalem

Il a récemment publié Cultures of the Medieval Kingdom of Jerusalem. Frontier Inventiveness in the Age of the Crusades, Medieval Societies, Religions, and Cultures *(Ithaca, Cornell University Press, 2025).*

Ce texte est la version actualisée de l'entretien paru dans L'Histoire *n° 435, mai 2017.*

États latins

Une installation faite pour durer

Le royaume de Jérusalem et les autres États latins d'Orient durent presque deux cents ans, durant lesquels les Francs intègrent de nombreux apports arabes. Ils forgent ainsi une culture originale dont Benjamin Kedar souligne l'inventivité.

L'Histoire : Les croisés, partis d'Occident à la fin du XIe siècle pour libérer Jérusalem et les Lieux saints, y fondent ce qu'on appelle les États latins. De quoi s'agit-il ?

Benjamin Kedar : Répondant à l'appel d'Urbain II en 1095, plusieurs dizaines de milliers d'hommes et de femmes partent sur les routes de l'Orient pour aller délivrer les Lieux saints, à commencer par Jérusalem, dont les croisés s'emparèrent le 15 juillet 1099. La ville libérée, l'objectif principal était rempli : restait à décider, pour celles et ceux qui s'étaient lancés dans ce pèlerinage armé, s'ils y demeuraient ou s'ils

UBY TAL/ALBATROSS/AKG-IMAGES – ISAK RAUTENBERG

← *La présence latine à Acre se maintient pendant presque deux siècles jusqu'en 1291. Cette ville du royaume de Jérusalem constitue le principal port des États latins (les murailles ont été reconstruites au XIXe siècle).*



Le crac des chevaliers, près d'Homs en Syrie, reconstruit par les Hospitaliers à la fin du XIIe siècle, est un chef-d'œuvre d'architecture militaire défensive avec sa double ligne de murailles. C'est par la ruse qu'il tombe en 1271.

en repartaient. La plupart s'en allèrent ; mais d'autres, qui avaient abandonné leurs terres avant leur départ, s'y établirent dans les États nés de la croisade* pour protéger la Terre sainte* : le comté d'Édesse et la principauté d'Antioche en 1098, le royaume de Jérusalem en 1099 et le comté de Tripoli en 1102. C'était en fait la première possession outre-mer des Européens, lesquels ne s'étaient, jusque-là, étendus que sur le continent, vers l'est, ou en Espagne, et surtout en Sicile, dont la conquête a lieu entre 1061 et 1091. A Jérusalem, Godefroy de Bouillon est le premier à porter la couronne, avec le titre d'avoué du Saint-Sépulcre*.

Les sources médiévales hésitent sur le nom à donner aux terres conquises. Le pape parle de l'*Ecclesia orientalis*, l'Église d'Orient – pour désigner non pas l'Église grecque orthodoxe mais l'Église latine établie en Orient. D'autres l'appellent *Terra hierosolymitana* (« Terre de Jérusalem »), ou encore « Terre des élus ». Finalement, l'appellation *Terra Sancta* (« Terre sainte ») devient de plus en plus courante. Ceux qui refusent de la qualifier par ce caractère sacré l'appellent Palestine, terme d'origine romaine, géographique et non religieux, comme pour la ramener à sa juste mesure. Car tout le monde en Europe n'est pas enthousiasmé par les croisades[1].

Enfin, pour définir ce royaume, il ne faut pas négliger la place paradoxale de Jérusalem : elle est le centre sacré par excellence, celui où est né le christianisme ; mais elle se situe à l'écart du cœur de l'Europe latine. L'histoire offre plusieurs exemples similaires de centres religieux en position périphérique : ainsi de La Mecque et Médine, par rapport aux villes les plus peuplées du monde islamique, comme Bagdad ou Le Caire.

L'H. : Comment s'organise la société du royaume de Jérusalem après la conquête ?

B. K. : C'est dans ce royaume que la majorité des croisés s'installent. C'est donc là que la question de la colonisation se pose le plus clairement. Dès le départ, le royaume présente une division tranchée entre les conquérants, numériquement minoritaires, et les conquis. La population palestinienne, en effet, était largement restée sur place – à l'exception

MANUEL COHEN



L'église romane Sainte-Marie d'Abou Gosh, près de Jérusalem, a été batie par les croisés au XIIe siècle. Mais ses fresques sont de style byzantin. Ci-dessus, la Dormition de la Vierge, bel exemple de synthèse culturelle propre aux États latins.

de quelques villes d'où les Francs* expulsèrent les résistants. Cette opposition claire distingue ce territoire de l'Europe occidentale.
En Espagne, où les chrétiens côtoient aussi d'autres peuples, le roi est le roi de tous.
A tel point que la tombe du roi de Castille Ferdinand III, mort en 1252, porte des inscriptions en quatre langues : latin, castillan médiéval, arabe et hébreu. A l'inverse, le roi de Jérusalem est *rex Latinorum* : le roi des Latins*.
Les autres habitants sont certes ses sujets, mais il n'est pas leur roi, et n'essaie jamais de se présenter comme tel. Cette division a été mise en avant par certains historiens, comme l'Israélien Joshua Prawer et le Français Claude Cahen, qui pensaient que le royaume de Jérusalem était une société bicolore, scindée entre conquérants et conquis. Prawer est même allé jusqu'à parler d'« apartheid »[2] !
Mon élève Ronnie Ellenblum a, plus récemment, fait l'hypothèse d'une fracture non pas entre les Latins et les autres habitants, mais entre les chrétiens (latins et orientaux) et les musulmans. Pour ma part, je pense qu'il y a de nombreux contacts entre toutes ces populations : Francs, musulmans et chrétiens orientaux. Même si la division politique entre les Latins et le reste de la population est bien définie, des influences réciproques existent : on trouve des mariages de Francs avec des princesses arméniennes et byzantines, et, à un niveau plus modeste, on rencontre sans cesse des cas de mariage et de conversion.
Un exemple d'échanges parmi nombre d'autres : l'historienne Iris Shagrir a étudié les prénoms des habitants du royaume latin. Elle a montré que certains noms de saints – Jean ou Pierre – se sont répandus en Terre sainte bien plus tôt qu'en Europe. Elle l'explique par le nombre de mariages avec des chrétiennes autochtones, qui choisissaient des noms de saints prédominants chez les chrétiens d'Orient. En dehors des prénoms, certains éléments de vocabulaire sont passés d'une culture à l'autre : selon la philologue Laura Minervini, les Latins d'Orient ont emprunté 72 mots à l'arabe.
En réalité, cela devait être beaucoup plus. Nous possédons des documents

NOTES

* Cf. lexique, p. 27.

1. Cf. M. Aurell, *Des chrétiens contre les croisades. XIe-XIIIe siècle*, Fayard, 2013.

2. J. Prawer, *The Latin Kingdom of Jerusalem. European Colonialism in the Middle Ages*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1972.

ABU GOSH, ABBAYE SAINTE MARIE DE LA RÉSURRECTION ; IMAGEBROKER.COM/COLL. CHRISTOPHEL



En Terre sainte, le papier se répand plus vite qu'en Occident, attaché au parchemin. Manuscrit syrien (XIIIe siècle) d'un traité médical grec du Ier siècle (Istanbul, musée de Topkapi).

relatifs à l'administration, à la guerre, mais nous en avons très peu sur la vie de tous les jours, par exemple sur la cuisine. Or ce sont des sphères où les influences locales ont dû être particulièrement fortes.

Les transferts culturels, en tout cas, se nichent dans tous les domaines : en dehors des influences militaires sur les techniques de fortification, les chroniques mentionnent notamment la transmission aux Latins de la poste par pigeons voyageurs ou encore de l'usage des bains. Ainsi, on a découvert jusqu'à présent vingt établissements dans le royaume de Jérusalem.

Dans les années 1930, l'archéologue britannique Cedric Norman Johns a entièrement exhumé l'un de ces bâtiments, mais, à son époque, on connaissait mal les bains islamiques, et il ne s'est donc pas aperçu que ces vestiges leur étaient absolument identiques !

L'H. : Malgré ces transferts culturels, vous soulignez dans votre dernier livre que l'atmosphère intellectuelle du royaume de Jérusalem et des autres États latins ne se caractérisait pas par son dynamisme…

B. K. : On constate, en effet, que les clercs des États latins ont manifesté peu de curiosité pour les textes philosophiques et scientifiques en arabe ou en grec. On n'observe pas un grand élan de traduction pour ces écrits qui leur étaient pourtant bien plus facilement accessibles, par simple proximité géographique, qu'aux savants européens. L'atmosphère du royaume de Jérusalem reste, pendant toute cette période, assez provinciale. Il semble à l'écart de ce qu'on appelle la « renaissance du XIIe siècle ».

L'une des raisons principales, à mon sens, tient au fait qu'à cette époque, les clercs sont presque les seuls acteurs et protagonistes de la sphère intellectuelle. Or ceux qui viennent à Jérusalem manifestent avant tout leur goût pour les cérémonies religieuses, les reliques, l'histoire sainte. Ils sont tournés vers la théologie bien plus que vers les sciences ou la philosophie. De manière significative, Abélard, une des grandes figures de cette renaissance intellectuelle,

ISTANBUL, MUSÉE DE TOPKAPI ; G. DAGLI ORTI/NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

MISE AU POINT

Peut-on parler de colonisation ?

Dans le contexte politique des années 1950-1960, le mot « colonisation » a été avancé pour décrire la présence latine en Terre sainte. Depuis trente ans, l'apport de l'archéologie valide ce terme, mais au sens médiéval : en plusieurs sites du Levant, de nouveaux villages ont été fondés par les Latins : Beth Gibelin (Bayt Jibrin) et Al-Bireh (près de Ramallah), par exemple. Les fouilles mettent en évidence la forme de village-rue, où l'habitat est organisé autour d'un axe central (cf. p. 76). *Mais cette colonisation médiévale ne saurait être comparée aux colonisations espagnole, portugaise, française ou anglaise nées aux Époques moderne et contemporaine. Notamment parce que les États latins ne gardent pas de lien avec leur métropole d'origine et sont d'emblée indépendants.*

Si le terme « colonisation » peut être admis, avec certaines précautions, celui de « colonialisme », saturé de connotations idéologiques, est, en revanche, récusé par la majorité des spécialistes.

n'envisage jamais de visiter Jérusalem ou de s'y établir. Je crois qu'une ville aussi saturée de sacré ne pouvait constituer un cadre favorable pour une pensée sécularisée tournée vers la science et le savoir.
A l'inverse, Antioche, où le sacré était moins prégnant qu'à Jérusalem, se révèle plus propice. On y trouve plus d'ouverture et plus de curiosité pour la pensée arabe. Dans les années 1120-1130, Étienne de Pise y traduit plusieurs traités scientifiques arabes, notamment de médecine. Il affirme même, à la fin de l'une de ses traductions, que *« tous les secrets de la philosophie sont cachés dans la langue arabe »*…
Par ailleurs, je voudrais ajouter une idée que je juge essentielle. Cette absence de dynamisme que l'on observe dans le domaine de la recherche intellectuelle sécularisée et des traductions ne signifie pas que ces États latins ont vécu pendant deux cents ans sous le joug d'une tradition sclérosante. Au contraire, et c'est d'ailleurs une des thèses essentielles de mon dernier livre, les Francs de Terre sainte se sont montrés très inventifs dans bien des domaines de la vie sociale, économique et culturelle. Ils ont imité les monnaies d'or des Arabes, compris l'intérêt et les avantages du papier comme du sucre, adapté leur stratégie militaire en créant le corps des « turcoples* » (ou turcopoles), qui reprend les spécificités de la cavalerie légère des Arabes. Un autre exemple, peu connu de cette inventivité, est l'usage précurseur du français dans les écrits juridiques. Bien avant ceux de l'Occident, les juristes francs furent les premiers à abandonner le latin pour la langue vernaculaire. A Jérusalem fut écrite, au XIIIe siècle, une version vernaculaire de la règle des Templiers*.
Ou encore, toujours au XIIIe siècle, à Acre, un traité sur la justice des bourgeois. On connaît plus d'une dizaine de chroniques écrites à cette période en langue vernaculaire par des chevaliers ou des membres de leur entourage. Tout cela atteste l'originalité de ces États latins de Terre sainte.

L'H. : Pensez-vous que l'on puisse parler, à propos du royaume de Jérusalem, d'une forme de colonisation médiévale ?

B. K. : Il faut bien faire attention à distinguer colonisation et colonialisme. La colonisation est fréquente au XIIe siècle : c'est un phénomène que l'on retrouve dans les terres à l'est du monde germanique, en Espagne dans les terres reprises aux musulmans, en Irlande pour les Anglais, sans parler de la colonisation intérieure – d'où le nombre de villes et villages appelés *Nova Villa* (Neuville ou Villeneuve en français). Richard Koebner, le fondateur des études historiques à l'Université hébraïque de Jérusalem en 1934, a étudié cette question. Il a montré comment un entrepreneur, le *locator*, obtient des terres et y fait venir des personnes qui les colonisent. Ces installations se reconnaissent généralement à une forme caractéristique : le village-rue, que l'on retrouve en France, en Italie, dans les pays germaniques, mais aussi dans le royaume de Jérusalem *(cf. p. 81)*. On sait, par exemple, que

À SAVOIR

Un dinar latinisé, mais en arabe

Les Latins, qui ne connaissaient plus que le monnayage en argent, sont impressionnés par les dinars (du latin denarius, *denier)fatimides en or utilisés au Levant. Ils les imitent jusque dans leurs inscriptions en arabe à la gloire de Muhammad. En 1250, l'envoyé du pape crie au blasphème. Dès lors, les dinars francs changent. Ils intègrent des symboles et des expressions chrétiens, mais restent écrits en arabe. Ci-contre : pièce frappée en 1251, musée de Damas.*



MUSÉE NATIONAL DE DAMAS, INV. 5354

EN IMAGES

La culture mêlée du quotidien

L'enracinement des Latins en Terre sainte se traduit par une culture matérielle associant influences locales et européennes. Un art singulier se développe.



MUSÉE DU LOUVRE, DIST. GRANDPALAISRMN/HERVÉ LEWANDOWSKI – PHOTO © THE ISRAEL MUSEUM, JÉRUSALEM – EV RADOVAN/BIBLE LAND PICTURES/AKG-IMAGES

Aiguière multiculturelle

Le registre haut de cette cruche évoque la Vierge (ici entourée d'apôtres), tandis que les médaillons de la panse s'inspirent du *Livre des Rois* de Ferdowsi. Par la technique utilisée, le damasquinage, qui consiste à enchâsser des fils d'or et d'argent sur une surface métallique, cette cruche à eau est orientale. Mais les motifs empruntent à la fois à l'iconographie chrétienne - le registre haut évoque la Vierge, ici entourée d'apôtres - et islamique : les médaillons de la panse (comme celui du chasseur) s'inspirent du *Livre des Rois* écrit vers l'an 1000 par Ferdowsi, un poète persan.

Irak du Nord ou Syrie, v. 1250, musée du Louvre



Chevalier gothique

Cette tête en pierre, trouvée sur le site de Montfort (Israël), se distingue par un traitement réaliste du visage, typique de la statuaire gothique. Les yeux sont incrustés de plomb.

XIIIe siècle, musée d'Israël, Jérusalem



« Made in Italy »

Trouvé à Acre, ce bol de céramique émaillée a été fabriqué à Brindisi, dans le sud de l'Italie, et importé en Terre sainte par des marchands génois, pisans ou vénitiens. On y voit une femme qui file.

XIIIe siècle, musée d'Israël, Jérusalem

le village de Casal Imbert (Achziv), à la frontière du Liban, a été fondé de cette manière par un entrepreneur qui y a installé des colons ; de même Beth Gibelin (Bayt Jibrin), Al-Bireh (près de Ramallah) ou encore Châteauneuf. Ce type de colonisation est bien plus répandu qu'on ne le pensait auparavant.
Le colonialisme, c'est autre chose. Joshua Prawer n'a pas hésité, dans le sous-titre de l'un de ses ouvrages, à évoquer le royaume de Jérusalem comme la « *première colonie de l'Europe latine* ». On a beaucoup critiqué l'usage de ce terme. Personnellement, je n'ai rien *a priori* contre l'usage du mot « colonie », mais à condition de préciser son contenu et d'éviter tout amalgame avec les formes modernes et contemporaines du phénomène.

L'H. : Quelles sont, aujourd'hui, les perspectives de recherche sur le royaume de Jérusalem ?

B. K. : Il reste encore quelques sources textuelles à exploiter. A Gênes, par exemple, dans l'Archivio di Stato, on trouve de nombreux cartons d'actes notariés à partir de 1156. Si ceux du XIIe siècle ont tous été édités, ainsi que certains du XIIIe, la plupart restent inédits.
Mais c'est surtout l'archéologie qui recèle des trésors d'informations : il demeure tant d'endroits à fouiller ! En Israël, et aussi en Jordanie, en Syrie, au Liban… Actuellement, les deux sites archéologiques les plus importants sont ceux d'Atlit et de Montfort. Les fouilles de la forteresse templière d'Atlit (également connue sous le nom de Château-Pèlerin), située à 25 kilomètres au nord de Césarée, sont menées par Vardit Shotten-Hallel. D'importantes découvertes y ont été faites, notamment concernant la chapelle du château. Quant au château teutonique de Montfort, situé au nord de la Galilée, à 10 kilomètres de la frontière libanaise, le chantier est codirigé par Rabei Khamisy. Les fouilles s'y sont multipliées, aidant à mieux comprendre cette forteresse atypique, qui était également un palais. L'archéologie a encore beaucoup à nous apprendre ! ■

(Propos recueillis par Julien Loiseau et Jean-François Mondot.)



La bataille de Hattin (1187), défaite des Latins face à l'armée de Saladin (enluminure de Loyset Liédet vers 1470, BNF). Au centre, l'évêque d'Acre (en blanc), qui tient la vraie Croix, est tué d'un coup de lance tandis qu'un soldat s'empare de la relique. L'auteur souligne la violence des musulmans et place l'antagonisme religieux au cœur de l'affrontement.

Zangi, Nur al-Din et Saladin relancent le djihad

Face à l'arrivée et l'installation des Francs, les princes musulmans ont, dans un premier temps, peu réagi. Mais, au XIIe siècle, le djihad connut un nouvel essor. Saladin en tira sa légitimité pour unifier le monde musulman et conquérir Jérusalem.

Si le djihad* fut le moteur des grandes conquêtes musulmanes des VIIe et VIIIe siècles, par la suite, son application évolua en fonction des régions et des circonstances historiques. Les croisades* et l'installation des Francs* en Orient allaient entraîner un nouvel essor du djihad, qui ne se réalisa, toutefois, que lentement et progressivement. A l'origine, la fondation du comté d'Édesse en haute Mésopotamie et la prise d'Antioche, en Syrie du Nord, en 1098, se firent sans rencontrer de vives résistances. Le 15 juillet 1099, les croisés s'emparèrent de Jérusalem. Mais, dans l'esprit des musulmans, les attaques des croisés (appelés d'abord *Rum*, c'est-à-dire « Byzantins », et plus tard seulement « Francs ») n'étaient qu'une manifestation supplémentaire de l'Empire byzantin, envers lequel le sentiment de djihad s'était bien émoussé au cours des siècles. L'ampleur de la première croisade et ses conséquences ne furent pas perçues à cette époque par les souverains musulmans.

L'auraient-elles été qu'ils n'auraient sans doute pas pu réagir davantage en raison des divisions religieuses et politiques qui déchiraient le monde

BNF, MANUSCRITS, FRANÇAIS 6463 FOLIO 46V – TV5



Anne-Marie Eddé
Professeure émérite à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne

Elle a notamment publié Saladin *(Flammarion, 2008, rééd., 2016, 2025).*

Ce texte reprend des extraits de « La guerre sainte des musulmans », publié dans Les Collections de L'Histoire *n° 4, février-avril 1999.*

musulman. Aux Fatimides chiites d'Égypte s'opposaient les Seldjoukides et Abbassides sunnites de Syrie et d'Irak. Nul appel au djihad ne fut lancé en Égypte, qui ne se sentait pas encore menacée par l'expansion franque. Les États latins d'Orient, une fois constitués, représentaient même, pour les Fatimides, une protection contre leurs ennemis seldjoukides. Quant au calife* de Bagdad, sans véritable force militaire, il ne semblait pas très concerné par les événements de Syrie-Palestine.

Le glaive et la chaire

La volonté de reconquête se manifesta lorsque, en 1128, Zangi, un émir turc, gouverneur de Mossoul, s'empara du pouvoir à Alep. En 1144, il reprit la ville d'Édesse. Dans le camp occidental, ce fut la consternation, suivie de l'appel à la deuxième croisade. Du côté musulman, ce fut un triomphe. La nécessité de reconquérir Jérusalem s'affirma désormais : « *Si la conquête d'Édesse est la pleine mer, Jérusalem et le littoral en sont le rivage* », écrit le poète Ibn al-Qaysarani.

Cette importance de Jérusalem se précisa sous le règne du fils de Zangi, Nur al-Din. Celui-ci fit, ensuite, de la réunification des musulmans le centre de sa politique et la condition indispensable au développement du djihad. En 1154, il prit Damas, qui devint la capitale. L'union des musulmans se poursuivit aussi en direction de l'Égypte fatimide, en plein déclin. Shirkuh, un officier kurde de Nur al-Din, et son neveu Saladin firent disparaître la dynastie chiite des Fatimides en 1171 ; l'Égypte revint sous obédience sunnite et la cohésion du monde musulman s'en trouva considérablement affermie. Ce désir d'unité alla de pair avec une politique de renforcement du sunnisme.

C'est dans ce contexte d'union politique et religieuse que la propagande en faveur du djihad s'amplifia. Nur al-Din fut présenté par ses panégyristes comme le combattant de la foi par excellence, « le glaive de l'islam », armé d'une grande ardeur religieuse et allant au-devant du martyre. Mais l'accent fut surtout mis, dorénavant, sur le caractère sacré de Jérusalem et la nécessité de sa reconquête. Considérée, bien avant les croisades, comme troisième ville sainte de l'islam, après Médine et La Mecque, Jérusalem, en arabe *Al-Quds* ou *Bayt al-Maqdis*, « demeure de la sainteté », ressurgit dans la propagande du XIIe siècle. Le genre littéraire ancien des « mérites de Jérusalem » connut un nouveau rebond. Nur al-Din fit même construire par les artisans d'Alep une chaire de mosquée destinée à être transportée dans la mosquée Al-Aqsa, à Jérusalem, après sa conquête.

Lorsque Saladin (Salah al-Din en arabe, c'est-à-dire « rectitude de la foi ») succéda à Nur al-Din en 1174, les conditions étaient réunies pour mener le djihad à son apogée. Certes, la personnalité de Saladin et les conditions de son accession au pouvoir au détriment du fils de Nur al-Din suscitèrent maintes controverses parmi ses contemporains. Ne l'appelait-on pas à Mossoul « le chien enragé qui aboie sur son maître » ? L'établissement de son autorité sur l'ensemble de l'Égypte, la Syrie et la haute Mésopotamie exigea du temps et beaucoup d'efforts, mais, bientôt, les victoires remportées sur les Francs et l'élan qu'il donna au djihad accrurent énormément sa popularité.

La propagande fut menée dans la continuité de celle prônée auparavant par Nur al-Din, avec l'exaltation de Jérusalem et la rédaction d'un certain nombre d'ouvrages ayant rapport avec la lutte contre les infidèles : traités de djihad, livres de polémique religieuse (tel *Des vertus des musulmans et des vices des polythéistes*), manuels d'armurerie et de tactique militaire. Les hommes de religion, à savoir juristes, spécialistes du Coran et des traditions, ascètes et mystiques, qui dirigeaient cette propagande officielle faisaient partie des proches du sultan et exerçaient une profonde influence sur lui.

Reconstituer la flotte de guerre

Sur un plan militaire et diplomatique, Saladin se donna les moyens de son djihad contre les Francs en reconstituant une flotte de guerre, en signant un traité avec les Byzantins (1181), et en renouvelant les accords commerciaux avec les villes italiennes – Pise, Gênes, Venise – qui lui fournissaient le bois pour sa flotte et le fer pour ses armes. Dans cette lutte contre les Francs, le calife de Bagdad apparaît étrangement absent. En réalité, il était inquiet de la puissance grandissante de Saladin. Au XIIe siècle, le djihad ne concernait plus, comme aux premiers temps de l'islam, tous les musulmans ; il était devenu l'affaire de quelques-uns.

Après la mort de Saladin, en 1193, on assista à un très net déclin du djihad. Certes, les conflits avec les

Francs continuèrent, mais ils furent entrecoupés de nombreuses trêves et le *statu quo* territorial fut plus ou moins respecté. La présence franque ne représentait plus une menace très sérieuse pour les musulmans et un nouveau thème vit le jour, celui des « mérites de la paix », fondé sur un verset du Coran : *« S'ils inclinent à la paix, incline vers celle-ci »* (VIII, 61).

La politique d'Al-Kamil, sultan d'Égypte, célèbre en Occident pour le traité de Jaffa qu'il signa avec l'empereur Frédéric II en 1229 – par lequel Jérusalem fut rétrocédée aux Francs, avec le droit, pour les musulmans, de disposer librement de leurs Lieux saints –, montre bien que la guerre sainte n'était plus le centre de ses préoccupations. Dans les milieux piétistes, toutefois, le djihad n'était pas mort, et des voix s'élevèrent pour dénoncer vigoureusement la politique du sultan et déplorer l'abandon de la Ville sainte.

Relance sous les Mamelouks

Des aspects financiers et économiques sont aussi à prendre en compte pour expliquer l'affaiblissement du djihad. Les guerres de Saladin avaient coûté fort cher et le Trésor en était sorti très appauvri. Les souverains ayyoubides préférèrent, dès lors, développer l'économie de leur région en nouant ou en renouvelant des accords commerciaux avec les villes italiennes ou du midi de la France (Marseille et Montpellier).

L'installation en Égypte de la nouvelle dynastie des Mamelouks* en 1250, suivie de la terrible invasion mongole en Syrie (1260), remit le djihad au goût du jour. Celui-ci fut utilisé par les Mamelouks pour justifier et légitimer un pouvoir acquis par la force. Cette aristocratie militaire turque d'origine servile (*mamelouk* signifie « esclave »), qui avait balayé le pouvoir déclinant des Ayyoubides, voulait ainsi montrer qu'elle seule pouvait lutter contre le double danger qui menaçait l'islam : les Mongols et les Francs.

De fait, les Mamelouks arrêtèrent la progression des Mongols et mirent fin aux derniers États latins en 1291. Ces succès s'expliquent par la puissance militaire du nouveau régime, assortie d'une réorganisation administrative. Une active propagande se développa parallèlement pour étayer l'idée renaissante d'un djihad offensif. Des manuels de *furusiyya* furent rédigés, c'est-à-dire des traités englobant tout ce qu'un bon cavalier devait savoir – équitation, maniement des armes, etc. – et soulignant que la guerre par excellence était celle menée contre l'infidèle.

Les Mamelouks bénéficièrent, dans leurs efforts, de l'appui des milieux religieux, qui voyaient en eux les défenseurs de l'ordre public et qui les soutinrent d'autant plus volontiers que ceux-ci redonnèrent une nouvelle vigueur à la lutte contre toutes les déviations du sunnisme. Saladin d'abord, les Mamelouks ensuite, n'étaient, au fond, que des usurpateurs. Avec eux, le djihad parvint à son apogée. Ils tirèrent leur légitimité non de leur lignée, mais de leur combat contre les infidèles. ■

* Cf. lexique, p. 27.

FLORENCE, MUSEO NAZIONALE DEL BARGELLO ; BRIDGEMAN IMAGES

À SAVOIR

Le sultan amoureux, et autres légendes

La légende de Saladin prend son essor en Occident dès la fin du XIIe siècle. Il incarne l'idéal du chevalier preux, magnanime… et chrétien. Ainsi assimilé, il est le héros de nombreux romans de chevalerie et de chansons de geste. On lui prête une relation amoureuse avec Aliénor d'Aquitaine. C'est un texte anonyme du XIIIe siècle, Récits d'un ménestrel de Reims, *qui est à l'origine de cette fiction (Saladin avait 10 ans lorsqu'Aliénor, en 1147, accompagna Louis VII en croisade). Dans* Le Décaméron, *Boccace, au XIVe siècle, reprend une autre légende : Saladin se serait rendu en Italie pour espionner les chrétiens. Ce qu'illustre, ci-contre, ce détail d'un coffret de mariage (XVe siècle, musée national du Bargello, Florence).*

Le château de Belvoir fut érigé dans la seconde moitié du XIIe siècle, sur un site dominant la vallée du Jourdain, au sud du lac de Tibériade. En 1168, il est cédé aux Hospitaliers, qui en font une véritable forteresse. Mais, en 1189, Saladin prend Belvoir après deux ans de siège. Les fouilles israéliennes des années 1960 ont révélé son plan à double enceinte quadrangulaire.

Ce que nous apprend l'archéologie

L'étude des installations franques en Palestine a trouvé, avec l'archéologie, un nouveau souffle. Des formes d'habitat et des industries inédites, comme celle du sucre, montrent que les croisades ont changé le visage du Levant.

Après la création des États latins d'Orient, le pouvoir et les institutions qui se mettent en place, tel le roi de Jérusalem, cherchent à assurer la pérennité de la présence franque. Ils tentent d'attirer massivement des chrétiens latins*, en proposant des statuts juridiques et un régime foncier attractifs. Si la dimension coloniale du royaume et, plus largement, des croisades*, admise par la majorité des historiens dans les années 1950-1960, a été depuis critiquée et débattue, les modalités et les conséquences de l'établissement en Orient d'une population exogène sont des questions aujourd'hui largement renouvelées par l'archéologie.

L'impact du régime franc sur les campagnes a ainsi été profondément reconsidéré. Le XIIe siècle voit une augmentation sensible du nombre de sites ruraux occupés dans l'ensemble du Levant, rompant ainsi avec la phase de déclin des deux siècles précédents. S'il reste difficile d'identifier avec certitude la population de ces villages, nouveaux ou repeuplés, plusieurs sites attestent une tentative de colonisation rurale franque.

BIBLE LAND PICTURES/AKG-IMAGES – PHOTO PERSONNELLE



Simon Dorso
Chercheur postdoctorant, université Paris I Panthéon-Sorbonne

Il a soutenu, en 2021, la thèse « Entre Jérusalem et Damas : Territorialité et peuplement en Galilée orientale à l'époque des croisades, XIIe-XIIIe siècle » (université Lumière-Lyon II).

Ce texte est la version actualisée de l'article « Ce que nous apprend l'archéologie. Du sucre et des châteaux », paru dans L'Histoire *n° 435, mai 2017.*

Le premier de ces villages, Emmaus al-Qubeibeh, a été découvert et fouillé au cours de la Seconde Guerre mondiale par des franciscains italiens assignés à résidence sur les terres de l'Ordre par les autorités mandataires britanniques. Le site se développe de part et d'autre d'une rue centrale, avec des maisons oblongues et mitoyennes attenantes à une église typiquement latine (par son plan et sa décoration) et à un bâtiment civique : la *curia*. L'intérieur des maisons est simple mais confortable, disposant de cheminées, d'éviers et d'un espace de cuisine. Un étage et un toit plat offrent, le plus souvent, un lieu de vie et de travail supplémentaire.

Une communauté bigarrée

Ce type d'habitat, le village-rue, n'est pas étranger à l'Occident médiéval, où il est fréquemment associé aux zones de grands défrichements. Il est une réponse pragmatique à la nécessité de fonder rapidement un centre de peuplement destiné à exploiter et mettre en valeur un territoire. Ce modèle est importé en Palestine au moins à partir des années 1150.

Depuis les fouilles franciscaines, plusieurs sites du même type ont été étudiés en Israël, tous dans les environs de Jérusalem et dépendant d'une même institution : le prieuré du Saint-Sépulcre*, l'ordre religieux créé en 1099 par Godefroy de Bouillon, qui s'est développé rapidement avant de devenir un des principaux propriétaires terriens du royaume. Les établissements en question ne présentent aucun aménagement défensif, signe possible d'une pacification de la région de Jérusalem dans la seconde moitié du XIIe siècle.

Qui habite ces villages ? La rareté des édifices cultuels ou des espaces funéraires préservés prive l'archéologue de précieux renseignements. Mais, par chance, le prieuré du Saint-Sépulcre compte parmi les institutions ayant conservé une partie de leurs archives en Occident. Nous disposons donc d'une documentation relative à quelques-uns de ces villages. Les chartes décrivent sans ambiguïté la nature « coloniale » de ces établissements et de leur population, ne serait-ce que par des concessions d'exemptions fiscales et de diverses libertés.

Les documents latins dressent aussi un portrait bigarré de la communauté, composée d'hommes et de femmes originaires de l'ensemble du pourtour méditerranéen, parfois même des pays scandinaves, bien que certains territoires demeurent plus représentés (les terres francophones, la Provence et les royaumes normands). Si la documentation atteste des mariages entre nouveaux immigrants et autochtones, la population des villages-rues paraît être dans sa très large majorité chrétienne et de rite latin : peu de mixité, donc, à l'échelle du site.

Pas davantage à l'échelle régionale : les études confirment la tendance à établir ces villages de colons dans des zones peuplées principalement par des chrétiens orientaux. En revanche, le royaume de Jérusalem, dans son ensemble, est marqué par de fortes disparités régionales en termes de densité et de forme d'occupation du sol. Pour les cas ➥



LONDRES, VICTORIA & ALBERT MUSEUM, DIST. GRANDPALAISRMN/IMAGE VICTORIA & ALBERT MUSEUM

À SAVOIR

Des tissus admirables

En Terre sainte, les Francs découvrent des étoffes dont la douceur et la délicatesse, adaptées au climat, les enchantent : mousselines de soie de Mossoul, gazes, crêpes, étoffes de fil ou de coton comme la futaine, étoffes de laine comme les camelins de Chypre ou de Syrie. Jacques de Vitry fulmine contre les Latins nés en Terre sainte, les « poulains », qui adoptent ces vêtements légers, qui, selon lui, conviennent aux femmes et non aux hommes. La beauté de ces tissus était connue avant les croisades, sous forme d'échantillons rapportés par les pèlerins. Mais cette période va constituer le point de départ de l'importation massive de ces vêtements, en particulier les soieries. Ci-contre, soie d'Alméria, al-Andalus, XIIe siècle.

MISE AU POINT

Le goût du sucre

En s'installant en Orient, les Latins rencontrent de nouveaux usages, de nouveaux produits, de nouvelles saveurs. La plus marquante : celle du sucre.





AFO/ALBUM/AKG-IMAGES – NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

En Orient, les croisés découvrent le sucre, et c'est un ravissement. Sa texture et son goût les émerveillent. Il est *« plus doux et salutaire que le rayon de miel »*, avec *« l'apparence de la neige ou du sel blanc »*, s'extasie Albert d'Aix, chroniqueur de la première moitié du XIIe siècle. Il faut dire que le royaume de Jérusalem dispose d'un terroir et d'un climat favorables à la canne à sucre (*cf.* ci-dessus, à gauche, *Theatrum Sanitatis*, XVIe siècle). On en trouve le long de la plaine côtière, dans la vallée du Jourdain, ou dans le bassin marécageux du Houleh. On raffine la canne à sucre de manière quasi industrielle. Elle est découpée en segments d'une vingtaine de centimètres, insérée sous les meules d'un moulin, puis pressée. Le jus est bouilli dans des chaudrons, où le sucrose est séparé grâce à des additifs. Le sirop est versé dans des vases coniques pour décantation (*cf.* ci-dessus, à droite, *Tractatus de herbis*, XVe siècle). En cristallisant dans ces derniers, le sucre se dissocie de la mélasse, recueillie dans une jarre placée sous le vase conique. ■

DANS LE TEXTE

Regards sur les descendants des croisés

Nous qui étions Occidentaux, nous sommes devenus Orientaux. Celui qui était romain ou franc, sur cette terre est devenu palestinien ou galiléen. Celui qui était de Reims ou de Chartres, est maintenant de Tyr ou d'Antioche. Nous avons déjà oublié les lieux de notre naissance ; déjà ils sont pour la plupart d'entre nous inconnus et étrangers."

Foucher de Chartres, *Historia Hierosolymitana*, v. 1100-1127, cité dans G. Brunel et É. Lalou (dir.), *Sources d'histoire médiévale*, Larousse, 1992

Leurs descendants portent le nom de 'poulains', ils sont nourris dans les délices, mous, efféminés, plus habitués aux bains que familiers des combats, s'adonnant à l'impureté et à la luxure, comme des femmes, vêtus de vêtements délicats."

Jacques de Vitry, *Histoire orientale. Historia orientalis*, v. 1218-1220, trad. J. Donnadieu, Turnhout, Brepols, 2008, p. 291

➦ non documentés par les sources écrites, l'archéologue rencontre des difficultés : en dehors de ces villages-rues, qui n'en constituent qu'une part réduite, on sait peu de choses de ces communautés villageoises. Nous ne possédons, par exemple, qu'une quantité infime de vestiges alimentaires ou funéraires qui illustreraient l'appartenance du défunt à un rite particulier.

Bien que les progrès de ces dernières décennies soient considérables, il demeure hasardeux de donner une idée de l'importance de l'émigration européenne provoquée par les croisades en Orient. Reste qu'une entreprise de peuplement rural, encadrée par le roi ou des institutions ecclésiastiques, est confirmée, même si le phénomène est limité à la fois dans l'espace, surtout aux alentours de Jérusalem, et dans le temps, la reconquête de Saladin après la bataille de Hattin (1187) entraînant la perte de la majorité des territoires francs.

Des productions nouvelles

L'installation des Francs* en Palestine a aussi entraîné de profondes modifications économiques. A l'échelle de la Méditerranée, elle ouvre aux flottes occidentales de nouveaux ports de commerce qui court-circuitent en partie les intermédiaires traditionnels, comme l'Égypte. A l'échelle locale, les changements sont parfois impressionnants. La production du sucre, denrée essentiellement destinée à l'exportation, explose ainsi au cours de la période franque.

La canne à sucre était déjà cultivée au XIe siècle, dans le nord de la Syrie et sur la côte levantine. Mais des dizaines de sites de transformation du sucre – moulins et raffineries – ont été identifiés et mis en relation avec l'implantation franque. Production très lucrative, le sucre devient une véritable industrie dans le royaume de Jérusalem *(cf. p. 79)*. Avec la Sicile, et avant d'être remplacé par Chypre au cours du XIIIe siècle, le royaume devient le principal pourvoyeur de sucre d'un Occident chrétien insatiable. Les revenus qu'en tire la Couronne de Jérusalem sont si considérables que l'exploitation de la canne est, un temps, envisagée pour le financement de projets de croisade après la perte du royaume de Jérusalem. Le savoir-faire est local, et si une main-d'œuvre libre est documentée, des prisonniers de guerre travaillent également dans les raffineries latines.

Sur le site de Horvat Manot (appelé Manueth par les Francs), à quelques kilomètres au nord d'Acre, les vestiges d'une raffinerie de sucre ont été mis au jour par les Antiquités israéliennes en 1995. Le complexe comprend un grand bâtiment, un aqueduc et un pressoir creusé dans la roche. Le bâtiment principal, composé de deux halles voûtées formant un « L », dispose d'un étage. Contre la plus petite pièce, un bassin de rétention est alimenté par l'aqueduc. Ce réservoir servait certainement à actionner un moulin hydraulique qui lui-même actionnait la presse découverte 22 mètres plus bas. Le raffinage est long, complexe et coûteux : après le broyage des cannes à sucre et l'extraction du jus, celui-ci est chauffé pour en faire évaporer l'eau et cristalliser le sucre.

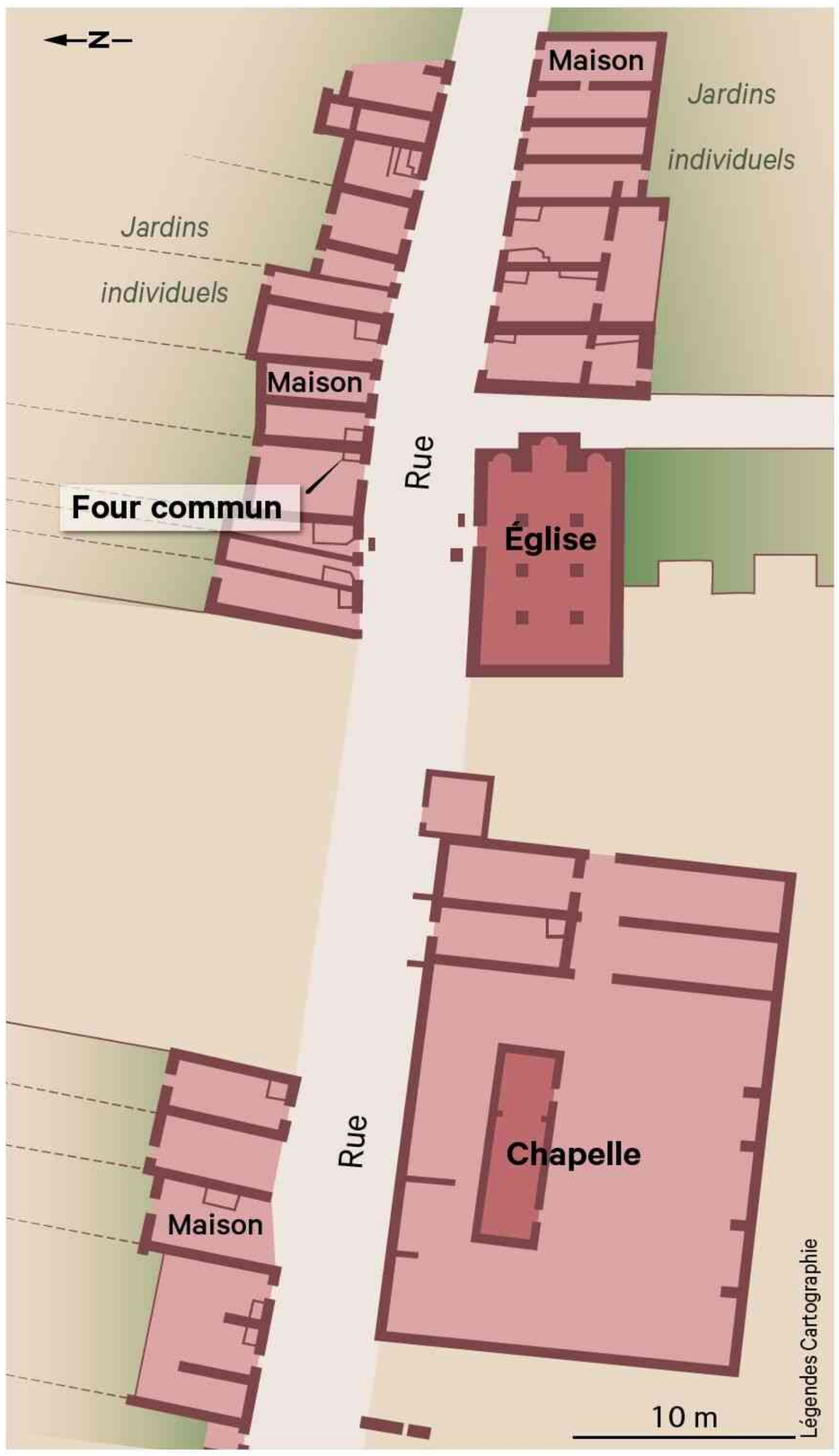
L'émergence d'une véritable industrie sucrière n'est pas l'unique évolution de l'agriculture palestinienne sous le régime franc ; les fouilles témoignent, par exemple, d'une augmentation sensible de la production viticole et de l'élevage porcin, illustrant aussi une évolution des pratiques alimentaires. Faute d'études palynologiques (analyse archéologique des pollens) suffisantes, il demeure néanmoins difficile de mesurer les conséquences de l'installation des Latins sur l'environnement.

Les nombreux sites découverts, notamment grâce aux progrès de l'archéologie préventive, autorisent également à revenir sur des objets mieux connus. Ainsi, les célèbres châteaux d'Orient sont observés à la lumière des nouvelles données. S'ils ont longtemps été considérés comme des refuges pour une élite franque « assiégée » par des autochtones, leur fonction administrative est désormais mise en avant, en lien avec les tours et les fermes fortifiées qui servent la gestion agricole.

En un constant dialogue avec les historiens, des réflexions émergent enfin sur la structuration des territoires, les relations entretenues entre les sites ruraux et les villes, à travers leurs dimensions économique et politique. Plus largement, les États latins sont davantage considérés au sein de leur environnement islamique comme des espaces connectés, non plus uniquement *via* le commerce et les échanges diplomatiques, mais également comme vecteurs de savoirs et de savoir-faire : en témoigne le regain des études sur les christianismes et les arts orientaux. ■

* Cf. lexique, p. 27.

Un village de colons francs



Le site d'Emmaus al-Qubeibeh, *Parva Mahumeria* en latin, est à ce jour le village-rue le mieux connu de la période franque. Il se composerait d'une cinquantaine d'habitations voûtées, longues d'une quinzaine de mètres et perpendiculaires à une voie unique. Les maisons ouvrent toutes sur la rue et sur l'extérieur, et ont parfois conservé leurs divisions internes. La position centrale de l'église, la présence d'un grand bâtiment doté d'une chapelle et servant probablement à l'administration du site par le prieuré du Saint-Sépulcre, ainsi que d'un four banal, traduit la planification préalable du village.



Ce détail d'une vaste fresque, visible dans la chapelle de la commanderie templière de Cressac-Saint-Genis (près d'Angoulême), réalisée vers 1170, représente la victoire du Temple, en 1163, lors de la bataille de la Bocquée (Syrie). Ces chevaliers, peut-être des Templiers (portant un habit orné d'une croix), s'apprêtent à combattre les Sarrasins de Nur al-Din, émir d'Alep.

Templiers et Hospitaliers

Des réseaux puissants

Pour survivre, les États latins ont eu recours aux Templiers et aux Hospitaliers. Ces ordres religieux-militaires furent, comme la papauté, des institutions à portée universelle.

Qui s'attendrait à trouver dans la règle d'un ordre religieux des directives sur l'organisation d'une armée en bataille, la façon de dresser un camp ou bien encore l'entretien de l'armement ? Ces aspects sont pourtant abordés dans la législation de l'ordre du Temple*, promulguée entre les années 1135 et 1250, que certains historiens considèrent même comme le premier manuel militaire de l'Occident médiéval. Quant à la règle de l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem*, elle s'adapta au début du XIIIe siècle à des missions militaires. De fait, Templiers et Hospitaliers ont rapidement constitué, dans les États latins au Proche-Orient, des corps d'élite que les chroniqueurs arabes perçurent comme des groupes distincts au sein des armées occidentales.

BRIDGEMAN IMAGES – PHOTO PERSONNELLE



Damien Carraz
Professeur à l'université Toulouse-Jean-Jaurès

Il a notamment publié Templiers et Hospitaliers en France méridionale, 1100-1300. Encadrement social, cultures écrites, croisades *(Ciham-Éditions, 2024)* et Un commandeur ordinaire ? Bérenger Monge et le gouvernement des hospitaliers provençaux au XIIIe siècle *(Brepols, 2020)*.

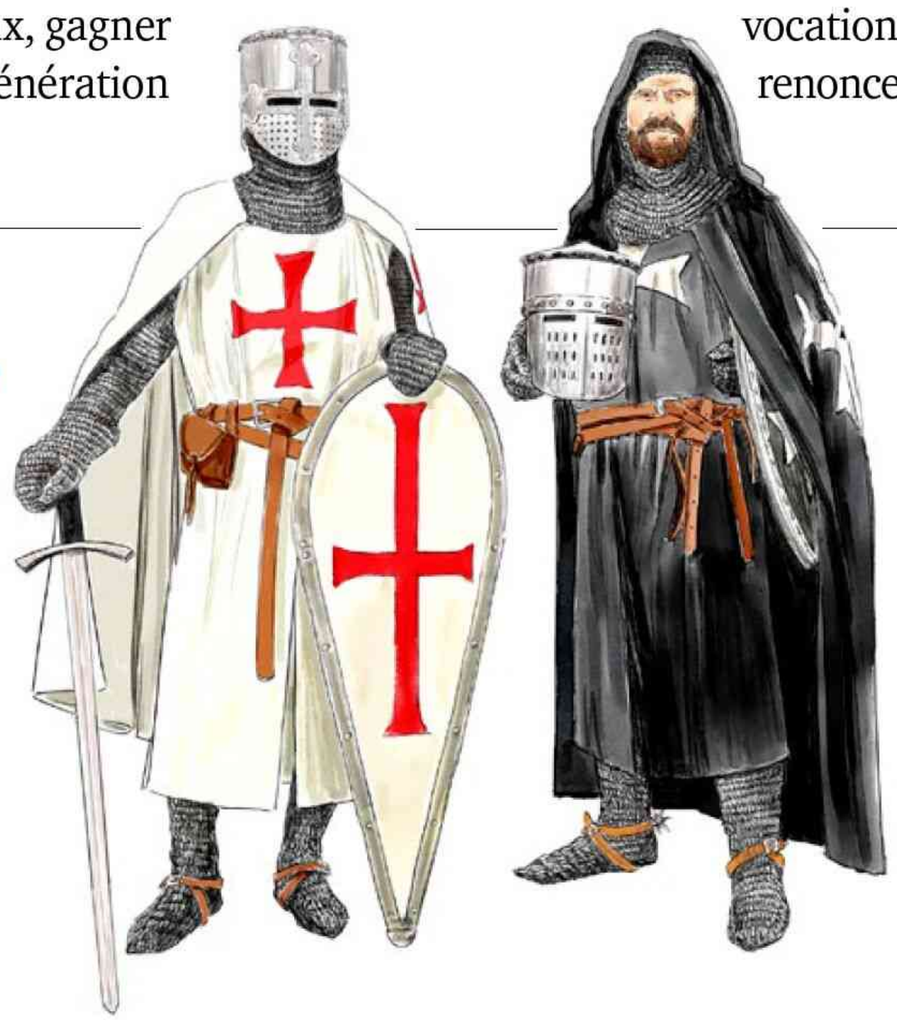
Tandis que guerriers, pèlerins et marchands se lancent sur les routes de l'Orient au XIe siècle, un intense renouveau de la spiritualité débouche sur une profusion de formes de vie religieuse. On comprend comment le « laboratoire » de la Terre sainte* a engendré, avec les ordres militaires, un modèle de vie religieuse nouveau et compris comme tel par les observateurs contemporains.

Des frères soldats

Dès avant la première croisade*, une communauté de pieux laïcs s'activait sous l'égide du monastère bénédictin de Sainte-Marie-Latine à Jérusalem. Constituée de marchands italiens, elle exerçait la charité au service d'un hôpital* dédié à saint Jean – d'où leur futur nom d'Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Parallèlement, une poignée de chevaliers venus de France et regroupés sous la protection spirituelle du chapitre du Saint-Sépulcre* entreprit, au cours des deux décennies suivant la prise de Jérusalem (1099), de défendre les pèlerins sur les chemins qui conduisaient du littoral à la Ville sainte. Ils furent établis par le roi de Jérusalem dans une partie de son palais (l'ancienne mosquée Al-Aqsa), assimilé au Temple de Salomon par les croisés – ils en garderaient le nom de Templiers.

L'Hospitalier Gérard et le chevalier Hugues de Payns, à la tête respectivement de ces deux communautés dédiées à l'assistance, cherchèrent à s'émanciper des autorités ecclésiastiques locales. En effet, dès les lendemains de la première croisade, les Hospitaliers de Saint-Jean avaient commencé à recevoir de nombreuses donations de biens en Europe – les Templiers allaient, eux, gagner en notoriété une petite génération plus tard. Entre les années 1120 et 1160, la transformation des pieuses confraternités en véritables ordres religieux passa par la reconnaissance progressive de l'Église romaine ainsi que par l'octroi de privilèges pontificaux et de règles particulières. Ainsi, la bulle *Omne datum optimum*, promulguée en 1139 par Innocent II, peut être considérée comme le grand « manifeste » des libertés templières : le pape confirme plusieurs dispositions – dont la libre élection du maître – qui prémunissent l'Ordre de toute intervention extérieure, le droit d'avoir ses propres prêtres et d'inhumer les frères dans ses cimetières… De 1135 à 1154, par une série de trois bulles, les Hospitaliers obtinrent sensiblement les mêmes droits et exemptions. Pour répondre aux besoins pressants de défense de la Terre sainte, ils s'engagèrent à leur tour, au milieu du XIIe siècle, sur la voie de la militarisation : ils ne renoncèrent jamais à leur vocation charitable, mais y ajoutèrent le service armé.

Dans le cas des Templiers, l'exercice de la violence – fût-elle sacralisée et dirigée contre des infidèles – souleva bien des débats au sein de l'Église comme chez les frères eux-mêmes. Un sermon du chanoine Hugues de Saint-Victor, adressé aux Templiers entre 1120 et 1129, se fait l'écho de cette crise interne : *« Nous avons entendu dire que certains d'entre vous étaient troublés par quelques gens de peu de sagesse, comme si la profession par laquelle vous avez consacré votre vie à porter les armes contre les ennemis de la foi et de la paix pour la défense des chrétiens, comme si votre profession, dis-je, était ou illicite ou pernicieuse… »* Mais l'autorité de Bernard de Clairvaux, qui écrivit vers 1130 un *Éloge de la nouvelle chevalerie*, légitima leur vocation : ils faisaient leur salut sans renoncer à l'exercice des armes.



À SAVOIR

Habit blanc et habit noir

L'ordre de l'Hôpital et celui du Temple sont fondés à Jérusalem, avec chacun leur règle et leur code vestimentaire. Les chevaliers templiers (à gauche) adoptent le manteau blanc, comme les cisterciens – les sergents sont vêtus de bure. Ils assurent la sécurité des pèlerins et constituent des armées au service des États latins. Les Hospitaliers (à droite), qui avaient pour vocation première l'accueil des pèlerins et le soin des malades, portent, eux, un habit sombre, à l'instar des bénédictins. L'aspect militaire arrive par la suite. Tous portent la croix, symbole de la passion du Christ.

© FRÉDÉRIC BONY



A la tête de seigneuries, les commanderies, puissantes fermes fortifiées, servaient de centres de recrutement en même temps qu'elles dégageaient argent, blé et chevaux pour l'expédition en Terre sainte (commanderie hospitalière de Lavaufranche, dans la Creuse, construite à la fin du XIIe siècle).

Hospitaliers et Templiers n'étaient donc pas des moines, même si, comme ces derniers, ils obéissaient à une règle et prononçaient bien les vœux – chasteté, obéissance et pauvreté individuelle. De plus, leur mission les obligeait à rompre avec la stabilité inhérente au monachisme bénédictin *(stabilitas loci)*. Au contraire, la mobilité caractérisait ces « frères » – selon le terme qui les qualifiait couramment –, amenés à se déplacer d'une commanderie* à l'autre et d'une rive à l'autre de la Méditerranée. Ce mode de vie, ainsi que les perspectives d'ascension sociale, seyaient parfaitement aux hommes issus de l'aristocratie guerrière, mais attiraient aussi des individus issus de la bourgeoisie ou de la paysannerie enrichie, et prêts à mettre leurs savoir-faire au service de l'Église et de la Terre sainte.

Templiers et Hospitaliers se dotèrent d'offices adaptés à la conduite de la guerre : un maréchal, chef militaire ; un drapier, chargé de fournir les vêtements, un turcoplier, commandant les auxiliaires d'origine orientale. Ils rejoignirent les rangs du gouvernement collégial constitué par le couvent central, tandis que des châtelains assumaient la garde des forteresses. Combattants d'élite, les frères chevaliers ne furent jamais très nombreux. Néanmoins, forts du prestige dû à leur rang, ils imprimèrent aux deux ordres une forte dimension aristocratique. Les frères d'armes ou sergents, d'origine roturière et moins bien armés, combattaient à pied ou à cheval.

Les défenseurs de l'Orient latin

Au total, à l'échelle de tout l'Orient latin, on pourrait estimer le nombre des frères chevaliers à un millier et celui des frères sergents à trois fois plus, pour les deux ordres confondus. Le Temple et l'Hôpital durent donc mobiliser des supplétifs. Envisagé dès l'origine, l'emploi de mercenaires s'avéra toujours plus crucial mais fort dispendieux. Parmi les professionnels, on distinguait les turcoples (ou turcopoles)*, des cavaliers d'origine orientale qui combattaient « à la turque ». On s'appuya, enfin, sur les forces d'appoint constituées par des vassaux et par des chevaliers servant « à terme » (c'est-à-dire temporairement) pour leur salut. Les ordres purent ainsi mobiliser des effectifs qui, dans la seconde moitié du XIIe siècle, représentaient à eux seuls le tiers des armées latines. Au siècle suivant, alors que les États latins avaient de plus en plus de mal à recruter des combattants, cette proportion crût probablement.

JEAN DANIEL SUDRES/AURIMAGES

Davantage que sur le nombre, leur efficacité reposait sur leur professionnalisme et leur discipline, acquis lors d'entraînements réguliers. Cette obéissance toute monastique, qui manquait souvent aux chevaliers du siècle, explique que les deux ordres se virent souvent confier l'encadrement des armées latines en déplacement, à l'avant- et à l'arrière-garde. Les chroniqueurs des croisades, latins comme arabes, mirent en avant leur cohésion et leur bravoure dans le combat. Au milieu du XIIe siècle, des auteurs arabes relevèrent la singularité des Templiers *(al-dawiyya)* et des Hospitaliers *(al-isbitariyya)*, et certains ne cachèrent pas leur admiration, ainsi Ibn Wasil, qui assimila les mamelouks* de l'émir Baybars à des *« Templiers de l'islam »*.

Intégrés aux armées princières, les deux ordres participèrent donc à tous les combats majeurs, batailles, sièges et surtout chevauchées. Aussi payèrent-ils un lourd tribut. Selon les chroniqueurs, environ 600 chevaliers tombèrent aussi bien à Hattin (1187) qu'à La Forbie (1244), auxquels s'ajoutent ici plus de 500 turcoples. Les prisonniers qui échappaient à la décapitation sur-le-champ étaient emmenés en captivité pour des périodes souvent longues, comme l'Hospitalier Roger de Stanegrave, emprisonné plus de trente ans *(cf. p. 87)*. Pourtant, les historiens ont souligné la capacité de ces institutions à remplacer leurs pertes assez vite, même à la suite d'affrontements meurtriers. Au fond, la faculté de mobilisation, les équipements reçus régulièrement par les frères ainsi que la discipline donnaient déjà aux ordres militaires le caractère d'armées permanentes.

On comprend donc que la défense des États latins en vint à reposer essentiellement sur ces forces. Dès les années 1140, les princes leur avaient confié la garde de fortifications. Autour de 1142, les Hospitaliers reçurent ainsi de Raimond II de Tripoli le crac des Chevaliers, avec quelques sites secondaires : cette forteresse protégeait les confins orientaux du comté de Tripoli et dominait une véritable marche où l'Ordre jouissait de droits régaliens. Or, à la suite des succès de Saladin, les ordres militaires se trouvèrent bientôt seuls à pouvoir entretenir les principales forteresses. Au XIIIe siècle, le contrôle et la défense des territoires restés en possession des États latins se concentrèrent sur des sites fortifiés moins nombreux, mais dont certains versaient dans le gigantisme : leur reconstruction, leur ravitaillement et leur défense exigeaient alors des moyens considérables. En 1241-1242, pour relever Safed, les Templiers engloutirent la somme considérable de 1,1 million de besants (une maison valait alors une centaine de besants). On estime qu'un tel château nécessitait plus d'un millier de défenseurs pour quelque 2 000 occupants.

Ce potentiel militaire explique qu'en Terre sainte les maîtres du Temple et de l'Hôpital furent des acteurs politiques de premier plan. Gilbert d'Assailly, qui engagea résolument les Hospitaliers sur la voie de la militarisation entre 1162 et 1183, encouragea la stratégie agressive du royaume de Jérusalem contre l'Égypte. Les ordres militaires furent en mesure de conduire leur propre diplomatie, y compris avec les pouvoirs islamiques. Les Templiers entretinrent, avec le mouvement ismaélien des Assassins, des liens qui, à partir de rumeurs complaisamment rapportées par des chroniqueurs, allaient nourrir bien des fantasmes.

C'est que les relations avec les ennemis musulmans et les accords qui purent en résulter furent mal compris par des croisés peu au fait des réalités politiques du Moyen-Orient. La diplomatie et les trêves conclues avec les sultanats orientaux relevaient de la conduite normale de la guerre. Les traités passés avec le sultanat Mamelouk entre 1266 et 1283 assurèrent un répit aux territoires demeurés sous le contrôle du Temple et de l'Hôpital, tout en affirmant plus que jamais la domination du sultanat sur les dernières enclaves latines.

Les transferts culturels entre les religieux-militaires et leurs voisins musulmans à la faveur de ces longues trêves sont encore mal connus. Concernant l'art de la guerre, le contact avec les armées orientales engagea les frères à adapter à la fois leur équipement et leurs méthodes de combat. Roger de Stanegrave, qui avait observé les pratiques des mamelouks, livre quelques conseils en ce sens dans ses mémoires. Au début du XIVe siècle, Jacques de Molay, le dernier maître de l'ordre du Temple, et Foulques de Villaret, maître de l'Hôpital, apportèrent leur contribution aux réflexions sur la « récupération de la Terre sainte », traités qui fleurirent à la charnière des XIIIe et XIVe siècles.

Avec la papauté, le Temple et l'Hôpital furent les premières institutions à portée universelle : aucun

ordre religieux, jusque-là, n'avait connu un développement territorial aux dimensions d'une Chrétienté latine dilatée jusqu'à la Terre sainte – et même à la Grèce, à partir de 1204. Novatrice, leur structure administrative articulait trois échelles de gouvernement : le couvent central en Orient, installé successivement à Jérusalem, Acre puis Chypre ; les provinces découpant la Chrétienté, tant en Orient qu'en Occident ; les commanderies au niveau local. La communication entre ces différents niveaux représenta un défi majeur que les ordres militaires surmontèrent grâce à des méthodes de gouvernement inédites à ces échelles, reposant sur un équilibre entre obéissance, collégialité des décisions (incarnée par les chapitres) et contrôle (grâce aux visites relativement régulières des commanderies). Pour rendre possible le commandement à distance, un système de procurations fut mis en place, et l'administration par l'écrit fut généralisée.

Rotations Marseille-Acre

L'objectif essentiel de cette infrastructure était bien le « soutien de la Terre sainte » *(subsidium Terrae Sanctae)*, selon l'expression consacrée. Au début du XIIIe siècle, le chroniqueur Matthieu Paris relève que les ordres militaires *« reçoivent tant de ressources financières et humaines de la Chrétienté qu'ils absorbent toutes pour la défense de la Terre sainte »*. Par leur présence et leurs actions, les frères au manteau noir (Hospitaliers) ou blanc (Templiers) incarnaient la Terre sainte en Europe. A la tête de seigneuries, les commanderies faisaient également office de centres de recrutement. Elles avaient surtout pour mission de dégager, en théorie, le tiers de leurs ressources pour l'expédition en Terre sainte : argent, provisions, armes, chevaux…

Les comptabilités conservées pour le XIIIe siècle – par exemple à l'échelle du prieuré de Saint-Gilles (Gard) ou de la commanderie de Manosque – montrent comment ces biens accumulés par les commanderies étaient ensuite acheminés vers les grands ports de la Méditerranée occidentale : Marseille, Gênes, Messine, Barcelone… Implantés au cœur des infrastructures portuaires, les ordres disposaient bien de quelques navires. Toutefois, leurs propres flottes restèrent réduites – deux ou trois navires chacun à Marseille – et ils recoururent surtout aux services d'armateurs. Les rotations depuis ces ports vers le Levant étaient régulières pendant la saison de navigation, entre le printemps et l'automne : les frères chargeaient les bateaux pour les besoins de leur ordre, mais ils louaient également des places à des marchands et, surtout, aux pèlerins. Ainsi, les denrées alimentaires (salaisons, céréales), les armes, les chevaux élevés ou rassemblés par les commanderies du Midi – dans le cadre de la province de Provence-Espagne pour le Temple et du prieuré de Saint-Gilles pour l'Hôpital – étaient acheminés jusqu'à Arles, Saint-Gilles, Toulon et surtout Marseille, d'où tout ceci gagnait Acre ou Chypre.

A partir du repli sur Chypre en 1291, l'Hôpital, poussé par la papauté, se lança dans une politique navale ambitieuse en Méditerranée orientale. La constitution d'une flotte aboutit à la conquête de Rhodes en 1310. Alors que les Templiers se trouvaient confrontés aux affres d'un procès politique en 1307-1314, les Hospitaliers pouvaient continuer à entretenir le rêve de croisade. ■

* Cf. lexique, p. 27.

TÉMOIGNAGE

Trente-quatre ans dans les geôles du Caire

Captif dans les geôles du Caire après une bataille contre les Mamelouks en 1281, Roger de Stanegrave ne fut libéré qu'en 1315. Vers 1332, cet Hospitalier anglais rédigea

L'Escarboucle d'armes de la conquête précieuse de la Terre sainte de promission.

Ce texte permet d'approcher l'expérience vécue de la guerre. Il livre aussi un témoignage rare sur le système militaire et politique mamelouk.

« Et c'est pourquoi quiconque, le cœur et l'esprit fermement assurés dans la sainte vertu de Jésus-Christ, peut obtenir la victoire sur ses ennemis, comme les frères de l'Hôpital de Saint-Jean l'avaient obtenue, par le zèle de leur foi, lors de la grande défaite infligée au château de Margat en Syrie *[1281]* : deux cents frères avec cent turcoples mirent en déroute quinze mille chevaliers des Fourches *[sic pour* fursan *: cavalier en arabe]* de Babylone, les meilleurs et les plus nobles de l'armée du sultan de Babylone. »

Une

CROISADE

sans fin ?

Au XIIIe siècle, l'élan de croisade s'émousse. La quatrième croisade est détournée vers Constantinople, consommant le schisme entre Rome et Byzance. Louis IX meurt près de Tunis lors de la huitième croisade, en 1270. Jérusalem, perdue en 1244, ne sera pas reconquise.

De nouveaux fronts se sont entre-temps ouverts, dans la région de la Baltique. Là, les chevaliers Teutoniques combattent les derniers païens d'Europe, mais aussi les Russes, considérés comme schismatiques.

Ces deux siècles de croisade ont-ils définitivement éloigné les deux rives de la Méditerranée ? Les échanges n'ont pas manqué entre Latins, Byzantins et musulmans. La croisade, elle, ne s'éteint pas avec la disparition du royaume latin de Jérusalem en 1291. Elle n'a pas fini de nourrir les imaginaires.



Michel Kaplan
Professeur émérite à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne

Il a notamment publié L'Or et la pourpre à la cour de Byzance, xe siècle *(Les Belles Lettres, 2022) et* Pourquoi Byzance ? Un empire de onze siècles *(Gallimard, 2016).*

Ce texte reprend de larges extraits de l'article « Le sac de Constantinople », paru dans Les Collections de L'Histoire *n° 4, février-avril 1999.*

Avril 1204
Constantinople mise à sac

En 1204, le détournement de la quatrième croisade, marque une rupture. L'idéal religieux s'efface derrière les ambitions politiques et économiques. Le divorce entre chrétientés grecque et latine est consommé.

Lundi 12 avril 1204 : après quatre jours d'assaut, les croisés pénètrent dans Constantinople. Le lendemain, toute résistance cesse. Au milieu d'un incendie qui détruit plus de la moitié des maisons, l'armée victorieuse se livre à un pillage et à des atrocités qui dépassent de loin les exactions commises par Saladin en 1187, lors de la prise de Jérusalem. Le pillage terminé, les chevaliers croisés et leurs commanditaires vénitiens se partagent le territoire byzantin. Un patriarche catholique, le Vénitien Tommaso Morosini, est installé à Constantinople, où le comte de Flandre Baudouin devient empereur. Les Vénitiens s'attribuent un empire, tandis qu'Otton de La Roche ➥

→ ***Ces quatre chevaux de cuivre coulé rejoignent l'arsenal, puis la basilique de Saint-Marc, à Venise, après la prise de Constantinople en 1204. Symboles de la victoire vénitienne en Orient, ils ornaient autrefois l'hippodrome de la capitale byzantine.***

LUISA RICCIARINI/OPALE.PHOTO – PARIS I-PANTHÉON SORBONNE



➦ obtient le duché d'Athènes, les Villehardouin la principauté d'Achaïe et Boniface de Montferrat le royaume de Thessalonique, vassaux de l'Empire latin de Constantinople. Ceux qui avaient fait vœu de délivrer Jérusalem de l'infidèle s'installent en terre chrétienne : la croisade* est terminée.

Pourtant, elle avait commencé sous le signe de la foi. L'initiative revient au pape Innocent III, et à des prédicateurs* enflammés comme Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, qui usent avec succès d'une argumentation rigoureusement spirituelle. En novembre 1199, le jeune comte Thibaud de Champagne prend la tête de la croisade et, l'hiver suivant, les prises de croix se multiplient dans le nord de la France. Ainsi se constitue son armée, par recrutement spontané. De Constantinople, il n'est pas question. Au reste, les croisés choisissent la voie maritime, qui, précisément, permet d'éviter le Bosphore. Encore faut-il trouver des bateaux, que seuls peuvent fournir les armateurs italiens, notamment les plus puissants, ceux de Venise *(cf. p. 48)*. Contrat est donc passé : les Vénitiens fourniront passage et ravitaillement aux 33 500 soldats prévus, moyennant 84 000 marcs. Mais les croisés sont moins nombreux et moins riches qu'escompté : il manque 34 000 marcs. Les chefs de la croisade, commandés désormais par le Piémontais Boniface de Montferrat, acceptent la proposition vénitienne : remise de la dette contre la prise de la ville hongroise de Zara, clé du commerce en Adriatique, sur la côte dalmate.

Les Grecs « ennemis de Dieu »

Certes, Zara n'est pas Constantinople, mais c'est une ville chrétienne, et ce premier détournement en annonce un autre, permis par les intrigues de la politique byzantine. En 1195, en effet, Alexis III Ange a détrôné l'empereur Isaac II. Six ans plus tard, le fils de ce dernier, Alexis, réussit à s'enfuir pour mener en Europe une tournée de propagande. Les croisés acceptent ses alléchantes propositions : s'ils l'aident à rétablir son père sur le trône, Alexis leur fournira 200 000 marcs et 18 000 hommes. Avec, en prime, l'union des Églises. Innocent III désapprouve néanmoins l'assaut d'une ville chrétienne. Mais le commanditaire vénitien, représenté dans l'expédition par sa plus haute autorité, un énergique vieillard, le doge Enrico Dandolo, y trouve un puissant intérêt. C'est l'occasion, pour les Vénitiens, de retrouver à Constantinople leur position dominante, menacée par Gênes et surtout Pise. Dandolo espère aussi se faire ouvrir enfin la mer Noire. Ayant fait taire les réticences de ceux qui voulaient avant tout combattre l'infidèle, les croisés arrivent devant la capitale byzantine le 23 juin 1203. Le 17 juillet, ils pénètrent dans la ville, où ils réintronisent Isaac et son fils, devenu Alexis IV.

Dès lors, une mécanique implacable s'enclenche. Certes, Alexis IV parvient à faire sortir les croisés de sa capitale et commence à leur verser l'argent promis. Mais ils restent sur les rives du Bosphore. Le mécontentement de l'aristocratie et du peuple monte. Les émeutes antilatines se multiplient, les versements cessent, l'affrontement paraît inévitable avant même qu'Alexis Murzuphle ne détrône Alexis IV le 5 février 1204.

Le premier assaut, le vendredi 9 avril, échoue et cet échec ravive les scrupules de ceux qui avaient accepté d'aider un empereur chrétien à retrouver son trône, mais hésitaient à ruiner une ville chrétienne. Les sermons des évêques contre les Grecs traîtres et meurtriers font taire les réticences. L'assaut du 12 avril est le bon. Les chroniqueurs occidentaux se montrent discrets sur les sévices physiques. Les byzantins, comme Masaritès, comblent cette lacune. Mais les uns et les autres s'accordent sur l'ampleur du pillage. *« Depuis la création du monde, jamais ne se fit tant de butin dans une ville »*, écrit Villehardouin.

Le pillage revêt une autre dimension, « sacrée », pourrait-on dire. Constantinople regorge en effet de reliques, dont les Occidentaux sont friands. Outre les lions qui orneront la basilique Saint-Marc, Dandolo a fait rapporter un morceau de la Vraie Croix, un peu de sang du Christ, un bras de saint Georges, un morceau de la tête de saint Jean Baptiste.

L'extraordinaire violence dont usèrent les croisés à Constantinople traduit aussi une profonde inimitié accumulée depuis de longues années. Les expéditions précédentes avaient développé, chez les Latins*, une grande méfiance : Byzance refusait de participer à une croisade dont l'idée même lui était totalement étrangère ; elle tentait d'en tirer profit et n'hésitait pas, au besoin, à s'allier avec Saladin en 1183, puis en 1189 lors de la troisième croisade. De plus, les Occidentaux, de plus en plus nombreux à

Constantinople, dont ils exploitent la position commerciale, avaient subi maints assauts de la part des Byzantins : confiscation des biens des Vénitiens en 1171, massacres de 1182. Parallèlement, la richesse de Constantinople en objets précieux et reliques exerçait sur les Occidentaux une véritable fascination.

Dandolo fêté comme un héros

Militairement parlant, la prise de Constantinople représente un bel exploit. Or celui-ci n'a pas un grand retentissement en Occident. Les croisés doivent même commencer par se justifier, ce que tente Villehardouin dans sa chronique. Un seul des conquérants de Constantinople est fêté comme un héros par les siens : le doge Enrico Dandolo. Non sans raison : Venise devient totalement maîtresse de la mer Égée jusqu'à la Crète, comme elle l'était de l'Adriatique. L'empire colonial vénitien est né. Ce n'est pas la seule cité italienne à profiter de l'occasion : ainsi Gênes se fera ouvrir la mer Noire pour avoir aidé les empereurs byzantins de la dynastie des Paléologues à recouvrer leur capitale en 1261.

Pour l'Occident, cette expédition marque une rupture dans la conception de la croisade. Les considérations géopolitiques l'emportent définitivement. En s'attaquant à des villes chrétiennes, à la plus grande d'entre elles, la croisade cesse d'être la guerre contre les musulmans de Terre sainte* ou d'Espagne : elle devient une opération ouvertement économico-politique.

Mais la principale conséquence de cette croisade, c'est finalement la rupture définitive de l'unité chrétienne. La séparation Orient-Occident est plus une conséquence qu'une cause des événements de 1204. L'éphémère patriarcat latin créé à Constantinople est sans effet sur ce plan ; les spectaculaires tentatives d'union (concile de Lyon de 1274) qui suivent le rétablissement de 1261 ne peuvent faire illusion. L'irréparable a été commis aux yeux des Byzantins. Byzance se raidit dans son originalité grecque et orthodoxe. L'orthodoxie devient le vecteur essentiel d'un nationalisme de plus en plus exacerbé et s'affirme plus que jamais par opposition aux Latins. Jusque dans la lointaine Russie, plus d'un siècle après, lorsqu'on compose une description de la Nouvelle Rome, on évoque encore les horreurs perpétrées par les Latins à Constantinople. ■

* Cf. lexique, p. 27.

MISE AU POINT

La véritable fracture avec Byzance



INTERFOTO/AURIMAGES

Le sac de Constantinople de 1204 marque une véritable rupture entre l'Église d'Orient et celle d'Occident. Certes, en 1054, une crise diplomatique avait déjà fortement entamé les relations entre Rome et Byzance ; on est encore loin, cependant, du véritable « schisme ». La « réforme grégorienne », qui manifeste la prétention de la papauté à une autorité universelle et à s'affranchir du pouvoir séculier, amplifie le divorce. Mais c'est le sac de Constantinople qui crée la fracture entre l'Église latine et l'Église grecque (orthodoxe). Le principal motif doctrinal de discorde est le Filioque (les catholiques affirment que le Saint-Esprit procède du Père « et du Fils » ; pour les orthodoxes, du père seul). Le rapport aux images est différent : pour les orthodoxes, la vénération des icônes a un sens doctrinal. Ci-dessus : une icône byzantine du xe siècle rapportée par les croisés à Venise.

Pourquoi Louis IX est mort à Tunis

Qu'allait faire Louis IX à Tunis en 1270 : mourir en martyr ou tenter de convertir les « infidèles » ? L'expédition, au cours de laquelle le roi perdit la vie, serait, en tout cas, la dernière vraie croisade lancée en direction de la Terre sainte.

Les touristes, ces pèlerins des temps modernes, connaissent bien Sidi Bou Saïd, « le saint bienheureux » qui a donné son nom à la célèbre station balnéaire des environs de Tunis. Ils savent moins qu'à 2 kilomètres, sur la colline de Byrsa, l'antique citadelle de Carthage, ont reposé jusqu'en 1964, dans un reliquaire de bronze doré, au-dessus de l'autel, les restes d'un autre saint, Louis IX, auquel une cathédrale fut dédiée sur une parcelle de terre cédée à la France.

Un roi déjà croisé

Que venait-il faire à Tunis ? Venait-il, comme le prétend Georges Duby, *« mourir en martyr dans un grand rêve solitaire »* ? Ou, comme l'écrit Claude Cahen, chercher *« un sacrifice anachronique »* ? Ou encore, frapper le monde islamique là où venait d'émerger une nouvelle dynastie, les Hafsides, pour desserrer l'étau sur les Lieux saints en Orient ? Ou, enfin, convertir les « infidèles » et ramener au christianisme l'Afrique de saint Augustin ? Faute de documents clairs et précis, toutes les suppositions sont possibles. Louis IX s'était croisé déjà une fois. Son plan était d'attaquer l'Égypte,



Louis IX communie avant de mourir, le 25 août 1270, dans les environs de Tunis, marquant l'échec de la huitième croisade (Charles Meynier, 1817, Grand Trianon).

clé de la Terre sainte. En 1249, il attaquait Damiette, sur le littoral, au nord du Caire. Défait à la bataille de la Mansourah et fait prisonnier, il fut libéré sur rançon et demeura en Palestine de 1250 à 1254 avant de regagner la France.
Lorsque, le 24 mars 1267, il reprit la croix, avec ses fils, l'entreprise paraît avoir soulevé moins d'enthousiasme dans le royaume. L'esprit des croisades, les échecs aidant, s'y était déjà quelque peu émoussé. En outre, l'opération était coûteuse et les fonds manquaient. Il fallait construire ou louer une flotte, et convaincre des alliés réticents. Les préparatifs furent donc longs : près de trois ans. Au surplus, c'est un roi malade, souffrant de la dysenterie depuis plusieurs années, qui quittait Paris le 15 mars 1270.

Canicule et épidémie

De lieu en lieu, l'armée atteignit Aigues-Mortes, d'où elle s'embarqua, le 1er juillet, vers Cagliari en Sardaigne qu'elle aurait rejoint en six jours. Ce n'est qu'à cette étape que la décision de mettre le cap sur Tunis aurait été prise, ou révélée aux rois, comtes et barons qui prenaient part à l'expédition. Mi-juillet, les croisés arrivèrent à La Goulette. Leur armée, sans doute 15 000 à 20 000 hommes, se retrancha dans les ruines de Carthage, prise le 24 juillet. Il lui fallut lutter contre la canicule, contre le manque de vivres et, surtout, contre une épidémie qui la frappa durement. L'armée musulmane du souverain hafside al-Mustansir avait pris position dans la région actuelle de l'aéroport de Tunis-Carthage. Dans l'attente de Charles d'Anjou, frère de Louis IX et roi de Sicile, on s'était abstenu, pendant plus d'un mois, de tout engagement sérieux.
Le 25 août 1270, dans l'après-midi, Louis IX rendait son âme à Dieu, juste au moment où la nef de son frère abordait enfin.

La fin d'une curieuse croisade

Philippe III, le nouveau roi de France, étant affaibli par la maladie, c'est son oncle qui prit la direction d'une armée démoralisée et décimée par l'épidémie. C'est dans ces conditions que deux engagements eurent lieu, le 4 septembre puis le 20 octobre. Tous deux tournèrent au désavantage des musulmans, qui n'étaient pas épargnés non plus par le mal. Dès lors, des deux côtés, on ne pensa plus qu'à arrêter les combats. Mais les négociations n'aboutirent, après quelques ultimes hésitations du côté musulman, que le 5 novembre. Le traité stipule la libération des prisonniers, la sécurité pour les voyageurs et commerçants, l'expulsion des ennemis des deux camps, le droit pour les missionnaires chrétiens d'officier et de prêcher librement dans le territoire hafside (l'actuelle Tunisie), le paiement par le souverain al-Mustansir d'une indemnité de guerre de 210 000 onces d'or et le règlement d'un tribut réclamé par Charles d'Anjou. Après le départ des croisés, les ruines de Carthage furent rasées, conséquence la plus néfaste de l'aventure.
Ainsi prit fin une curieuse croisade, « déviée » de son but et dont le principal bénéficiaire fut Charles d'Anjou. Elle laissa l'impression d'un immense gâchis. De toute évidence, la huitième croisade avait baigné, de part et d'autre, dans une ambiance d'ambiguïté, d'ignorance et d'erreurs. Seules la sincérité de Louis IX et l'ardeur de sa foi ne font aucun doute. Dans son entourage gravitaient des missionnaires spécialistes de la conversion des musulmans, dont l'excellent arabisant Ramon Marti. Dans l'atmosphère de l'époque, cette conversion pouvait paraître possible et vraisemblable. La péninsule Ibérique n'avait-elle pas renoué avec la tradition chrétienne ? Pourquoi, après tout, la terre de saint Augustin n'aurait-elle pas suivi ? ■

© *Les Collections de L'Histoire* n° 4, février-avril 1999

La péninsule Ibérique renouait avec la tradition chrétienne. Pourquoi, après tout, la terre de saint Augustin n'aurait-elle pas suivi ?



Mohammed Talbi (1921-2017)
Professeur émérite à l'université de Tunis

GRANDPALAISRMN (CHÂTEAU DE VERSAILLES)/GÉRARD BLOT – VINCENT FOURNIER/JEUNE AFRIQUE-RÉA



Le 10 février 1258, les forces mongoles du chef Hulagu prennent Bagdad après avoir envahi le Proche-Orient. Ci-dessus : vélin tiré du* Jami al-tawarikh*, rédigé par l'historien et homme d'État persan Rachid al-Din au début du XIVe siècle. La destruction de l'ancienne capitale de l'Islam marque la fin du califat abbasside. Et un séïsme sans commune mesure avec la menace franque.

Orient-Occident

Un choc d'empires

Pour Gabriel Martinez-Gros, nous surestimons la croisade et sous-estimons l'épisode mongol dans l'histoire de l'Islam et de ses relations avec l'Occident. La vraie rupture est, en 1258, la chute de Bagdad.

Les croisades* ont-elles provoqué une rupture fondamentale entre Orient et Occident ? L'interrogation souffre d'un anachronisme d'autant plus puissant et troublant que tout propos sur les croisades retentit dans le débat contemporain, au point qu'il paraît condamné à emprunter les sentiers battus des diatribes du jour. Ce n'est pourtant pas une raison pour éluder une question qu'on peut aborder en historien lucide, dès lors qu'on en a vu les dangers, et à condition d'en peser les termes. Il faut commencer par « l'Orient », qui désigne évidemment l'Islam, mais aussi, et on l'oublie souvent, Byzance et toutes les chrétientés orientales dont il est devenu courant d'affirmer, à tort, que les croisades les ont tirées d'une soumission aux pouvoirs islamiques inconfortable, mais stable, pour les jeter dans un conflit avec leurs voisins musulmans, beaucoup plus dangereux et dommageable pour elles.

Pour le dire en peu de mots, « l'Orient » du XIe siècle, avant les croisades, s'identifie à une situation impériale, c'est-à-dire précisément une centralité hégémonique. Or cette centralité est menacée, après le milieu du XIe siècle, par des invasions qui soulignent les faiblesses des pouvoirs impériaux

FINEART/OPALE.PHOTO – HANNAH ASSOULINE/OPALE.PHOTO



Gabriel Martinez-Gros
Professeur émérite à l'université Paris-Nanterre

Il a notamment présenté une Anthologie *dédiée à Ibn Khaldun (Passés composés, 2024)*

et publié De l'autre côté des croisades. L'Islam entre croisés et Mongols *(Passés composés, 2024).*

byzantin et islamique en place. A l'ouest, la vague berbère s'empare du Maghreb après 1050. A l'est, la vague turque submerge à la fois le centre de l'Empire islamique, Iran et Irak, entre 1040 et 1060, puis l'Anatolie byzantine après sa victoire de Manzikert, en 1071. Au nord, enfin, les conquêtes des royaumes chrétiens dans la péninsule Ibérique *(cf. p 40)* et les croisades représentent la troisième vague d'invasions, qui conquiert la Sicile entre 1060 et 1091, emporte le littoral syro-palestinien entre 1098 et 1125 environ, l'essentiel d'al-Andalus entre 1085 (Tolède) et 1248 (Séville), et, enfin, Constantinople en 1204.

Mais le propre des empires, c'est que l'invasion barbare n'en affecte pas la substance. Si l'Empire romain d'Occident fut balayé par les invasions germaniques au Ve-VIe siècle, ces peuples lui empruntèrent sa langue latine, sa religion catholique, et nombre de ses institutions. Les dynasties berbères qui règnent sur le Maghreb pendant les cinq derniers siècles du Moyen Age ont contribué puissamment à l'islamisation et à l'arabisation de la région. Les Turcs font allégeance au califat des Abbassides de Bagdad et ils en épousent la querelle sunnite contre les Fatimides chiites qui gouvernent au Caire. Au XIVe siècle, Ibn Khaldun, le plus grand des historiens arabes, conclut que les Barbares bouleversent la « forme » de l'empire, qu'ils lui imposent une autre dynastie, un autre nom d'ethnie – « Turc » au lieu d'« Arabe » par exemple ; mais que la « matière » de l'empire se survit, dans sa religion, sa langue, ses villes, ses capacités productives, ses arts…

Un projet impérial latin concurrent

C'est ici que les croisades se distinguent d'une « invasion barbare ». Certes, à Palerme ou à Séville – plus qu'à Jérusalem ou à Constantinople –, les souverains chrétiens victorieux enrôlèrent à leur service des artistes, parfois des savants, issus des rangs des conquis – musulmans et Juifs. Le mouvement des traductions de la science gréco-arabe en Sicile, en Grèce, mais surtout en Espagne au XIIe-XIIIe siècle, témoigne d'un intérêt pour le patrimoine des vaincus qui ne milite pas, en apparence, pour l'idée d'une rupture radicale entre Orient et Occident. A aucun moment, cependant, les Francs* n'inclinèrent à adopter la langue ou la religion des vaincus, à troquer le latin contre le grec des Byzantins ou contre l'arabe des Andalous ou des Syriens ; et moins encore à embrasser la religion de Muhammad.

Aucun historien occidental n'a jamais imaginé que les croisés aient jamais pu éprouver la tentation de se convertir à la religion du monde qu'ils combattaient. Des trois peuples qui assaillirent les empires dominants de l'Islam et de Byzance, Turcs, Berbères et Francs, ceux-ci furent toutefois les seuls à déroger à la règle qui veut que la civilisation impériale conquière ses conquérants barbares. Pourquoi donc ce qui valut pour les Berbères et les Turcs, et pour les Romains avant eux, n'affecta-t-il pas les Francs ?

La réponse est assez claire : les Francs éprouvèrent d'autant moins d'attirance pour la civilisation de l'Islam que l'Occident avait déjà fait, depuis plusieurs siècles, allégeance à un autre empire et à une autre civilisation, Rome et le christianisme. Constantinople et Jérusalem étaient deux versants, impérial pour l'un, chrétien pour l'autre, de la fascination franque. Ni La Mecque ni Damas, ni Bagdad ou Le Caire n'entraient dans cette compétition. Pour la papauté, gardienne de la langue et de l'histoire de Rome, les croisades relèveraient d'une reconquête du *Mare Nostrum* « naturellement » chrétien, puisqu'il fut romain. Les avancées de la Chrétienté en Sicile et en Espagne, plus tard en Terre sainte* et un moment en Égypte et en Asie Mineure, ont parfois laissé espérer une récupération de l'héritage antique du monde chrétien. C'est la même revendication de ce qui appartint aux Grecs et aux Romains qui guide le mouvement des traductions scientifiques. Au XIIIe siècle surtout, sous l'impulsion de l'empereur germanique Frédéric II ou d'Alphonse X de Castille, la Chrétienté vise à restaurer l'Empire romain, de langue latine ou de langue grecque, dans ses dimensions intellectuelles aussi bien que territoriales.

Or c'est précisément ce projet impérial latin et chrétien qui scelle la rupture de l'Occident franc avec l'Orient, byzantin sans doute, islamique à coup sûr. Car l'empire, byzantin ou islamique, ne peut tolérer l'essor d'un autre empire, qui prétend en outre lui dérober le précieux monopole du savoir. De sorte que notre regard moderne est en danger d'intervertir les raisons de cette rupture. Nous louons l'échange et les traductions savantes, occasion manquée d'une coexistence harmonieuse ; et nous déplorons les violences – celles

La première croisade n'inquiète pas l'Islam tant qu'il peut y voir une expédition mercenaire dirigée par les Byzantins contre les Turcs, ou une horde sauvage soutenue par les Fatimides

des croisés – qui l'ont rendue impossible. C'est le contraire qu'il faut comprendre. La première croisade n'inquiète pas l'Islam tant qu'il peut y voir une expédition mercenaire dirigée par les Byzantins contre les Turcs, ou une horde sauvage soutenue en sous-main par les Fatimides chiites contre la reconquête sunnite de la Syrie. Les Francs deviennent en revanche ennemis irréconciliables quand l'Islam perçoit que la croisade a un sens propre, et qu'on ne peut pas la réduire à des expéditions mercenaires.

En 1223, un neveu de Saladin, al-Ashraf, qui gouverne le nord de la Mésopotamie, reçoit la proposition d'alliance des princes chrétiens de Géorgie contre l'avance mongole, qui a déjà dévasté le nord musulman de l'Iran et la principauté chrétienne de Kiev. Ashraf refuse cette main tendue, comme l'explique Ibn al-Athir dans son œuvre *Al-Kamil fi-Tarikh (La Somme des histoires)* : *« Les Francs étaient la principale préoccupation d'al-Ashraf* [...]. *Ils étaient très énergiques et avides de domination ; ils n'abandonnaient jamais une bourgade qu'ils avaient conquise, à moins qu'il ne fût absolument impossible de la conserver* [...]. *Les Mongols au contraire n'étaient pas gens à disputer la possession d'un royaume ; leur seul but était le meurtre, le pillage et la ruine du pays, après quoi ils se transportaient dans une autre contrée. »* Al-Ashraf nous dit, en d'autres termes, que les Francs et leur soif d'installation sont bien plus dangereux que les Mongols détruisant et passant sans imprimer leur marque.

Le bouleversement mongol

Or, trente-cinq ans plus tard, ces Barbares détruisent Bagdad (1258) et redessinent l'histoire de l'Islam. Les Francs auront depuis longtemps disparu en Syrie quand, à la fin du XIVe siècle, y paraît la figure exterminatrice et impériale de Tamerlan, ultime héritier des Mongols. Al-Ashraf se trompait donc, et nous sommes victimes de la même erreur que lui. Nous surestimons les croisades et nous sous-estimons l'épisode mongol dans l'histoire de l'Islam. Ce ne sont pas les croisades, mais les Mongols qui nourrirent, au milieu du XIIIe siècle, dans les chrétientés orientale, syriaque ou arménienne, l'illusion exaltante – et rapidement déçue – d'un effondrement de l'Islam. La puissance qui concrétise, en 1258, le terrible dessein d'anéantir Bagdad et d'en exterminer totalement la population n'est pas une horde tribale. C'est l'armée d'un empire qui s'étend jusqu'à Pékin et qui entend éradiquer toute autre prétention impériale dans son horizon. Pour les Francs, l'Empire sino-mongol du XIIIe siècle est aussi la première preuve concrète que l'Islam ne se déploie pas jusqu'aux extrémités du monde comme le pensait encore, au XIIe siècle, l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable.

Les invasions turco-mongoles ont creusé, entre XIIIe et XVe siècle, un vide démographique immense dans ce qui fut le cœur de l'Empire abbasside : Iran, Irak, Anatolie. La civilisation islamique se reconstitue pour l'essentiel à l'est, dans le nord-est iranien et surtout aux Indes, où les conquérants turcs, afghans et iraniens érigent, génération après génération, le pouvoir impérial le plus brillant de l'Islam moderne. L'Occident en est d'autant plus mal informé que la langue persane y supplante l'arabe. Il n'a guère de lumières que de ce monde « arabe » proche, entre côtes maghrébines et syriennes. Il faut attendre le XVIIe, et, surtout, le XVIIIe siècle, pour que la révélation de l'Inde ouvre d'autres horizons. ■

* Cf. lexique, p. 27.

Au Caire : les derniers descendants des Francs

Après la chute d'Acre, en 1291, une poignée de captifs latins, survivants de la croisade, ont subsisté au Caire, capitale des Mamelouks, pendant plusieurs décennies.

En 1291, deux siècles ou peu s'en faut après l'appel à la croisade d'Urbain II, les dernières places fortes latines de Palestine, Acre puis Château-Pèlerin, tombaient aux mains des Mamelouks. Vainqueurs de Louis IX en 1250, maîtres de l'Égypte puis de la Syrie après leur victoire sur les Mongols en 1260, les Mamelouks furent en effet les fossoyeurs des derniers États latins nés de la première croisade. Cinq ans plus tard, en 1296, le sultan Kitbugha faisait édifier en plein centre du Caire une madrasa, institution destinée à l'enseignement du droit et à la défense savante de l'islam.

Le souvenir glorieux de la reconquête d'Acre était encore assez vif pour que Kitbugha choisisse d'orner sa façade d'un magnifique portail gothique en marbre, pris sur l'une des églises de la ville détruites après le siège. Ce portail n'est pas le seul monument gothique que l'on peut encore admirer dans la capitale égyptienne. Plusieurs bâtiments, érigés au début des années 1280, comme le grand hôpital du sultan Qalawun ou le mausolée de son épouse, Fatima Khatun, sont décorés d'ouvertures de style gothique. Si le travail forcé de captifs mongols, faits prisonniers à la bataille de Homs en 1281, est attesté sur le chantier de l'hôpital de Qalawun, on peut supposer que des maçons latins y ont également œuvré. Des habitants d'Antioche, prise en 1268 par les Mamelouks, et des « Francs » étaient retenus captifs au Caire au début des années 1280. C'est le cas, notamment, du frère Roger de Stanegrave, membre de l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem, capturé lui aussi à Homs, où les Hospitaliers avaient affronté les Mamelouks aux côtés des Mongols, et resté trente-quatre ans dans les prisons égyptiennes jusqu'à son rachat, en 1315.

Dans *L'Escarboucle d'armes de la conquête précieuse de la Terre sainte de promission*, le projet de croisade qu'il composa quelques années plus tard, Roger de Stanegrave rappelait que des *« chetifz de labeur »* (des forçats) étaient enfermés dans la citadelle du Caire. Leurs conditions de détention, aussi dures fussent-elles, paraissaient néanmoins enviables au théologien Ibn Taymiyya, plusieurs fois emprisonné au Caire au début du XIVe siècle.

Les captifs chrétiens, mongols et latins, disposaient d'une église dans l'enceinte de la citadelle.

Un traité composé en 1280 pour l'édification de l'héritier du trône préconisait d'interdire aux prisonniers de guerre, employés sur les chantiers de construction, d'aller à l'église ou au hammam, ce qui suggère qu'ils fréquentaient les deux institutions. Ils ne devaient pas non plus passer la nuit hors de leur prison.

Années 1280

Des captifs latins sont retenus au Caire

1343

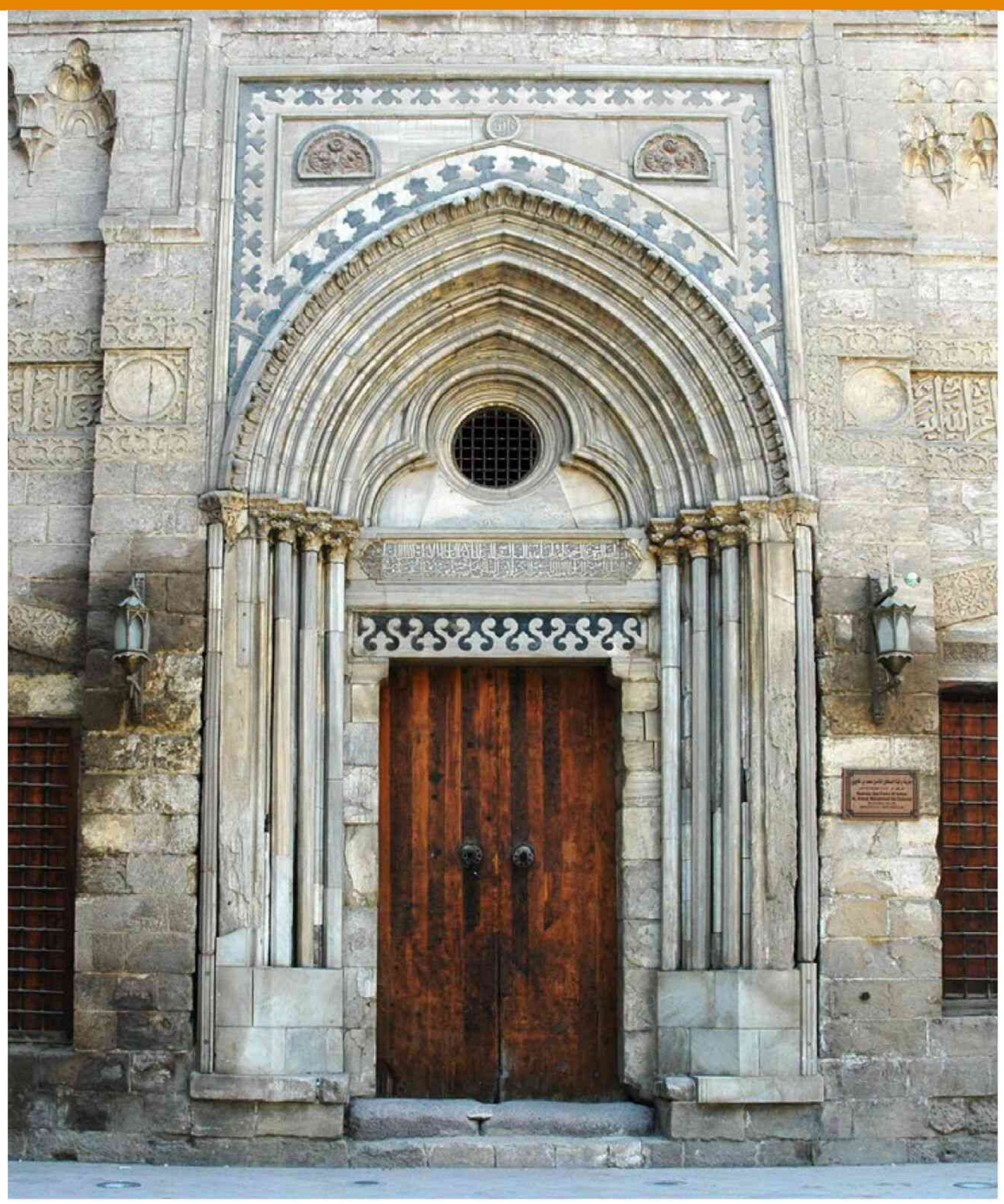
Après des émeutes, les chrétiens sont chassés de leur quartier

1380

Les derniers descendants directs des captifs sont repérés au Caire

Commerce de vin

Au début des années 1340, un demi-siècle après la chute d'Acre, des « captifs francs » vivaient toujours dans l'enceinte de la



Au centre du Caire, ce portail gothique en marbre, trophée de la prise d'Acre en 1291, qui marque la fin des États latins, orne l'entrée d'une madrasa achevée en 1304.

PHOTO JULIEN LOISEAU – MYRA-DUNOYER

citadelle du Caire, où ils étaient autorisés à stocker du vin pour leur consommation. Combien parmi eux étaient des survivants des combats des années 1280 ? La majorité était sans doute née en captivité, comme ce fils d'une princesse latine anonyme, mort au Caire au milieu du XIVe siècle, et qu'il entendait venger trois décennies plus tard. Mais, depuis les années 1310, certains de ces captifs francs vivaient également en ville, dans un quartier où le sultan leur avait permis de s'établir et de développer leurs affaires : le négoce du vin et la prostitution, tant des femmes que des hommes. Le quartier du Trésor des étendards – les drapeaux des armées y étaient conservés à l'époque fatimide –, habité et tenu par des Latins, fut, pendant trente ans, assidûment fréquenté à la fois par des Arméniens (chrétiens), par des secrétaires de l'administration mamelouke (bien souvent chrétiens aussi) et par des Mamelouks eux-mêmes.

En 1341, le décès du sultan al-Nasir Muhammad fit perdre aux captifs latins du Caire un patron qui tirait sans doute des revenus substantiels de leur commerce interlope. L'année suivante, des émeutiers s'en prenaient aux tavernes du quartier du Trésor des étendards, retiraient leur voile aux femmes des Francs et brisaient leurs jarres de vin. Le nouveau sultan rétablit l'ordre en menaçant de pendaison les voleurs qui attaqueraient les Francs. Ces derniers ne bénéficiaient pourtant pas du statut légal de non-musulman « protégé » (dhimmi), dont disposaient leurs coreligionnaires égyptiens. Mais leur statut de captif, transmis de manière héréditaire, leur octroyait, paradoxalement, une forme de protection de la part du souverain.

En périphérie de la ville

Le vent, cependant, avait tourné en leur défaveur, et la faible autorité du sultan, âgé de seulement 10 ans, ne les défendait plus guère de leurs adversaires. En 1343, le quartier du Trésor des étendards fut pris d'assaut par le nouveau vice-roi, les Latins furent expulsés et les bâtiments, rasés jusqu'au sol : la mosquée du Repentir, édifiée à son emplacement, devait faire oublier que, des décennies durant, on y avait consommé du vin et du porc. Quant aux captifs francs, derniers témoins de la croisade, ils sont encore signalés par les chroniqueurs au début des années 1380 : établis dans les collines de décombres qui jalonnaient alors la périphérie du Caire, ils vivaient toujours du commerce de vin. Passé la fin du siècle, on peut supposer qu'ils se fondirent dans la population chrétienne de la capitale égyptienne. ■



Julien Loiseau
Professeur à Aix-Marseille Université

Ce bas-relief d'un chevalier Teutonique (copie du XIXe siècle) figure au-dessus de l'entrée principale du château de Marienbourg (Malbork, Pologne), siège de l'Ordre à partir de 1309. L'aigle du bouclier renvoie au Saint Empire romain germanique.

Les Teutoniques
Qu'allaient-ils faire en Baltique ?

Fondé en Palestine, l'ordre militaire des chevaliers Teutoniques se tourne peu à peu vers la Baltique. Fer de lance des « croisades du Nord », où il affronte les Prussiens païens et les Russes orthodoxes, l'Ordre transforme la région en profondeur.

Les chevaliers Teutoniques* apparaissent comme le troisième grand ordre militaire* à émerger en Terre sainte*, après les Templiers* et les Hospitaliers* *(cf. p. 82)*. Il en partage l'objectif (la défense des Lieux saints) et l'origine : un hôpital*, fondé au début du XIIe siècle à Jérusalem pour héberger et soigner les pèlerins originaires du monde germanique, puis un ordre religieux, établi à la fin du même siècle, évoluant vers la militarisation. Il s'en distingue vite par le cadre géographique de son action.

Les Teutoniques, reconnaissables à la croix noire sur leur manteau blanc (celle des Templiers est rouge, celle des Hospitaliers est blanche sur un manteau noir), deviennent le fer de lance d'un nouveau front des croisades*, qui se déploient en Europe orientale contre les païens de la Baltique[1]. Après la chute d'Acre (1291), l'Ordre s'investit presque exclusivement dans ces « croisades du Nord ». Les Teutoniques y combattent, convertissent, colonisent. Ils construisent villes et villages. De notre point de vue contemporain, lutter sous les murs de Jérusalem semble bien différent de guerroyer dans les plaines

PHOTO LOÏC CHOLLET, TOUS DROITS RÉSERVÉS – PHOTO PERSONNELLE



Kristjan Toomaspoeg
Professeur à l'université du Salento (Italie)

Il a notamment publié The Teutonic Order in Italy, 1190-1525. Building Bridges in the Medieval World *(Routledge, 2024)* *et une* Histoire des chevaliers teutoniques *(Flammarion, 2001).*

glacées de Riga. S'agissait-il, aux yeux des chevaliers du Moyen Age, d'une croisade de même nature que celle vers Jérusalem ?

L'ordre Teutonique se forma à partir d'un petit groupe d'hommes, en provenance de l'Empire germanique, qui prêtait assistance aux combattants de la troisième croisade durant le siège d'Acre (1189-1191). La fondation d'une communauté sur des bases géographiques n'avait, en soi, rien d'exceptionnel. Celle-ci fut ensuite reconnue par la papauté comme ordre hospitalier en 1199. Mais, avec l'entrée en fonction du grand maître Hermann von Salza en 1209, l'Ordre fut vite militarisé. Ses premières actions guerrières datent de la cinquième croisade (1217-1221). Au milieu du XIIIe siècle, il fut doté de sa propre règle, élaborée en combinant des éléments pris dans celles des Templiers et des Hospitaliers.

Grand maître à Acre

En Terre sainte, les ordres militaires constituaient une armée permanente, destinée à la défense des États latins. Bien que de dimension plus modeste que ceux du Temple et de l'Hôpital de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'ordre Teutonique se dota d'une série de châteaux, comme celui de Montfort, en Haute-Galilée. Il était également présent dans les royaumes d'Arménie cilicienne et de Chypre, vassaux de l'Empire germanique. Son grand maître résidait à Acre et, à partir de 1240, également dans le château de Montfort. Les Teutoniques participèrent à toutes les guerres menées pour la défense de la Terre sainte, y compris le siège d'Acre, en avril-mai 1291, qui signa la fin des États latins.

Les Teutoniques se distinguèrent d'emblée par leur ancrage géographique. Le Temple et l'Hôpital, fondés en Orient, se dotèrent seulement ensuite d'un patrimoine en Occident. L'ordre Teutonique, lui, avait dès l'origine une assise territoriale en Europe, dans le royaume de Sicile. Son expansion fut rapide dans l'empire comme dans le sud de l'Italie, favorisée par l'empereur germanique et roi de Sicile Frédéric II. Les rapports que celui-ci entretenait avec le grand maître Hermann von Salza ont été idéalisés en 1927 par l'historien Ernst Kantorowicz dans sa biographie du Hohenstaufen. En réalité, les relations entre les deux hommes étaient bien plus complexes : le grand maître s'efforçait de trouver un équilibre entre le pape, auquel l'Ordre était soumis, et l'empereur, excommunié en 1227 pour avoir ajourné son départ en croisade.

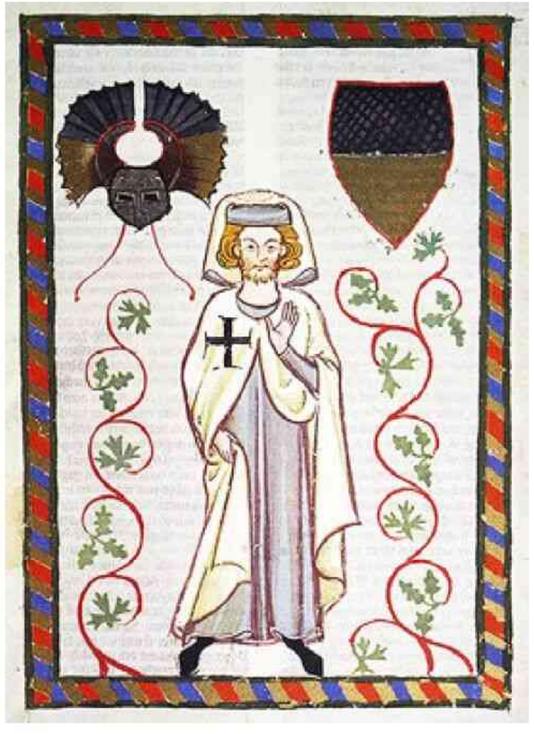
Dans l'Orient latin, les Teutoniques restaient des « frères cadets » des Templiers et des Hospitaliers. Leur expansion ne pouvait être que limitée. Homme ambitieux, Hermann von Salza envisagea donc la possibilité de prendre part à d'autres conflits, que ce soit en Arménie cilicienne ou en Europe.

C'est ainsi qu'entre 1211 et 1225 l'ordre Teutonique prit pied dans le royaume de Hongrie, en Transylvanie, pour défendre la région contre les Coumans polythéistes. Cette expérience s'acheva brusquement : les Teutoniques étaient entrés en conflit avec le roi André II de Hongrie, qui n'acceptait pas leur volonté d'autonomie. La deuxième tentative vers l'Europe devait se révéler plus fructueuse. En 1226 le duc polonais Conrad Ier de Mazovie fit appel à eux pour lutter contre les Prussiens qui

DATES-CLÉS

De la Méditerranée à la Livonie

Première moitié du XIIe siècle *Fondation, à Jérusalem, d'un hôpital pour soigner les pèlerins germaniques.*
A partir de 1199 *La communauté charitable devient un ordre monastique et militaire.*
1235 *La Bulle d'or de Rimini, octroyée par l'empereur Frédéric II, attribue à l'Ordre tous les territoires conquis sur les Prussiens.*
1260 *Bataille de Durbe (Lettonie actuelle), défaite de l'Ordre contre les Lituaniens.*
1309 *Le siège de l'Ordre est transféré de Venise à Marienbourg (Malbork, Pologne actuelle).*
1410 *Défaite de Tannenberg face au roi de Pologne Ladislas II.*
1525 *Le grand maître de l'Ordre se convertit au protestantisme ; la Prusse devient un duché laïc.*
1561 *Les territoires teutoniques en Livonie sont sécularisés et se transforment en duché de Courlande.*
Ci-contre : chevalier Teutonique (manuscrit allemand, XIVe siècle).



A. DAGLI ORTI /NPL-DEA PICTURE LIBRARY/ BRIDGEMAN IMAGES



Le château de Marienbourg (Malbork), sur les berges de la rivière Nogat, dans le nord de la Pologne, construit en briques à partir des années 1280, restauré durant le XIXe siècle, fut le centre du pouvoir teutonique pendant un siècle et demi.

menaçaient ses terres. Ce groupe de tribus païennes originaires de la Baltique était l'objet de vaines tentatives de conversion depuis le Xe siècle.

Les guerres contre ces peuples étaient reconnues par la papauté depuis le XIIe siècle comme contribution à la défense de la foi. En 1147, le pape Eugène III avait octroyé des indulgences* à ceux qui prenaient les armes pour les affronter. Cela donna lieu à une série de « croisades du Nord » non seulement contre les Prussiens, mais aussi contre les Slaves (les Wendes), les Baltes, les Estoniens, les Finnois et les Russes orthodoxes.

L'ordre Teutonique se lança alors dans cette entreprise longue et difficile, qui imposait de combattre dans les forêts marécageuses de Prusse. Peu à peu, les Teutoniques prirent le contrôle du territoire des Prussiens, incorporant dans leur ordre les évêchés de la région. Le grand maître reçut le titre de prince de l'Empire pour ses possessions en Prusse par la Bulle d'or de Rimini, que lui accorda l'empereur Frédéric II, en 1235.

L'histoire de la pénétration de l'Ordre dans la Baltique n'en était qu'à ses débuts. En 1237, il incorpora l'ordre militaire Porte-Glaive, qui s'était battu contre les populations païennes riveraines de la Baltique entre 1208 et 1227, lors de la croisade de Livonie, région correspondant peu ou prou à l'Estonie et à la Lettonie actuelles. Ces chevaliers, malgré une grave défaite infligée par les Lituaniens un an plus tôt, contrôlaient encore une grande partie du territoire de la Livonie. Enfin, un siècle plus tard, l'ordre Teutonique acheta le duché danois d'Estonie, acquisition ratifiée en 1346, devenant la principale puissance régionale de la Baltique.

Couvent central à Marienbourg

Dès la fin du XIIIe siècle, les Teutoniques étaient bien installés dans la Baltique. Pourtant, même après la chute d'Acre en 1291, ils n'avaient pas complètement abandonné l'idée d'une reconquête de la Terre sainte. Significativement, leur grand maître choisit comme siège officiel non pas la Prusse mais Venise, alliée de l'Ordre depuis le début du XIIIe siècle. C'est seulement en 1309 que le grand maître Siegfried von Feuchtwangen décida de transférer le couvent central de l'ordre en Prusse. Son choix se porta sur le château de Marienbourg (aujourd'hui Malbork, en Pologne). Celui-ci fut reconstruit et agrandi jusqu'à ses dimensions actuelles. Ce transfert s'expliquait sans doute aussi par la volonté de s'éloigner de l'Italie après le procès contre les Templiers, qui avait commencé en 1307. Les rapports des Teutoniques avec la Curie n'étant pas

NOTES

* Cf. lexique, p. 27.

1. Cf. L. Chollet, « La croisade balte », *L'Histoire* n° 484, juin 2021.

NPL-DEA PICTURE LIBRARY/ W . BUSS/BRIDGEMAN IMAGES

toujours excellents, ils pouvaient craindre de subir le même sort que le Temple.

Cette réorientation géographique fut suivie d'une intense activité de reconversion idéologique de l'Ordre, en particulier à partir de Karl von Trier, qui fut grand maître de 1311 à 1324. Tout un programme théologique et narratif représentait les Teutoniques, jadis ennemis des musulmans, comme des champions de la guerre contre les païens, en premier lieu les Lituaniens. Lesdits païens étaient décrits comme des *« chiens du diable »* repoussés par les chevaliers. L'ordre Teutonique lui-même était magnifié : *« nouvelle Jérusalem »*, *« arche de Noé »*, ou encore *« une étoile qui éclaire le monde »* – les Templiers et les Hospitaliers n'ont rien produit de comparable.

Un État en Prusse ?

Au milieu du XIVe siècle, l'Ordre se divisait en trois branches. La première, centrale, se situait en Prusse. Elle se caractérisait par une forte emprise sur le territoire de la région, où le grand maître agissait en seigneur féodal. Depuis la parution de l'ouvrage de Karol Gorski (1977) certains historiens ont même qualifié la domination exercée sur la région d'« État teutonique », perçu comme quasiment colonial. Cette expression a suscité de nombreux débats. Des spécialistes ont rétorqué que la conception même d'un État médiéval était difficile à définir et que le contrôle des Teutoniques sur leur territoire était loin d'être total. En particulier, il fallait distinguer les possessions directes de l'Ordre de celles que tenaient leurs feudataires, sans parler des riches villes marchandes, qui avaient leurs propres intérêts…

La deuxième branche, celle de la Livonie, ne disposait pas d'unité territoriale. Mis à part le duché d'Estonie, elle partageait la région avec les puissants princes-évêques de Riga, Tartu et Saaremaa. Enfin, la troisième branche, très étendue, soumise au maître d'Allemagne, comprenait la plupart des possessions de l'Ordre au sein du Saint-Empire, en Italie, en France et ailleurs, organisées en provinces définies comme « bailliages ».

Restaient les Russes « schismatiques » (chrétiens orthodoxes). Jusqu'à l'apparition de la Moscovie au XVe siècle, il s'agissait surtout des principautés de Novgorod et de Pskov, des adversaires forts mais avec lesquels, de temps en temps, des alliances

Une reconversion idéologique s'opère au XIVe siècle : les Teutoniques, jadis ennemis des musulmans, sont représentés comme des champions de la guerre contre les païens, en premier lieu les Lituaniens

aussi pouvaient se nouer. C'est dans ce contexte que se situe la « Bataille sur la glace » du lac Peïpous en 1242, souvent évoquée comme la victoire décisive du prince Alexandre Nevski sur l'ordre Teutonique. En fait, l'historiographie russe a en grande partie, à compter du XVIe siècle, forgé cet événement auquel il n'est même pas sûr que les Teutoniques aient effectivement participé.

La défaite des Teutoniques face aux Lituaniens, en 1260, lors de la bataille de Durbe (en Lettonie actuelle) est, elle, en revanche, attestée : des dizaines de chevaliers, y compris le maître de la branche livonienne, y furent tués. Les Lituaniens étaient des adversaires redoutables, bien organisés, bien armés, qui dominaient un territoire de la Baltique à la mer Noire. Leur existence même posait un problème structurel aux Teutoniques, en les empêchant d'unir leurs conquêtes de Livonie et de Prusse. Cela explique qu'il n'y ait jamais eu de colonisation allemande en Livonie. En Prusse, au contraire, avec l'arrivée de paysans allemands, les Prussiens baltes perdirent peu à peu leur langue et leur culture.

Au cours du temps, la guerre entre les Teutoniques et les Lituaniens se résuma à des expéditions

conduites en hiver, lorsque le sol des forêts marécageuses se stabilisait. Les Teutoniques étaient devenus populaires auprès de la chevalerie européenne. Chaque année, de très nombreux représentants de la noblesse, y compris celle du royaume de France, participaient à des campagnes organisées vers la Lituanie par le grand maître de l'Ordre.

A la fin du XIVe siècle, ce dernier apparaissait comme l'un des plus puissants princes d'Occident. Cette situation allait changer vers le début du XVe siècle. Le grand-duc de Lituanie Jagellon se convertit en 1386 à la foi catholique. Il épousa l'héritière du trône polonais et devint roi de Pologne sous le nom de Ladislas II. La lutte contre les Lituaniens, désormais chrétiens, n'avait plus aucune justification religieuse. Dans le même intervalle, l'union entre la Pologne et la Lituanie créa un État puissant à la frontière de la Prusse et de la Livonie ; un adversaire non plus religieux, mais politique et militaire.

Le 15 juillet 1410, la lutte atteignit son paroxysme lors de la bataille que les Allemands appellent Tannenberg, les Polonais Grunwald et les Lituaniens Zalgiris – l'un des affrontements de la fin du Moyen Age les plus exploités par les idéologies nationales du XXe siècle. Les Teutoniques y sont défaits face à l'armée de Ladislas II. Ce fut la première d'une série de difficultés que l'Ordre affronta dans la Baltique. Au même moment, les villes marchandes comme Gdansk, Elbing (Elblag) ou Thorn (Torun) se révoltèrent contre les taxes et restrictions que l'Ordre imposait pour financer ses activités militaires. Une véritable guerre civile s'ensuivit. A sa conclusion, en 1466, l'ordre Teutonique, affaibli, devint vassal du roi de Pologne, conservant le contrôle direct sur la Prusse orientale seulement. Enfin, en 1525, durant la Réforme protestante, le grand maître Albert de Brandebourg adhéra à la confession luthérienne et transforma la Prusse en un duché laïc, prédécesseur du royaume de Prusse du XVIIIe siècle.

En Livonie, au XVIe siècle, l'Ordre dut s'incliner devant Ivan le Terrible et se soumettre au roi de Pologne ; son territoire fut sécularisé et transformé en duché de Courlande. Dans l'Empire, enfin, il se rapprocha de la cour impériale de Vienne. En 1929, il devint une institution de chanoines réguliers, siégeant à Vienne. Il est aujourd'hui dirigé par son 66e grand maître, Frank Bayard. ■

COMMENTAIRE D'IMAGE

Récupération nazie



PHOTOARCHIV FÜR ZEITGESCHICHTE/AKG-IMAGES

Le 20 mai 1940, les dix-huit étendards de l'ordre Teutonique perdus lors de la bataille de Tannenberg (1410), face au roi de Pologne Ladislas II, et conservés ensuite au château de Cracovie, sont rapportés en grande pompe au château de Marienbourg (aujourd'hui Malbork, en Pologne) par des soldats SS. A compter de la Première Guerre mondiale se met en place une récupération idéologique des chevaliers Teutoniques. Ils deviennent le creuset de la nation allemande et un modèle de pugnacité dans la lutte éternelle qui, dans cette vision du monde, oppose les Germains aux Slaves. Dans les années 1930, les nazis s'emparent de ce symbole. Marienbourg devient un lieu de pèlerinage pour les Jeunesses hitlériennes. Des reconstitutions, des défilés, des discours y sont organisés. Inversement, l'ordre Teutonique est représenté par les Russes (par exemple, dans *Alexandre Nevski* d'Eisenstein) et les Polonais comme l'incarnation effrayante de l'envahisseur germanique. Après 1945, un effort de collaboration entre spécialistes des différents pays a fait des Teutoniques un sujet d'histoire médiévale presque comme les autres.



Une entreprise marquée par la violence, mais porteuse d'un élargissement des horizons. C'est ainsi que l'écrivain britannique H. G. Wells décrit les croisades en 1920, dans son essai* Esquisse de l'histoire universelle*, qu'illustre cette lithographie.

Un inépuisable réservoir d'imaginaire

Dès le Moyen Age, la croisade devient un mythe. Romantisée, fictionnalisée, souvent chargée d'un message politique, elle se prête, à chaque époque, aux réappropriations les plus diverses.

Julien observa que le mot croisade était le seul qui donnât à leur figure l'expression du sérieux profond mêlé de respect. » Avec son ironie habituelle, Stendhal épingle, dans *Le Rouge et le Noir*, les jeunes nobles qui se pressent au salon du marquis de La Mole, sous l'œil dégoûté d'un Julien Sorel tout juste monté à Paris. Cette fascination affichée pour la croisade* participe de l'identité de la noblesse au XIXe siècle. Stendhal relève, à propos de la marquise de La Mole, qu'« *avoir eu des ancêtres qui soient allés aux croisades est le seul avantage qu'elle estime* ». Vers 1830, la croisade, vieux rêve nobiliaire, est perçue comme le sommet de l'identité chevaleresque. Ce processus de romantisation et de fictionnalisation s'esquisse dès la première croisade. A mesure que les échecs en Orient s'accumulaient, la croisade s'est transformée en mythe, inspirant des romans et des chansons de geste, transformant Saladin en héros chevaleresque, suscitant des projets de conquête des Lieux saints, poussant les nobles d'Europe à s'inventer des ancêtres croisés.

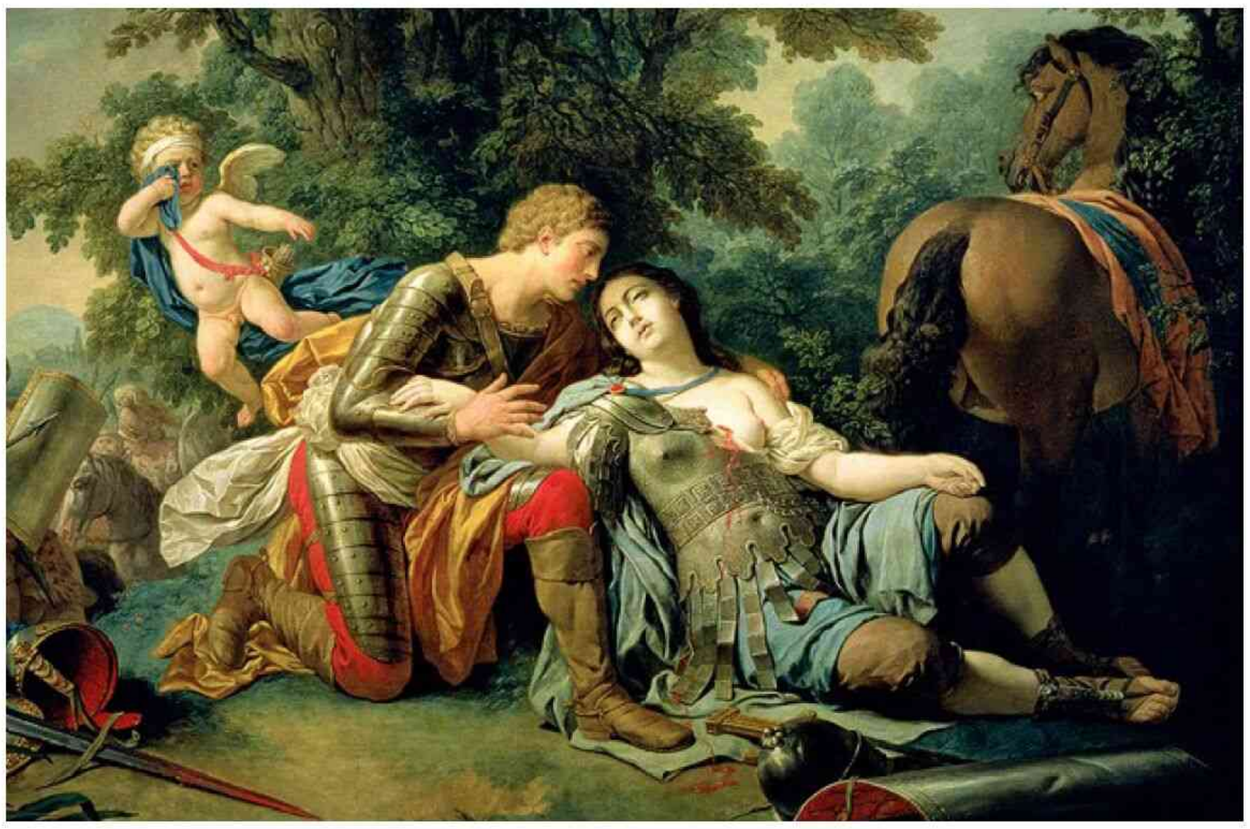
Publié en 1581, le poème du Tasse *La Jérusalem délivrée* est l'une des œuvres les plus lues de son temps : les aventures de Tancrède, Herminie et Clorinde font pleurer des générations d'Européens

BRIDGEMAN IMAGES – PHOTO PERSONNELLE



Florian Besson
Médiéviste, professeur d'histoire-géographie (Arles) et directeur d'ouvrage au Livre scolaire

Il a notamment coécrit, avec Christophe Naudin et William Blanc, Dix questions sur les croisades *(Libertalia, 2025) ainsi que, avec Pauline Ducret, Guillaume Lancereau et Mathilde Larrère,* Le Puy du faux. Enquête sur un parc qui déforme l'histoire *(Les Arènes, 2022).*



Romantisation Dans La Jérusalem délivrée *(1581), le Tasse intègre au récit de la première croisade les amours tragiques de Tancrède et Clorinde, qui combat avec les sarrasins. Tancrède, qui ne l'a pas reconnue, la tue (Louis Jean François Lagrenée, 1761, galerie Tretiakov, Moscou).*



Propagande royale *Les salles des Croisades du château de Versailles, inaugurées en 1843 par Louis-Philippe, magnifient les conquêtes du Moyen Age pour mieux exalter la vocation coloniale de la France (ici, Baudouin II, par Édouard Odier).*

pendant deux siècles au moins, contribuant à diffuser un imaginaire de la croisade. Le texte conserve peu d'éléments historiques de l'expédition de 1096-1099, si ce n'est une toile de fond. Encore un siècle plus tard, l'historien et philologue Charles du Cange encourage Louis XIV à revendiquer la couronne de Jérusalem.

Alger, « sainte et vraie croisade »

Les aristocrates que brocarde Stendhal sont les héritiers de cette longue histoire marquée – c'est le propre des imaginaires collectifs – par des réinventions, des réappropriations, des glissements successifs. L'événement induit des mémoires qui s'entrechoquent. Les auteurs des Lumières, par exemple, ont porté un regard très négatif sur les croisades, conçues comme l'articulation de la violence des nobles et de l'intolérance de l'Église. Les protestants, eux, réprouvent la dimension catholique de ces expéditions.

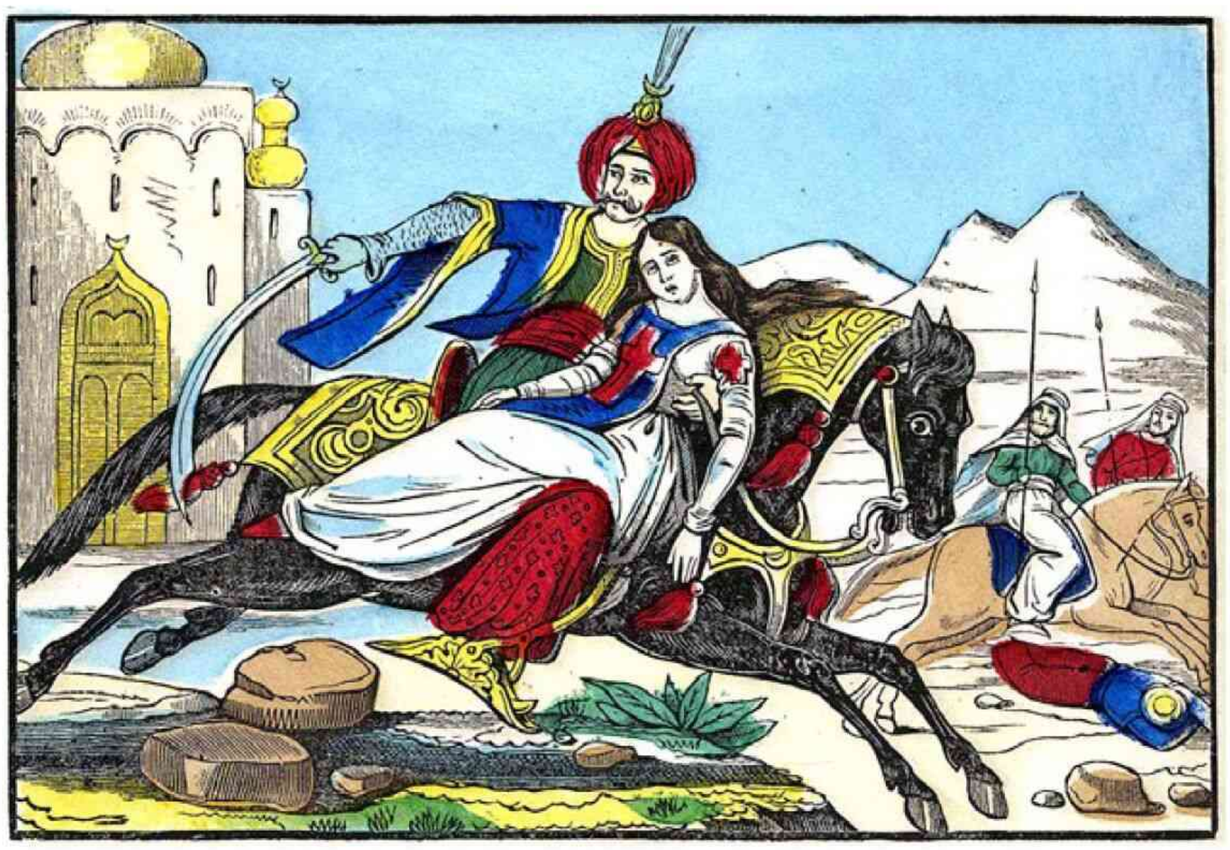
Au contraire, Louis-Philippe, en faisant réaliser les grandes peintures des salles des Croisades du château de Versailles, inaugurées en 1843, associe prestige de la monarchie française et croisades en Orient. Les tableaux pompiers mettent en scène des victoires – françaises – et des croisés ; ces représentations, reprises ensuite dans des manuels scolaires ou des vignettes distribuées dans des chocolats, façonnent un imaginaire visuel de cet épisode historique. Décorées par des blasons de familles nobles, ces salles regardent autant vers un passé fantasmé que vers un futur espéré : elles sont situées juste en dessous des salles d'Afrique, qui racontent en tableaux la conquête de l'Algérie, faisant des croisades la première étape d'une expansion coloniale affichée comme naturelle.

Une telle connexion est répandue dans les esprits du temps : en 1846, le capitaine Charles Richard décrit la prise d'Alger comme une *« sainte et vraie croisade de la civilisation contre la barbarie »*, menée par *« nous, Français, représentants du progrès humain sur cette Terre, enfants de Saint Louis »*. Le souvenir de la croisade est ici assimilé autant à la colonisation, présentée comme œuvre pie, qu'à l'identité nationale. Il n'est dès lors pas étonnant de voir qu'elle suscite de vives querelles historiographiques ou diplomatiques : les érudits belges et français du XIXe siècle se déchirent pour savoir si Godefroy de Bouillon, premier prince de Jérusalem, est né en France ou en Belgique.

La croisade est généralement associée soit au christianisme, soit à la guerre, soit aux deux. A la fin du XIXe siècle, les Assomptionnistes organisent, par exemple, des « croisades pacifiques » en Terre sainte*. Il s'agit en fait de grands pèlerinages destinés à

BRIDGEMAN IMAGES – GRANDPALAISRMN (CHÂTEAU DE VERSAILLES)/GÉRARD BLOT

Transgression *Les amours de Malek Adhel, frère de Saladin et de Mathilde, inspirée par Jeanne, sœur de Richard Cœur de Lion, que Sophie Cottin imagine en 1805, remportent un succès foudroyant (imagerie Gangel, Metz, 1852).*





Mobilisation *Cette affiche, conçue par le régime de Vichy en 1941, emploie le terme « croisade » pour désigner la lutte de la civilisation européenne contre le bolchevisme. Elle tente aussi de capter à son profit le signe « V », emblème de la Résistance.*

rappeler que la France est chrétienne alors que l'idée de laïcité fait son chemin. Pendant la Première Guerre mondiale, les belligérants emploient volontiers le vocabulaire et l'imagerie de la croisade, notamment dans leurs affiches de propagande. Décrire ses soldats comme de nouveaux croisés permet à la fois de se légitimer, de diaboliser l'adversaire et de masquer, sous le souvenir flatteur du combat chevaleresque, les horreurs d'une guerre industrielle. Preuve de son efficacité rhétorique, le procédé est à nouveau mobilisé lors de la Seconde Guerre mondiale, tant par les nazis que par les Alliés !

Depuis le milieu du XIXe siècle, le mot « croisade » passe dans le langage commun, notamment en anglais, pour désigner un engagement public pour ou contre une cause précise. En 1873, des dizaines de milliers de femmes américaines s'engagent ainsi dans une *Women's Temperance Crusade* contre la consommation d'alcool ; quelques années plus tard, ce sont les suffragettes qui se présentent comme des « nouvelles croisées ».

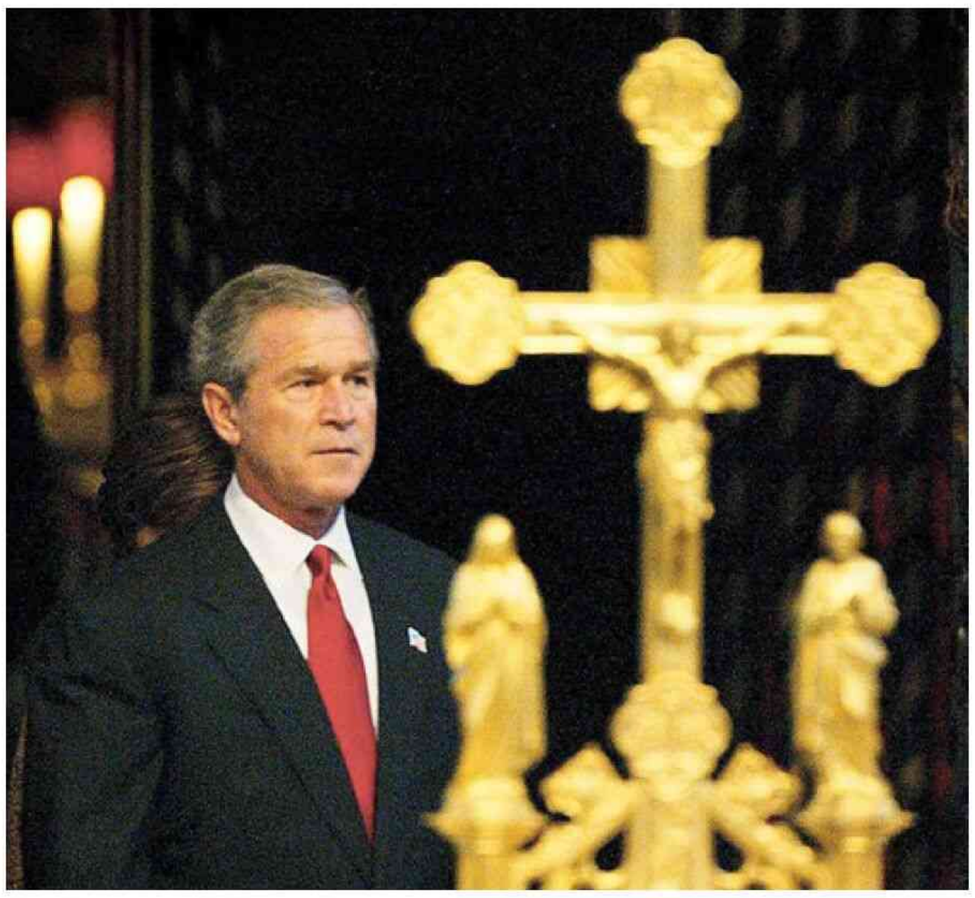
A l'extrême droite

Dans l'entre-deux-guerres, le motif de « la croisade contre le bolchevisme » envahit les discours politiques, en particulier à l'extrême droite. En 1937, le général Franco explique ainsi que sa guerre est une croisade, menée par *« ceux qui croient en Dieu »*, qu'ils soient catholiques ou musulmans, contre *« ceux qui veulent la semaine de 40 heures »*.

A rebours, le militant afro-américain W. E. B. Du Bois appelle, dans les mêmes années, à une *« grande croisade pour l'humanité »* qui entraînerait la décolonisation de l'Afrique, l'égalité hommes-femmes, la fin de la pauvreté et la paix mondiale.

Cet emploi courant du terme, toujours très fréquent aujourd'hui, diffuse les expéditions de croisade dans la culture collective. Elles apparaissent dans des opéras (*Les Lombards à la première croisade* de Verdi, 1843), des pièces de théâtre (*Croisades* de Michel Azama, 1988), des romans, des bandes dessinées, des films puis des jeux vidéo et des chansons. Toutes ces œuvres n'entretiennent pas le même rapport au Moyen Age. Certaines de ces réécritures mettent en scène des événements ou des figures historiques, d'autres utilisent l'Orient des croisades comme décor. Sait-on que Robert Howard, le créateur de Conan et de Tarzan, rédige plusieurs nouvelles dont le héros est un chevalier gaëlo-normand durant la troisième croisade ? D'autres œuvres encore abordent les croisades en se détachant totalement du cadre médiéval. Dans le diptyque de science-fiction *Dominium Mundi* (2013-2014), le romancier François Baranger recrée ainsi « la

CCØ BIBLIOTHÈQUES MÉDIATHÈQUES DE METZ, FIE IPO 032 – HERITAGE IMAGES/AURIMAGES



États-Unis, 2001
***Après le 11 Septembre, le président George W. Bush (ci-dessus à l'abbaye de Westminster, en 2003) appelle à la* « croisade contre le terrorisme ».**



A Bagdad aussi
L'imaginaire de la croisade se révèle aussi puissant en Orient qu'en Occident. Saddam Hussein se rêve en nouveau Saladin (peinture murale du parti Baas, Bagdad, 1989).

Jérusalem délivrée » du Tasse en en transposant l'intrigue sur… une autre planète, avec vaisseaux spatiaux et canons laser.

A travers ces réinventions se font jour des visions contrastées de la croisade. Elle est souvent dénoncée comme une entreprise impérialiste et fanatique, comme dans la série de bande dessinée *Croisade* (Jean Dufaux et Philippe Xavier, 8 volumes, 2007-2014) ou dans les constructions touristicomémorielles du sud-ouest de la France qui exaltent une identité « cathare » et dénoncent les violences des croisés du XIIIe siècle. Parfois, elle est mise en avant comme une pure opération politique, déconnectée de toute spiritualité. Dans le jeu vidéo *Medieval II: Total War* (2006), on peut, si l'on bénéficie de la faveur du pape, déterminer soi-même la cible de la croisade parmi les adversaires d'une autre confession ou des catholiques excommuniés. La possibilité est donc offerte de choisir avec jubilation une cible qui arrange nos intérêts géopolitiques du moment. Au contraire, au Puy-du-Fou, parc à thème destiné à diffuser les idées politiques réactionnaires de Philippe de Villiers, on entend un héraut annoncer un croisé tout juste débarqué de *« la France du Levant »*. Cette expression a été forgée au XIXe siècle pour légitimer la fabrique de l'empire colonial français. Elle permet donc de réactiver le vieux lien, ici présenté sous un jour positif, entre croisades et colonisation.

Enfin, toutes ces œuvres contribuent à une extension de l'imaginaire de la croisade, qui rencontre progressivement d'autres mythes jusqu'à les absorber et fusionner avec eux. Ainsi du Graal dans le troisième volet de la saga *Indiana Jones* intitulé *La Dernière Croisade*, où le héros se lance à la recherche de l'objet mythique dans une aventure qui le mène en Orient. Ainsi des Assassins, un mouvement chiite du XIIe siècle connu pour sa pratique de l'assassinat politique, très présent dans les fictions de croisade depuis la fin du XIXe siècle et remis à la mode par la franchise de jeux vidéo *Assassin's Creed*. Ainsi, enfin, des Templiers* : on constate une confusion croissante entre l'image du croisé et celle du Templier dans l'imaginaire collectif, au point qu'aujourd'hui les deux sont largement devenus synonymes. Pourtant, les Templiers n'étaient pas des croisés et peu de croisés sont devenus des templiers…

Héros d'une civilisation fantasmée

Le thème de la croisade conserve une charge idéologique potentiellement très forte. La lecture du monde comme un « choc des civilisations », dans la continuité de la théorie de Samuel Huntington, aussitôt adoptée par les néoconservateurs états-uniens,

PA IMAGES/ALAMY/PHOTO12 – HISTORIC COLLECTION/ALAMY/PHOTO12





Reconstituteurs ***Le Moyen Age est la période la plus représentée dans les reconstitutions historiques. Le Temple continue de fasciner reconstituteurs, joueurs, etc. Au point qu'on parle de « templarisme ».***

Cinéma **Kingdom of Heaven**, ***réalisé par Ridley Scott et sorti en 2005, se déroule à la fin du XIIe siècle. Le héros, Balian d'Ibelin, interprété par Orlando Bloom (affiche ci-dessus), participe à la défense de Jérusalem, assiégée par Saladin.***

tend à faire des croisades médiévales l'une des grandes étapes de l'affrontement structurel entre un Occident chrétien et un Orient musulman. Quelques jours après les attentats du 11 septembre 2001, le président George W. Bush compare le combat contre le groupe terroriste Al-Qaida à une nouvelle croisade. Les théoriciens et dirigeants d'Al-Qaida présentaient aussi leur action comme une lutte légitime contre les « nouveaux croisés », les Occidentaux et les sionistes.

Il n'est pas étonnant dès lors de voir, depuis une vingtaine d'années, des essayistes et des polémistes d'extrême droite convoquer les croisades à l'appui de leurs discours xénophobes, quitte à multiplier les contre-vérités. Par exemple, en affirmant, comme le répète en France un Éric Zemmour – aussi bien dans son essai *Destin français* (2018) que dans ses interventions médiatiques –, que la croisade était une entreprise défensive pour sauver l'Europe des invasions islamiques. Plusieurs symboles associés aux croisades, comme la croix de Jérusalem ou le cri de guerre *« Deus vult ! »* (« Dieu le veut ! » en latin, mentionné par plusieurs chroniqueurs, tel Foucher de Chartres), se retrouvent tagués sur des mosquées, brandis sur des pancartes dans des manifestations d'extrême droite ou tatoués sur la peau d'individus qui se rêvent en nouveaux croisés. Sur les réseaux sociaux, des comptes, très suivis, inondent le Web à coups de posts, de mèmes, de vidéos – souvent générées par intelligence artificielle – mettant en scène d'héroïques croisés aux lames étincelantes, prêts à mourir pour le Christ et pour une Europe blanche.

Le croisé se mue à la fois en héros d'une civilisation occidentale ou chrétienne fantasmée et en modèle de l'homme idéal contre toutes les dégénérescences de notre époque. Ces instrumentalisations peuvent nourrir les peurs et les haines, entretenir la violence, voire pousser certains terroristes à prendre les armes et à tuer. Le Norvégien Anders Breivik, responsable de la mort de 77 personnes en 2011 à Oslo et Utoya, s'est défini comme un templier engagé dans une croisade contre les migrants et les traîtres qui les soutiennent.

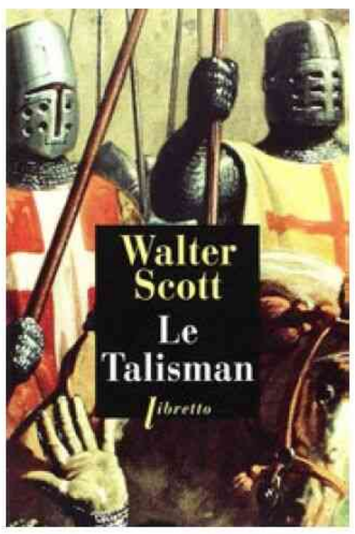
Ces usages-là du mythe de croisade sont actuellement les plus visibles. S'il est important que les médiévistes y répondent, pour opposer à l'opacité des fantasmes la froide réalité des sources, l'histoire des mémoires de la croisade nous apprend également que la roue tourne toujours. D'autres configurations mémorielles viendront, tôt ou tard, réinventer les croisades médiévales, les transposer dans d'autres cadres, y associer d'autres périodes et d'autres figures imaginaires, les charger d'autres valeurs. ■

* Cf. lexique, p. 27.

C. BALOSSINI/NPL-DEA PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES – © SCOTT FREE PRODUCTIONS /BK/COLL. CHRISTOPHEL

A lire, voir et écouter

Livres



LE TALISMAN

Deuxième volet de la série *Histoires du temps des croisades*, il montre Richard Cœur de Lion en vainqueur arrogant et critiqué par les siens face à un Saladin plus avisé.

W. Scott, 1825, rééd. Libretto, 2013.

LE LIVRE DE SALADIN

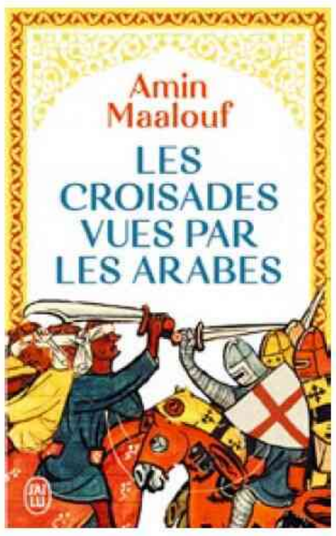
Deuxième volume du *Quintet de l'Islam*, l'ouvrage met en scène un érudit juif chargé d'écrire la biographie du jeune Kurde devenu sultan.

T. Ali, trad. D. Meur, Sabine Wespieser, 2008.

DOMINIUM MUNDI

En 2202, le pape Urbain IX gouverne l'Empire chrétien moderne, une société revenue à un mode de vie médiéval après une conflagration géante. Il décide d'envoyer un vaisseau colonisateur vers une planète d'Alpha du Centaure où serait le tombeau du Christ. Un diptyque plutôt réussi.

F. Baranger, Pocket, 2016.



LES CROISADES VUES PAR LES ARABES

S'appuyant sur des chroniques arabes, l'auteur libano-français donne un récit en miroir des confrontations violentes mais aussi des échanges entre les « Franj » et les musulmans.

A. Maalouf, JC Lattès, 1983, rééd., J'ai lu, 2023.

LE CŒUR CONVERTI

Au XIe siècle, une jeune Normande, convertie au judaïsme par amour, est capturée près de Narbonne avec ses enfants par des croisés en route pour Jérusalem. L'auteur s'est inspiré de personnages réels.

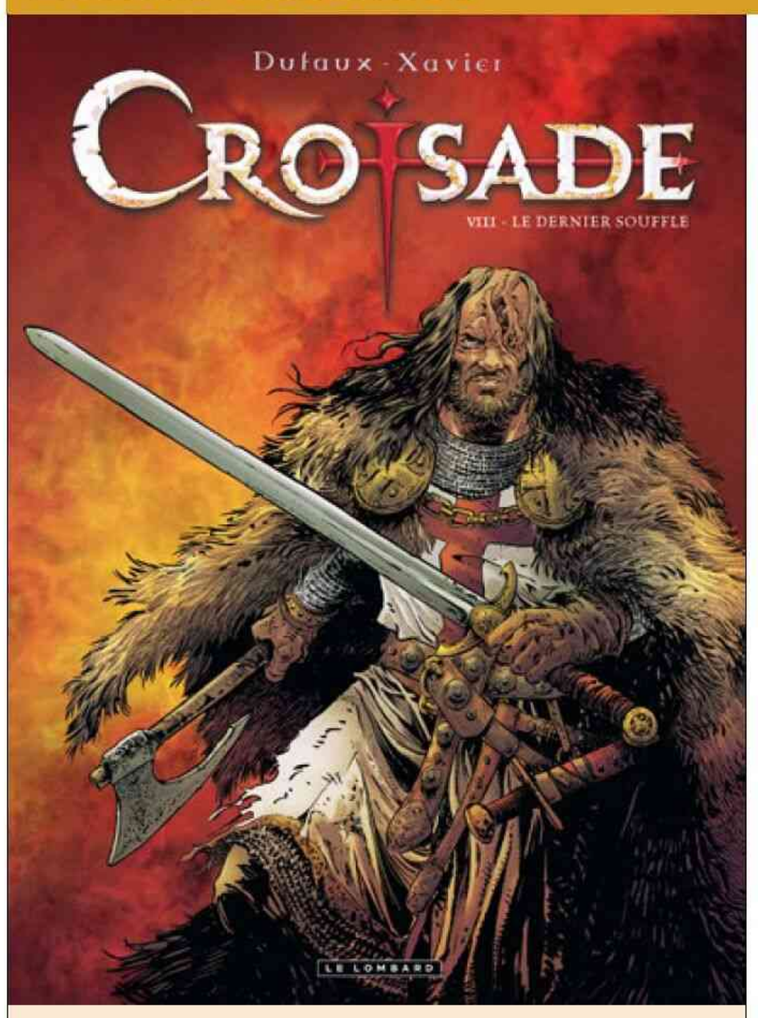
S. Hertmans, trad. I. Rosselin, Gallimard, 2018, rééd., 2020.

DU DOMAINE DES MURMURES

Pour que son père expie son viol incestueux, une jeune femme le force à partir de Bourgogne en croisade avec Frédéric Barberousse.

C. Martinez, Gallimard, 2011, rééd., 2013.

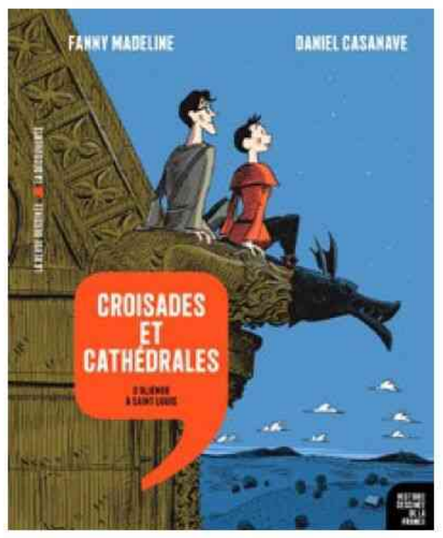
Bande dessinée



Les huit fantastiques

Les auteurs ont délibérément choisi de privilégier le fantastique : les amateurs d'exactitude historique en seront pour leurs frais ! Pour autant, les huit croisades apparaissent en toile de fond des aventures fort variées des protagonistes, à commencer par le chevalier Grégoire d'Arcos, par Gauthier de Flandres resté sur place après la fin des combats ou par El Hadj, celui « qui commande à la secte des Assassins ». Le succès des albums tient pour beaucoup aux dessins, très suggestifs, notamment des batailles, parfois en double page.

J. Dufaux, P. Xavier, Bruxelles, Le Lombard, 8 vol., 2007-2014.



CROISADES ET CATHÉDRALES

Une médiéviste et un artiste féru du passé se sont associés pour ce volume de l'histoire dessinée de la France, très documenté.

F. Madeline, D. Casanave, La Revue dessinée-La Découverte, 2019.

LE DERNIER TEMPLIER

Quatre cavaliers vêtus en templiers dérobent un objet appartenant au Vatican dans une exposition à New York : un agent du FBI et une archéologue enquêtent sur ce vol susceptible de remettre en cause la papauté.

R. Khoury, M. Lalor, B. Rocco, 6 vol., Dargaud, 2009-2016.

LA CROISADE DES INNOCENTS

L'incroyable aventure d'enfants partis en 1212 sur les routes d'Europe pour délivrer Jérusalem, racontée de leur point de vue.

C. Cruchaudet, Toulon, Soleil, « Noctambule », 2018.

À ÉCOUTER > **Il était deux fois… les croisades** Podcast de France Culture, 12 octobre 2021, avec Loïc Chollet et Gabriel Martinez-Gros.
> **Les croisades vues d'en face** « Concordance des temps », 20 février 2021, avec Gabriel Martinez-Gros.

Films et séries



LES CROISADES

Le film, au-delà des héros tels Godefroy de Bouillon et Saladin, s'intéresse aux motivations des croisés et aux difficultés qu'ils rencontrent.
C. B. DeMille, 1935.

KINGDOM OF HEAVEN

Divertissement efficace au casting prestigieux où le face-à-face entre Baudoin IV, roi lépreux de Jérusalem, et Saladin, cherchant une coexistence pacifique, se veut message d'espoir pour les pacifistes d'aujourd'hui.
R. Scott, 2005.

ALEXANDRE NEVSKI

Face au péril nazi, Staline commande ce film, où le brave prince Alexandre repousse les chevaliers Teutoniques dans la Russie du XIIIe siècle. Le pacte germano-soviétique ajourne la sortie de ce chef-d'œuvre absolu.
S. Eisenstein, 1938.



SALADIN

Commandé par Nasser, ce biopic au succès fulgurant dans le monde arabe met en scène un chevaleresque Saladin, décidé à reprendre Jérusalem aux chrétiens.
Y. Chahine, 1963.

THIBAUD OU LES CROISADES

Ces 26 épisodes de vingt-six minutes, diffusés par l'ORTF en 1968-1969, de France Bennys et Henri Colpi, met en scène un « poulain », fils d'un baron chrétien et d'une mère arabe, surnommé « le chevalier blanc », dans la période de latence entre les deux premières croisades. En couleurs, cette série connut un grand succès.

25 AOÛT 1270, LA MORT DE SAINT LOUIS

Vingt-six minutes pour ce documentaire d'Arte en ligne, qui replace la mort du souverain français dans le contexte de la croisade.

Lieux

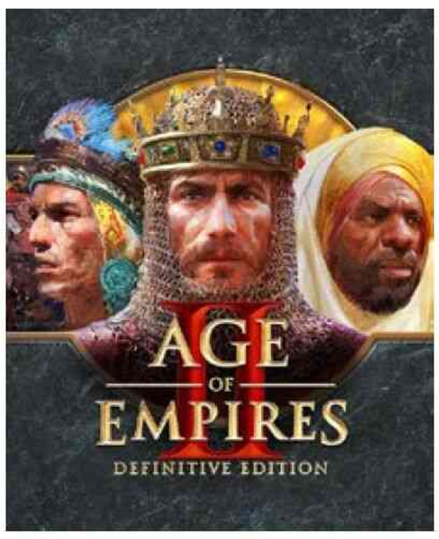


CHÂTEAU DE VERSAILLES, DIST. GRANDPALAISRMN/THOMAS GARNIER

Versailles, cinq salles dédiées

En 1843, en pleine vogue pour le Moyen Age, le roi Louis-Philippe consacre cinq salles du pavillon de l'aile nord aux croisades. Façon habile de conforter la noblesse légitimiste… Les toiles de grand format retracent des événements, batailles, prises de villes, et peignent des chefs croisés, dont les rois. Les frises, plafonds et pilastres portent les noms et armes des chevaliers croisés – ou réputés tels, car de riches familles achètent alors des actes au faussaire Courtois. L'architecte Frédéric Nepveu insère dans le décor néogothique les portes en bois sculpté de l'hôpital des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem rapportées de Rhodes en 1837.

Jeux



AGE OF EMPIRES

Le jeu propose diverses campagnes, certaines situées pendant les croisades, animées par des chrétiens et des musulmans anonymes ou célèbres (Frédéric Barberousse, Saladin). Une extension propose d'incarner des templiers.
Microsoft Game Studios, 1997.

ASSASSIN'S CREED

1191, troisième croisade. Le héros est un Américain descendant d'Altaïr, assassin d'élite chargé d'arrêter le conflit. Le joueur contrôle le héros dans Damas, Acre, Jérusalem et Masyaf.
Ubisoft, 2007.

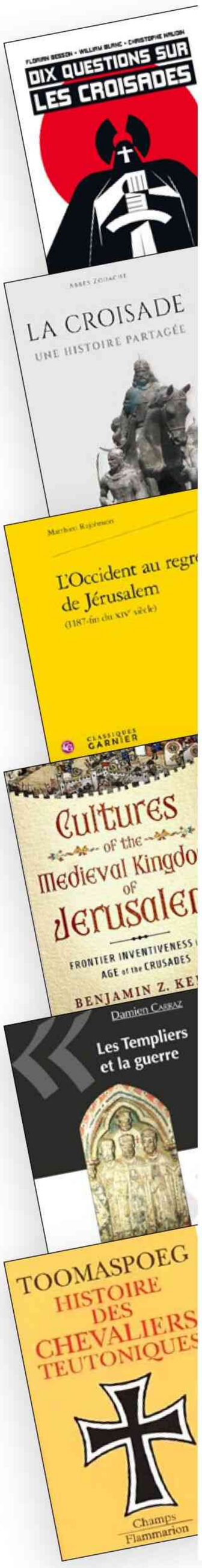
MEDIEVAL II: TOTAL WAR

Dans ce jeu de stratégie sont retracées des batailles, dont Arsouf et Tannenberg. L'extension « Total War Kingdoms » ajoute quatre campagnes dont « Crusades », qui se déroule au Proche-Orient.
Creative Assembly, 2006.

ET AUSSI > Chypre Exposition à la BNF (Richelieu) : manuscrits, cartes et objets en rapport avec les croisades et les États latins, jusqu'au 14 juin 2026.
> Clermont-Ferrand Fontaine d'Urbain II (1898). Face à la cathédrale, la statue indique, de sa main droite, la direction de la Terre sainte.

A lire

Bibliographie



OUVRAGES GÉNÉRAUX

P. Alphandéry, A. Dupront, *La Chrétienté et l'idée de la croisade*, 1959, 2 vol., rééd. Albin Michel, 1995.

M. Aurell, S. Gouguenheim, *Les Croisades. Histoires et idées reçues*, Perrin, 2025.

M. Balard, *Croisades et Orient latin, XIe-XIVe siècle*, Armand Colin, 2003, rééd., 2024.

F. Besson, W. Blanc, C. Naudin, *Dix questions sur les croisades*, Libertalia, 2025.

C. Cahen, *Orient et Occident au temps des croisades*, Aubier Montaigne, 1983, rééd., 2010.

A. Demurger, *Croisades et croisés au Moyen Age*, Flammarion, 2006, rééd., 2010.

J. Flori, *La Première Croisade. L'Occident chrétien contre l'Islam*, Complexe, 1992, rééd., 2001.

B. Kedar, S. Menache, M. Balard (dir.), *Crusading and Trading between East and West. Studies in Honour of David Jacoby*, Londres-New York, Routledge, 2019.

V. Lemire (dir.), *Jérusalem. Histoire d'une ville-monde*, Flammarion, « Champs histoire », 2016.

F. Mazel (dir.), *Nouvelle Histoire du Moyen Age*, Seuil, 2021.

C. Morrisson, *Les Croisades*, PUF, « Que sais-je ? », 2006, rééd., 2024.

J. Richard, *Histoire des croisades*, Fayard, 1996, rééd., 2012.

J. Riley-Smith, *Les Croisades*, Pygmalion, 1990, rééd., 1999 ; *The Crusades. A History*, Londres, Bloomsbury, 2014.

S. Runciman, *Histoire des croisades*, [1951], Tallandier, 2006.

A. Zouache, *La Croisade. Une histoire partagée*, Le Caire, Ifao, 2025.

SUR L'ESPRIT DE LA CROISADE

M. Aurell, *Des chrétiens contre les croisades. XIe-XIIIe siècle*, Fayard, 2013.

D. Baloup, P. Josserand (dir.), *Regards croisés sur la guerre sainte. Guerre, idéologie et religion*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2006.

N. Bériou, *Les Pouvoirs de l'éloquence. Prédication et pastorale dans la chrétienté latine, XIIe-XIIIe siècles*, Droz, 2024.

A.-M. Certin, R. Gutman, *Le Baptême ou la Mort. Les massacres des Juifs dans l'espace rhénan à partir de chroniques hébraïques sur les croisades, XIe-XIIe siècles*, L'Éclat, 2024.

J. Harris, *Byzantium and the Crusades*, Londres, Bloomsbury, 2014, rééd., 2022.

B. Kedar, *Crusade and Mission: European Approaches Toward the Muslims*, Princeton University Press, 1994, rééd., 2016.

M. Rajohnson, *L'Occident au regret de Jérusalem, 1187-fin du XIXe siècle*, Garnier, 2021.

J. Richard, *L'Esprit de la croisade : textes médiévaux*, Cerf, 2000.

M. Tamminen, *Crusade Preaching and the Ideal Crusader*, Turnhout, Brepols, 2018.

LES ÉTATS LATINS D'ORIENT

R. Ellenblum, *Frankish Rural Settlement in the Latin Kingdom of Jerusalem*, Cambridge University Press, 1998 ; *Crusader Castles and Modern Histories*, Cambridge University Press, 2003, rééd., 2009.

M. Eychenne, S. Pradines, A. Zouache, (dir.), *Guerre et paix dans le Proche-Orient médiéval, Xe-XVe siècle*, Le Caire-Damas, Ifao-Ifpo, 2019.

N. Faucherre, J. Mesqui, N. Prouteau (dir.), *La Fortification au temps des croisades*, Rennes, PUR, 2004.

B. Kedar, *The Franks in the Levant, 11th to 14th Centuries*, Aldershot, Variorum, 1993 ; *Cultures of the Medieval Kingdom of Jerusalem. Frontier Inventiveness in the Age of the Crusades*, Ithaca, Cornell University Press, 2025.

J. Loiseau, *Les Mamelouks, XIIIe-XVIe siècle*, Seuil, 2014, rééd., 2016.

J. Prawer, *The Latin Kingdom of Jerusalem. European Colonialism in the Middle Ages*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1973.

C. Rouxpetel, *L'Occident au miroir de l'Orient chrétien. Cilicie, Syrie, Palestine et Égypte, XIIe-XIVe siècle*, École française de Rome, 2015.

A. Zouache, *Armées et combats en Syrie, 491/1098-569/1174*, Damas, Presses de l'Ifpo, 2008.

ORDRES MILITAIRES

N. Bériou, P. Josserand (dir.), *Prier et combattre. Dictionnaire européen des ordres militaires au Moyen Age*, Fayard, 2009.

D. Carraz, *Les Templiers et la guerre*, Clermont-Ferrand, LEMME Edit, 2012.

A. Demurger, *Chevaliers du Christ. Les ordres religieux-militaires au Moyen Age, XIe-XVIe siècle*, Seuil, 2002.

S. Gouguenheim, *Les Chevaliers Teutoniques*, Tallandier, 2007.

K. Toomaspoeg, *Histoire des chevaliers Teutoniques*, Flammarion, 2001, rééd., « Champs », 2003 ; *The Teutonic Order in Italy, 1190-1525: Building Bridges in the Medieval World*, Londres, Routledge, 2024.

L'Histoire
ÉVÉNEMENT

ANNIVERSAIRE

Tchernobyl : une catastrophe annoncée

VLASTIMIR SHONE/GAMMA-RAPHO

Le réacteur dévasté, le 26 avril 1986 au matin.



L'apocalypse

En 1986, l'Ukraine soviétique subissait l'accident le plus grave de l'histoire du nucléaire. Prévisible ou non ? Pour Nicolas Werth, les carences du système expliquent aussi la catastrophe et ses conséquences.

L'accident survenu à la centrale nucléaire de Tchernobyl, écrit Mikhaïl Gorbatchev dans ses Mémoires (Le Rocher, 1997), *constitua la preuve la plus spectaculaire et la plus terrible de l'usure de notre matériel et de l'épuisement des possibilités de notre vieux système.* […] *Après Tchernobyl, il n'était plus possible de pratiquer la même politique de silence que par le passé. Ce drame a mis en lumière un certain nombre de maux dont souffrait notre système : dissimulation des accidents et des processus négatifs, irresponsabilité et incurie, négligence dans le travail, ivrognerie généralisée. Il constitua un nouvel argument de poids en faveur de réformes profondes.* »

Tchernobyl n'est pas seulement le plus grave accident nucléaire jamais survenu, il est aussi un accident de société. Résultat de l'état de délabrement avancé de l'URSS, la catastrophe en révéla toutes les carences et les faiblesses. Elle inspira aussi les derniers grands mythes soviétiques : la « guerre contre l'atome » fut la dernière livrée par l'Union soviétique, et la « liquidation des conséquences de l'accident de Tchernobyl », la dernière grande campagne de mobilisation politico-idéologique menée dans l'esprit des « grandes campagnes de masse » des régimes communistes.

Depuis l'implosion de l'URSS, en 1991, il est revenu à l'Ukraine, sur le territoire de laquelle se trouvait la centrale accidentée, et à la Biélorussie, ex-république soviétique la plus contaminée par les retombées radioactives, de gérer les conséquences de la catastrophe, sur

Une ville fantôme

Dominant Pripiat abandonnée, l'arche monumentale installée au-dessus du réacteur pour son démantèlement. Elle est opérationnelle depuis juillet 2019, mais la guerre a tout suspendu.

OKLA MICHAL/AP/SIPA

les plans de la santé publique et de l'économie. Or cette gestion est restée opaque, surtout en Biélorussie, gouvernée par le dernier dictateur au pouvoir en Europe, Aleksandr Loukachenko, constamment réélu depuis 1994. Malgré l'action de nombreux organismes internationaux spécialisés dans les questions du nucléaire, les informations sur les conséquences de Tchernobyl restent toujours fragmentaires.

Le 26 avril 1986, à 1 h 23

L'accident n'est pas survenu durant le fonctionnement normal de la centrale, mais au cours d'une expérimentation mal préparée.

Le réacteur nucléaire de la centrale, de type RBMK (« réacteur de grande puissance à tubes de force »), était en effet, dans certaines conditions extrêmes, difficile à contrôler. Son cœur est intrinsèquement instable à cause d'un effet dit « coefficient de vide positif », qui favorise l'emballement de la réaction nucléaire : la puissance augmente spontanément et doit sans cesse être régulée par les opérateurs pour éviter la fonte du cœur. Dans les réacteurs utilisés en Occident, et dans les modèles soviétiques plus modernes, le « coefficient de vide » est négatif : l'intensité de la réaction chute d'elle-même sans intervention extérieure. Autre défaut majeur des RBMK : le délai beaucoup trop long – vingt secondes – du système d'arrêt d'urgence. Enfin, son cœur de graphite et d'uranium est inflammable à très haute température.

Néanmoins, c'est bien une expérimentation risquée qui a déclenché l'accident. Une équipe d'ingénieurs dirigée par un spécialiste en énergétique, et non en physique nucléaire, eut l'idée, début 1986, d'augmenter le rendement énergétique de la centrale en utilisant la chaleur résiduelle après l'arrêt du réacteur. Le ministère de l'Énergie donna son aval à cette recherche, mais pas l'organisme spécial Gosatomnadzor chargé de superviser tous les aspects de la sécurité nucléaire.

L'équipe passa outre, ayant reçu l'accord de Viktor Petrovitch Brioukhanov, directeur de la centrale. Cet ingénieur en thermodynamique et non en nucléaire, nommé à la tête de Tchernobyl au début des années 1970, était très représentatif de cette « génération des ingénieurs », de qualification moyenne, promue au cours des années Brejnev par le Parti à des postes importants grâce à leur volontarisme militant, qui consistait d'abord et avant tout à remplir et dépasser le plan de production.

En 1983, Brioukhanov avait signé « l'acte de mise en exploitation expérimentale » du quatrième réacteur alors que toutes les vérifications n'avaient pas été achevées, ce qui lui valut d'être décoré de l'ordre de l'Amitié des peuples. En 1986, il figurait sur la liste proposée des médaillés de l'ordre du Travail socialiste à l'occasion de l'inauguration, prévue en octobre, du cinquième réacteur, encore en construction lors de l'explosion…

Au moment de l'expérimentation, menée un vendredi soir, il n'était pas présent, non plus que l'ingénieur en chef, Nikolaï Fomine. C'était Anatoli Dyatlov, l'ingénieur en chef adjoint, qui dirigeait l'équipe d'« expérimentateurs ».

« *Ceux qui ont mené l'expérience dans la nuit du 25 au 26 avril 1986*, explique le professeur Vassilii Nesterenko, *se sont lourdement trompés dans leurs calculs. La puissance du réacteur a brusquement baissé à 30 mégawatts, au lieu des 800 escomptés. Ils ont alors levé les barres mobiles pour augmenter la puissance. Mais*



IGOR KOSTIN/SPUTNIK/SIPA – PHOTO PERSONNELLE

Premiers clichés

Le 14 mai, des experts mesurent l'irradiation. Igor Kostin était le premier photographe sur place.



Nicolas Werth

Directeur de recherche émérite (CNRS), il a récemment publié *Un État contre son peuple : de Lénine à Poutine* (Les Belles Lettres, 2025).

Ce texte reprend l'article paru dans *L'Histoire* n° 308, avril 2006.

700 000 volontaires

De l'été 1986 à l'été 1988, des « liquidateurs » venus de toute l'Union soviétique, dont beaucoup de jeunes attirés par des primes ou la promesse d'un logement, participent à l'évacuation et à la décontamination des zones les plus touchées. Ils sont près de 700 000. Ni formés ni correctement protégés, ils repartent eux-mêmes irradiés.

là, à la suite d'un défaut de fabrication, l'eau a rempli l'espace qu'avaient occupé les barres. La puissance est montée en flèche et l'eau est entrée en ébullition. Une radiolyse de l'eau a commencé à se produire, ce qui a provoqué la formation d'un mélange détonant d'oxygène et d'hydrogène. Ces premières petites explosions ont éjecté entièrement les barres mobiles destinées à arrêter le réacteur en cas de panne, le réacteur n'était donc plus contrôlable. En cinq secondes, sa puissance a augmenté de 100 fois ! Les "expérimentateurs" ont alors essayé d'enfoncer de nouveau les barres, mais trop tard. Une immense explosion s'ensuivit[1]*. »*

La dalle de 1 000 tonnes de béton au-dessus du bâtiment est projetée dans les airs, retombant inclinée sur le cœur du réacteur, qui s'entrouvre alors. Un gigantesque incendie se déclare. Plus de 100 tonnes de combustibles radioactifs entrent en fusion. Un immense faisceau de lumière aux reflets bleuâtres monte du cœur du réacteur, illuminant l'installation dévastée, plongée dans l'obscurité.

Viktor Petrovitch Brioukhanov est réveillé à 1 h 30 du matin. Il fait d'abord appel à une simple équipe de pompiers de la ville de Pripiat (45 000 habitants), située à 2-3 kilomètres de la centrale. Vers 4 heures du matin, il appelle le ministère de l'Énergie, rassurant, et affirme que *« le cœur du réacteur n'est probablement pas endommagé »*.

Une lueur cramoisie domine les environs

Avec un équipement dérisoire, quelques dizaines de pompiers parviennent à circonscrire l'incendie. Mais le cœur nucléaire et le graphite continuent de se consumer, dégageant une très forte radioactivité. Les pompiers, gravement irradiés, sont évacués vers l'hôpital local, puis vers Moscou, où la plupart meurent, dans d'atroces souffrances, au cours des jours suivants.

Brioukhanov n'ordonne aucune évacuation. Or, au moment de l'explosion, plusieurs centaines de personnes travaillaient. Le 26 avril,



SPUTNIK/SIPA



Jeune pompier
Dépêchés de Pripiat en pleine nuit sans matériel adapté, les soldats du feu gravement irradiés furent transportés dans une unité hospitalière spéciale à Moscou – où le personnel soignant fut lui aussi exposé. La plupart moururent les jours suivants, dans d'atroces souffrances.

les alentours de la centrale grouillent de pompiers et de militaires. En ce samedi matin, les habitants de Pripiat vaquent tranquillement à leurs occupations. Près de 900 jeunes de 10 à 17 ans participent même au « marathon de la paix » qui, de Pripiat à Kopachy, fait le tour de la centrale !

Entre-temps, à Moscou, une commission gouvernementale est mise sur pied. Quelques membres prennent l'avion pour Tchernobyl. Valeri Legassov, un haut responsable du nucléaire soviétique, l'évoque dans son texte publié par la *Pravda* le 20 mai 1988, un mois après son suicide : « En *nous approchant de Tchernobyl, dans la soirée du 26 avril, nous fûmes frappés par la couleur du ciel. A une dizaine de kilomètres, une lueur cramoisie dominait les environs. Pourtant, les centrales nucléaires ne rejettent habituellement aucune fumée. Mais ce jour-là, l'installation ressemblait à une usine métallurgique surmontée d'un épais nuage assombrissant la moitié du ciel.* »

Boris Chtcherbina, l'un des vice-présidents du Conseil des ministres, arrivé vers 21 heures, décide enfin d'ordonner l'évacuation, à partir du surlendemain, de la population dans un rayon de 30 kilomètres autour de la centrale, ➥

VLADIMIR VIATKIN/SPUTNIK/SIPA

NOTE

1. F. Lemarchand (dir.), *Les Silences de Tchernobyl*, Autrement, 2004, pp. 14-26.

DATES-CLÉS

De l'explosion à la guerre

1986, 26 avril

1h23 *Explosion du réacteur n° 4.*

1h30 *Le directeur de la centrale fait appel aux pompiers de Pripiat et, dès 4 heures, rassure les autorités.*

21 heures *Le vice-président du Conseil des ministres, arrivé par avion, décide d'évacuer la population.*

27 au 30 avril *Largage par hélicoptère de milliers de tonnes de sable, d'argile, de plomb, de borax et de dolomite.*

28 avril *Les 45 000 habitants de Pripiat sont évacués. Le matin même, la centrale de Forsmark (Suède) constate une hausse de la radioactivité, vite identifiée comme venant d'URSS. L'AFP informe la planète l'après-midi.*

29 avril *L'agence Tass reconnaît* « un incident de gravité moyenne ».

6 mai *Alors que l'émission de radiations chute, un nouveau foyer se déclare. Nouveaux largages. Près de 100 000 personnes ont déjà été déplacées. Elles seront 250 000 au bout de trois mois.*

14 mai *Intervention télévisée de Gorbatchev.*

Été 1986-été 1988 *700 000 « liquidateurs » volontaires venus de toute l'URSS se relaient pour évacuer et décontaminer les zones les plus touchées – puis repartent…*

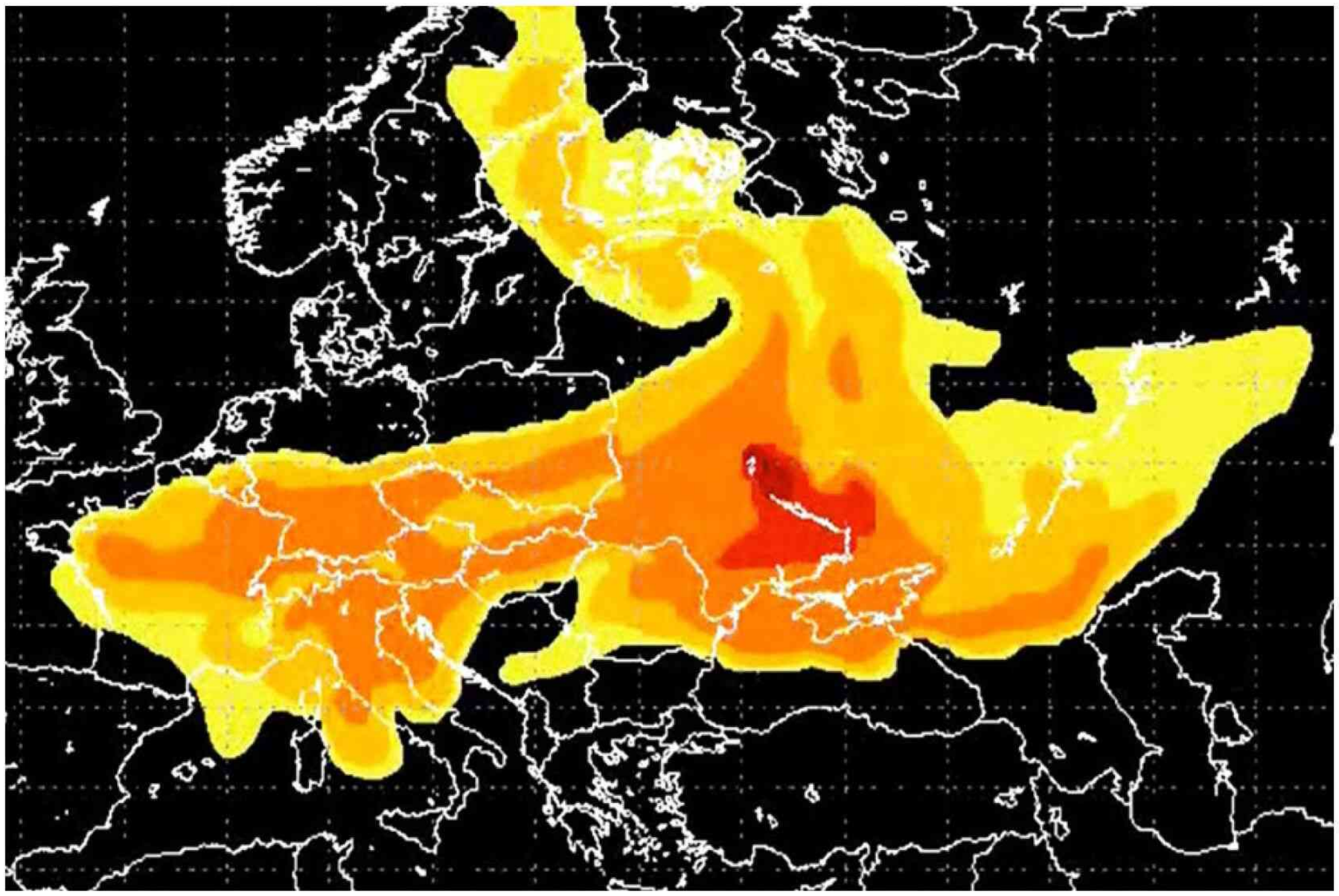
Fin 1988 *Les opérations de « liquidation des conséquences de l'accident de la centrale de Tchernobyl » sont officiellement terminées.*

2000, 15 décembre *Le réacteur n° 3, dernier à fonctionner, est arrêté en échange d'une aide financière européenne.*

2010-2016 *Construction d'une arche au-dessus du réacteur n° 4 pour permettre la démolition de l'ensemble. Elle est intégralement équipée en janvier 2019.*

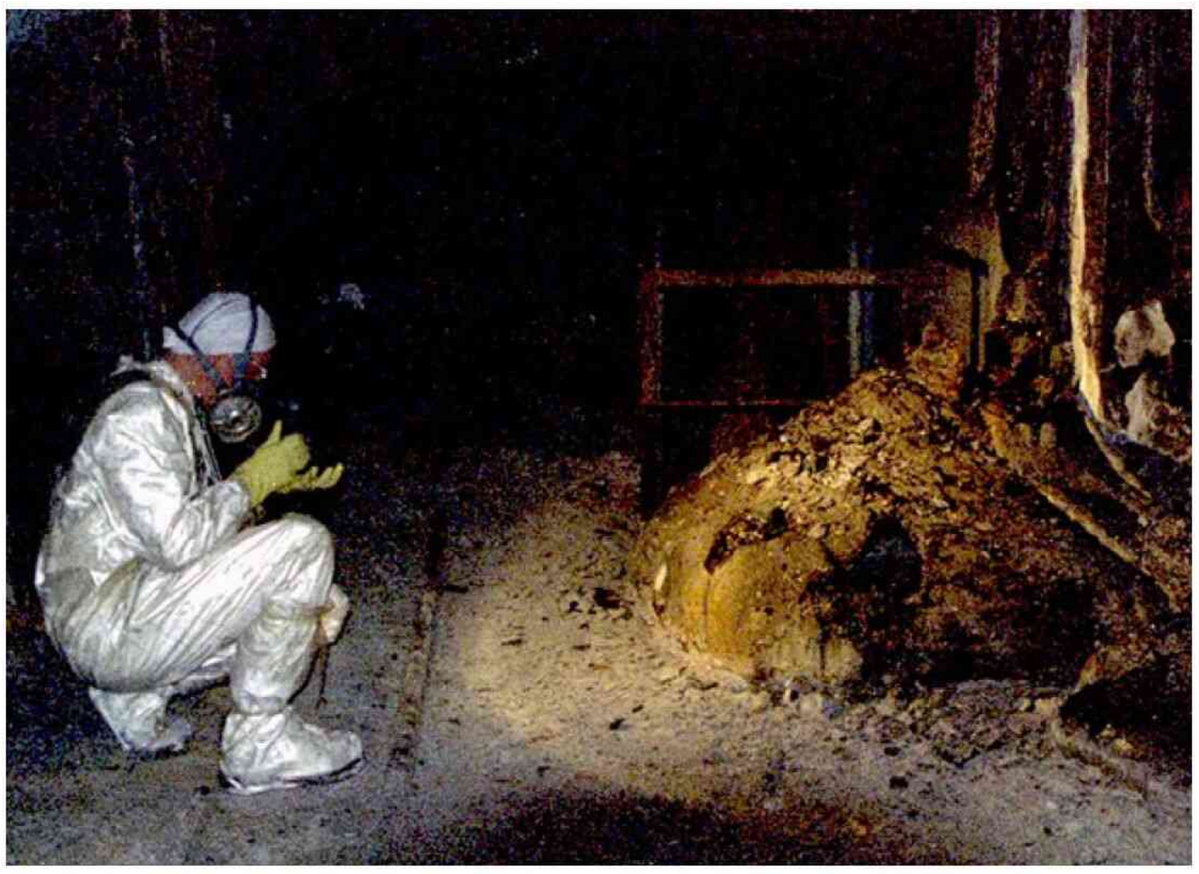
2022, fin février *La Russie prend le contrôle de la centrale, mais doit en partir le 31 mars.*

2025, 13 février *Attaque par un drone russe, les niveaux de radiation intérieur et extérieur restent stables.*



Le trajet du nuage

Le 26 avril, le vent pousse le panache de poussières radioactives vers le nord de l'Ukraine et la Biélorussie et à partir du 27 avril, vers les pays scandinaves et le sud. La France sera touchée après le 30 avril. Le 5 mai, les rejets s'arrêtent et le nuage repart vers l'est.



« Pied d'éléphant »

Masse de magma métallique et minéral fondu dans le réacteur ; c'est le matériel le plus radioactif connu à ce jour. En 1996 seulement, l'expert Artur Korneyev a pu réaliser ces clichés.

➦ et de faire appel à l'armée de l'air pour tenter d'ensevelir le cœur du réacteur nucléaire en fusion sous du sable et d'autres matériaux.

Il faudra quinze jours à des équipes spécialisées pour étouffer la réaction nucléaire en déversant plusieurs milliers de tonnes de sable, d'argile, de plomb, de bore qui a la propriété d'absorber les neutrons, de borax et de dolomite. Plus de 1 000 pilotes participèrent à ces opérations menées à bord d'hélicoptères militaires gros porteurs.

Atteindre le cœur du réacteur en fusion – une dizaine de mètres de diamètre – depuis une hauteur de 200 mètres était une tâche ardue : à cause de la formidable radiation qui se dégageait (1 500 rems à 200 mètres de hauteur, soit 3 000 fois la dose maximale annuelle tolérée en France), les pilotes ne pouvaient pas rester plus de huit secondes à sa verticale. Les premiers jours, les deux tiers des largages manquèrent leur cible. Enfin, le 30 avril, le largage de 160 tonnes de sable, mélangé à de l'argile pour former une masse plus compacte, fit chuter les radiations. Mais le lendemain, on s'aperçut que le sable avait fondu et que les rejets de radionucléides avaient repris de plus belle.

On décida alors de déverser d'énormes paquets en grosse toile de parachute contenant des centaines de lingots de plomb, de la dolomite et du bore. Mais une nouvelle menace se profila. Les fondations de la centrale montraient des signes d'affaissement. Il fallait les renforcer pour empêcher le combustible nucléaire fondu de pénétrer massivement dans les sols. Des centaines de mineurs du Donbass furent mobilisés pour creuser un boyau de 170 mètres de long jusque sous le réacteur.

Évacuation de Pripiat le 28 avril

Le 6 mai, l'émission de radiations chuta à 150 rems. Valeri Legassov, à nouveau, rapporte : *« Nous nous apprêtions à fêter la fin des opérations, qui coïncidait justement avec le jour anniversaire de la victoire sur l'Allemagne nazie* [9 mai]. *Mais un nouveau foyer s'est déclaré. On*

IRSN 2005 – UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE/UNIVERSAL IMAGES GROUP/GETTY IMAGES

ne savait plus ce qu'il fallait faire. On ne savait pas ce que c'était. Cela ressemblait à une masse incandescente composée de sable, d'argile et de tout ce qui avait été jeté sur le réacteur. On se remit au travail et on jeta encore 80 tonnes supplémentaires sur le cratère fumant. »

En parallèle, on procédait à l'évacuation de la population. Le général Berdov fit venir 1 200 autobus de Kiev. D'abord pour les 45 000 habitants de Pripiat, le 28 avril. Ils ne furent avertis que quelques heures plus tôt, par la radio locale. *« Ne prenez que le strict nécessaire : de l'argent, vos papiers et un peu de nourriture. Aucun animal domestique. Vous serez vite de retour. Dans deux ou trois jours. »*

Dans la soirée, ils arrivèrent à Polesskoie, à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest. On les « installa » chez les paysans du coin. Tous les bâtiments d'exploitation, granges, hangars, étables, furent réquisitionnés. Beaucoup souffraient déjà de nausées et de diarrhées. Or aucune assistance médicale n'était disponible et la région de Polesskoie était elle-même fortement contaminée ! Ordre fut donné à chacun de pointer quotidiennement à l'administration locale, comme les déportés sous Staline. Des cordons de police furent déployés sur les routes et les voies ferrées pour intercepter ➥

DANS LE TEXTE

Tout semblait calme et paisible, beau

« Quand papa est revenu et qu'il a repris son travail à l'usine, il n'a rien raconté. A l'école, je me vantais en disant que mon papa était allé à Tchernobyl, qu'il était un liquidateur et que les liquidateurs sont ceux qui ont aidé à liquider les conséquences de la catastrophe. Des héros ! Les autres garçons m'enviaient. Un an plus tard, mon papa est tombé malade… Nous nous promenions dans le jardin de l'hôpital, et, là, pour la première fois, il m'a parlé de Tchernobyl. Ils travaillaient à proximité du réacteur. Tout semblait calme et paisible, beau. Mais en même temps, quelque chose n'allait pas. Les vergers étaient en fleurs, mais pour qui ? Tous les habitants avaient été évacués des villages. Mon père et ses collègues ont traversé la ville de Pripiat : du linge séchait sur les balcons décorés de pots de fleurs. Près d'un buisson, le vélo d'un facteur est attaché, un sac rempli de journaux et de lettres sur le porte-bagages. Et sur ce sac, un nid d'oiseau. Comme au cinéma… »

Svetlana Alexievitch, *La Supplication*, JC Lattès, rééd. J'ai lu, 1999, p. 233

Contrôles constants

Durant toute la construction du dôme de protection, des contrôles dosimétriques ont été effectués. Sans doute signe du caractère secret de ces opérations, la date de cette photographie n'est pas connue (peut-être août 1986).



ZUFAROV/REPIK/UKRINFORM/SIPA

Gorbatchev prend la main

Tranchant avec le mutisme habituel, son discours du 14 mai lance le processus de « glasnost ».

Dans un premier temps, les autorités soviétiques se taisent. Mais, le 28 avril au matin, la Suède découvre la contamination et, dès l'après-midi, l'AFP en informe la planète. La zone étant bouclée, commence une guerre des images, obtenues par divers satellites occidentaux, militaires et civils. Gorbatchev, alors secrétaire général du Comité central du Parti communiste, décide d'exploiter politiquement l'événement, en plaidant pour des réformes profondes face au clan conservateur. Le 14 mai, il parle longuement à la télévision, reconnaissant la gravité de la catastrophe et ajoutant qu'elle ne peut encore être considérée comme close. Cette intervention est ressentie, en URSS et dans le monde entier, comme le signe spectaculaire que les habitudes de censure de l'information sont en train de changer. C'est alors que s'impose le terme *« glasnost »* (« transparence »).



SHONE NESIC V./SIPA

les fuyards. Des milliers de personnes s'enfuirent cependant, amplifiant la rumeur.

Dans les premiers jours de mai, près de 100 000 habitants de la zone d'une trentaine de kilomètres autour de la centrale furent évacués. Ce déplacement forcé, qui faisait remonter chez les plus âgés les souvenirs du grand exode de l'été 1941, constitua un profond traumatisme.

Les évacuations se prolongèrent jusqu'au mois d'août, après que les législateurs soviétiques eurent défini quatre « zones de contamination » : la « zone d'exclusion », d'un diamètre de 30 kilomètres autour de la centrale, où l'on avait enregistré une activité en césium 137 supérieure à 1 480 kilobecquerels (kBq) au mètre carré ; la « zone d'évacuation », présentant une contamination supérieure à 555 kBq au mètre carré ; enfin deux zones, un peu moins contaminées (185-555 kBq/m² et 37-185 kBq/m², le « niveau normal » étant de 1 à 5 kBq/m²) où les populations bénéficiaient d'un statut socio-économique privilégié : suivi médical des habitants, approvisionnement, « primes de risque », etc.

L'alerte est donnée par la Suède

Au total, quelque 250 000 personnes furent, en trois mois, évacuées des trois premières zones. En un an, une nouvelle ville, Slavoutitch, à une soixantaine de kilomètres de la centrale, sortit de terre. Fin 1987, elle comptait déjà plus de 15 000 habitants et 25 000 en 2023. De nombreux occupants des zones contaminées furent également relogés dans des banlieues de Kiev. Le gouvernement octroya à chaque évacué des indemnités : 4 000 roubles, soit un an environ de salaire moyen, par adulte et 1 500 roubles par enfant.

Les autorités tentèrent d'abord de cacher puis de minimiser la catastrophe. Ce *« complot de l'ignorance et du corporatisme »* (Vassilii Nesterenko) en aggrava considérablement les conséquences. Les médias soviétiques gardèrent le silence trois jours durant.

L'alerte fut donnée d'abord par la Suède. Le lundi 28 avril au matin, au cours d'un contrôle de routine dans la centrale de Forsmark, on constate une hausse générale de la radioactivité. Le site est immédiatement évacué mais les





autorités suédoises comprennent que la fuite ne provient pas de leur centrale et, en étudiant les vents et les particules trouvées, déduisent que la contamination vient d'URSS. L'AFP informe la planète, dans l'après-midi du 28 avril, que *« des niveaux de radioactivité inhabituellement élevés ont été apportés vers la Scandinavie par des vents venant d'Union soviétique »*.

L'agence officielle soviétique TASS ne réagit que vingt-quatre heures plus tard. Elle reconnaît *« un accident de gravité moyenne à la centrale nucléaire de Tchernobyl »*. Les jours suivants, les médias occidentaux bruissent de rumeurs les plus alarmistes, invérifiables car la zone de Tchernobyl a été totalement bouclée. Commence une guerre des images, obtenues par divers satellites occidentaux, militaires et civils.

Gorbatchev décide d'exploiter politiquement l'événement, en promouvant une campagne de « transparence » *(glasnost)*. Il utilise l'accident comme *« un nouvel argument fort en faveur de réformes profondes »* face au clan conservateur. Le 14 mai, il parle longuement à la télévision, rejetant les accusations de rétention volontaire des informations, mais reconnaissant que, dans les premiers jours, *« ni les politiques ni même les scientifiques n'étaient préparés à saisir la portée de cet événement. »*

Cette intervention télévisée est ressentie, en URSS et dans le monde entier, comme le signe spectaculaire que les habitudes de censure de l'information sont en train de changer.

Le combat des « liquidateurs »

Cet appel du 14 mai 1986 marque le début d'une intense campagne de mobilisation. De l'été 1986 à l'été 1988, près de 700 000 personnes participent, en se relayant, aux immenses opérations d'évacuation et de décontamination des zones les plus touchées par la radioactivité.

Ces « liquidateurs » sont d'abord des militaires, appelés du contingent, jetés dans la bataille sans préparation, ni protection. Et des civils, beaucoup de jeunes attirés par des primes ou la promesse d'obtenir un logement ou une voiture.

Deux tâches principales les attendent : ériger, au-dessus du réacteur nucléaire accidenté, un « sarcophage » de béton et d'acier pour éviter la dispersion dans l'environnement des particules radioactives qui continuaient à se dégager et empêcher la pluie de pénétrer ; dans les zones contaminées, tout enterrer dans de gigantesques fosses.

La construction du sarcophage dura six mois. Le défi technique était immense. Protégées derrière des « boucliers », des murs de béton de 8 mètres de hauteur et de 30 centimètres d'épaisseur, des grues assemblèrent à distance le sarcophage, qui prit la forme d'une immense pyramide tronquée de 66 mètres de haut, 220 mètres de long et 100 mètres de large. Plus de 30 000 liquidateurs se relayèrent, jour et nuit, pendant six mois.

La construction s'accompagna d'une intense campagne de propagande. Pour la fin des travaux de déblaiement, on accrocha le drapeau soviétique au sommet de la cheminée

Une « Pompéi » soviétique

Abandonnée en catastrophe, la ville de Pripiat reste fermée et ses entrées sont surveillées 24 heures sur 24. Avec ses immeubles, ses commerces, ses lieux de distraction à l'abandon, elle témoigne de la vie quotidienne à la fin de la période communiste.

ENZO SIGNORELLI/GETTY IMAGES – FRANÇOIS LOCHON/GAMMA-RAPHO

BILAN

Morts :
47 selon le bilan officiel.
9000 en 2006, selon l'OMS, notamment de cancer de la thyroïde.

Évacués :
250000 en trois mois.

Personnes exposées :
plus de 6 millions,
dont 1 million d'enfants.

d'aération. Au péril de leur vie, vu la dose de radiation qu'ils allaient recevoir durant leur exploit, le lieutenant-colonel Aleksandr Sotnikov, les sergents Aleksandr Iourtchenko et Valeri Staradounov gravirent, un à un, les échelons métalliques de l'immense échelle de 78 mètres de haut. Une équipe de télévision filmait la scène depuis un hélicoptère. Pareil au drapeau soviétique planté, début mai 1945, sur le toit du Reichstag à Berlin, l'étendard rouge de Tchernobyl devait symboliser la victoire du peuple soviétique dans la guerre contre l'atome.

Une fois le sarcophage achevé, il fallait organiser la décontamination des zones les plus atteintes, après un travail de repérage complexe. En effet, la radioactivité ne se diffuse pas régulièrement, mais s'insinue inégalement en « taches de léopard », variant considérablement d'un endroit à un autre. Sur chaque zone délimitée, il faut racler au bulldozer les couches de terre radioactive, puis « enterrer la terre dans la terre », mais aussi enfouir les arbres, les matériaux, les outils contaminés dans des fosses tapissées de feuilles de plomb, raser un grand nombre de constructions et enfouir les gravats. Dans la seule zone d'exclusion des 30 kilomètres, on a compté plus de 800 immenses fosses-poubelles bourrées d'engins de chantier, d'hélicoptères et d'outils souillés.

Autre mission : abattre les animaux domestiques abandonnés, ainsi que le bétail exposé. Au total, les opérations de « liquidation des conséquences de l'accident de la centrale de Tchernobyl » furent officiellement déclarées terminées à la fin de l'année 1988.

Mais au fil des années s'est opérée une réappropriation insolite de ce territoire à nul autre pareil. Tout d'abord, la centrale nucléaire a fonctionné jusqu'en 2000 et n'a été arrêtée par le gouvernement ukrainien qu'à la suite des fortes pressions exercées par l'Union européenne, en particulier, et en échange de contreparties financières. Pendant des années, plus de 10000 personnes ont continué de travailler dans la zone d'exclusion des 30 kilomètres, regagnant chaque soir ou chaque week-end leur domicile à Slavoutitch ou à Kiev.

Un coût humain difficile à évaluer

En outre, près d'un millier de personnes, en majorité âgées et issues de la campagne, sont revenues, malgré toutes les interdictions officielles. Ces « revenants », appelés en ukrainien *samosioli*, « colons individuels », survivent grâce aux produits de leur lopin et de leur basse-cour… et sont devenus de précieux cobayes, dont on analyse attentivement la capacité à résister en milieu irradié.

Les zones évacuées se sont aussi transformées en une terre de trafics en tout genre. Des centaines de milliers d'objets domestiques fortement irradiés ont été dérobés, revendus dans tout le pays. Dans les immensités boisées des zones évacuées s'est développé un vaste trafic de bois de chauffage abattu en toute illégalité.

Sans parler du braconnage. Depuis le départ des hommes, les populations de sangliers, de chevreuils, d'élans, de renards et de loups gris ont connu une formidable croissance. Cet « essor animalier » a d'ailleurs transformé toute la région en un terrain d'observation pour les zoologues et chercheurs biologistes ukrainiens, russes et étrangers. Mais aussi en un terrain pour passionnés de chasse, surtout étrangers. Le « tourisme nucléaire », scientifique ou

cynégétique, fait vivre aujourd'hui quelques agences spécialisées de Kiev.

Quarante ans après, il est toujours très difficile d'en évaluer le coût humain. D'importantes retombées radioactives ont touché un territoire essentiellement rural d'une superficie équivalente au quart de la superficie de la France. Environ 145 000 km² ont été significativement contaminés soit 23 % du territoire biélorusse, 7 % du territoire ukrainien et 0,5 % du territoire russe. Dans ces régions vivent près de 4 millions de personnes, dont 300 000 en Russie, 1,5 million en Ukraine et 2 millions environ en Biélorussie.

Sur les 658 membres du personnel présents lors de l'explosion, ainsi que les pompiers, qui ont subi une irradiation aiguë supérieure à 500 rems, 257 ont été hospitalisées dans un service spécial à Moscou, dont 28 sont décédées dans les quinze jours. Si l'on ajoute les trois sauveteurs décédés sur les lieux mêmes, l'accident de Tchernobyl ne fit « officiellement » – selon le chiffre donné longtemps par les autorités soviétiques – que 31 morts. Mais combien de ces « grands irradiés » sont décédés au cours des mois et des années suivantes ? Il n'existe aucune donnée statistique fiable sur ce point.

Ont été soumis à de fortes radiations (de 40 à 250 rems) une centaine de milliers d'habitants de Pripiat, de la ville de Tchernobyl et de dizaines de bourgs et villages dans la zone d'exclusion. Des centaines de milliers de personnes résidant dans la zone de contamination ont également reçu de fortes doses de radiation. De même que les quelque 700 000 liquidateurs qui ont travaillé sur les sites contaminés. Enfin, des millions de personnes occupant les zones contaminées ont été aussi exposées par ingestion de produits alimentaires contaminés.

Contamination et radiations

Or les substances radioactives, notamment le césium 137 et le strontium 90, ont une durée de vie très longue : leur radioactivité ne diminue que de moitié… tous les trente ans. La méconnaissance des doses reçues et le suivi épidémiologique très incomplet des populations exposées et, plus encore, des liquidateurs, dispersés aux quatre coins de l'ex-URSS, rendent impossible une évaluation exacte du nombre de décès[2].

On a, néanmoins, quelques indications sur un certain nombre de pathologies liées aux



SERGEI GUNEYEV/GETTY IMAGES

Enfants handicapés

Les atteintes génétiques et les malformations congénitales ont frappé trois à quatre fois plus les enfants biélorusses que la normale.

NOTE

2. A la fin 2005, un bilan effectué par huit institutions de l'ONU a évalué à 4 000 les personnes susceptibles de mourir des suites de l'accident.

Hommage

Page de droite : le président ukrainien Volodymyr Zelensky se recueille, le 26 avril 2021, devant le mémorial aux victimes de l'explosion, dont les noms figurent sur le mur.

radiations : les cancers de la thyroïde, du pancréas, de la vessie, les leucémies sont, en Ukraine et en Biélorussie, deux à trois fois plus nombreux qu'avant l'accident.

Les recherches médicales ont toutefois été fortement freinées, voire arrêtées, par les pouvoirs publics, tout particulièrement dans la Biélorussie d'Aleksandr Loukachenko. Le professeur Bandajevsky, par exemple, a été arbitrairement condamné à huit ans de prison, parce que ses recherches mettaient en cause la politique de santé gouvernementale et pointaient l'affectation inefficace et le détournement des aides internationales.

En Ukraine, au contraire, la tendance, durant des années, a été inverse : l'inflation du nombre de victimes et de malades a parfois constitué un argument dans le marchandage d'aides européennes et internationales.

Tchernobyl demeure non seulement un événement inédit, la plus grande catastrophe nucléaire civile, mais aussi un événement inachevé, dont les conséquences se déploient dans une temporalité et des lieux indéterminés. Une catastrophe inépuisable, dans ses dimensions anthropologique, symbolique, philosophique. C'est la nature même de la catastrophe qui a changé. Ici, pas de villes détruites, ni de champ de bataille. *« Tchernobyl est comme un arbre qui pousse »*, dit une villageoise biélorusse interviewée par Svetlana Alexievitch pour son livre *La Supplication*. Pour les habitants, la présence invisible, obsédante et irrémédiable de la contamination, l'appréhension des risques au quotidien dans un environnement contaminé restent impensables : *« On nous demande si nous avons peur. Mais nous ne connaissons pas cette peur, elle n'est pas inscrite dans notre mémoire. Je sais ce qu'est la peste, le choléra, la guerre. Mais qui sait ce qu'est Tchernobyl ? »*

Quarante ans plus tard

La centrale nucléaire de Tchernobyl est revenue sous les feux de l'actualité internationale en février 2022. En effet, dès le premier jour de l'invasion de l'Ukraine par les troupes de la Fédération de Russie, le 24 février 2022, la centrale et la ville de Pripiat ont été occupées par les Russes, et plusieurs centaines de personnes employées dans la centrale prises en otage et empêchées de regagner leur domicile.

Quelques jours plus tard, l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) s'est inquiétée d'une forte augmentation de la radioactivité dans la zone, causée par le passage de colonnes



Tourisme nucléaire

Dytiatky est l'un des rares villages proches en dehors de la zone d'exclusion. Ouvert en 2017, ce centre propose des informations, des souvenirs (magnets, mugs), de la nourriture et des boissons.

PAVLO GONCHAR/SOPA IMAGES/LIGHTROCKET/GETTY IMAGES



UKRAINIAN PRESIDENTIAL PRESS SERVICE/HANDOUT/REUTERS

de véhicules militaires qui ont soulevé des nuages de poussière de sols contaminés. Le 9 mars, l'opérateur du réseau électrique ukrainien, Ukrenergo, annonce que la centrale a été débranchée du réseau : le refroidissement de l'eau des piscines de stockage des combustibles nucléaires usés n'est plus assuré. Le directeur général de l'AIEA, Rafael Grossi, se rend dès le lendemain à Antalya, en Turquie, pour y rencontrer (séparément) les ministres des Affaires étrangères russe et ukrainien.

Les autorités russes annoncent alors qu'elles vont rétablir l'alimentation électrique de la centrale pour le refroidissement des circuits d'eau. Cet incident, qui aurait pu avoir des conséquences dramatiques, rappelle qu'il n'existe pas de cadre contraignant pour la sûreté des installations nucléaires en cas de guerre. Une faille majeure. La tension diminue avec le départ forcé des troupes russes, fin mars 2022, et la reprise de la zone par les forces ukrainiennes. Mais la radioactivité y reste, plusieurs mois durant, très élevée. Combien de combattants, ignorants du risque, ont-ils été contaminés par le rejet de poussières dues au passage des chars et par le creusement de tranchées dans la « zone d'exclusion » ? On ne le saura sans doute jamais. ■

Pour aller plus loin

La catastrophe de Tchernobyl a donné lieu à de nombreux films et publications.

Films et documentaires

Le premier documentaire, Tchernobyl : chronique des semaines difficiles, *date de 1986. Son réalisateur, l'Ukrainien Vladimir Chevtchenko, meurt le 30 mars 1987 du fait de l'irradiation.*

La Terre outragée, *de Michale Boganim, est la première fiction tournée à Tchernobyl (2011).*

La mini-série Chernobyl, *réalisée par Craig Mazin en 2019, va de l'explosion aux efforts de nettoyage.*

Livres

Indispensable, La Supplication *de Svetlana Alexeievitch (JC Lattès, 1998) : l'autrice biélorusse a interrogé, pendant dix ans, plus de 500 témoins directs. Ce livre choc a été porté à l'écran sous le même titre par Pol Cruchten (2016).*

Récent, Tchernobyl, visite post-apocalyptique *de Laurent Michalot (Chêne, 2020) propose des photos de 1986 à notre époque.*

Les Chiens de Pripyat *est une BD en deux volumes d'Aurélien Ducoudray, Christophe Alliel et Magali Paillat (Bamboo, 2017-2018). Des évacués chargés de tuer les chiens radioactifs découvrent une communauté d'enfants abandonnés – de nouvelles proies.*

Jeux vidéo

La série Stalker *recrée un univers fantastique (Shadow of Chernobyl, Call of Pripyat) et dans* Chernobylite, *le joueur incarne un physicien attaché à la centrale, qui recherche sa compagne.*

L'Histoire COLLECTION

www.lhistoire.fr
REVUE MENSUELLE CRÉÉE EN 1978,
ÉDITÉE PAR LES ÉDITIONS L'HISTOIRE
41 BIS, AVENUE BOSQUET, 75007 PARIS
TÉL. : 01 70 98 suivi des 4 chiffres entre parenthèses

Président-directeur général
et directeur de la publication :
Claude Perdriel
Directeur éditorial : Maurice Szafran
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie
Conception graphique : Dominique Pasquet
Éditeur : Alain Scemama

Pour toute question concernant votre abonnement
Tél. : 01 55 56 71 19
Courriel : abo.histoire@groupe-gli.com
L'Histoire, service abonnements
45, avenue du Général-Leclerc,
60643 Chantilly Cedex
Belgique : Édigroup Belgique, tél. : 070 233 304
Suisse : Édigroup SA, tél. : 022 860 84 01
Tarif France : 1 an, 12 nos : 67 €
1 an, 12 nos + 4 nos *L'Histoire Collection* : 89 €
Tarif autres pays : nous contacter
Achat de revues et d'écrins
L'Histoire, 45, avenue du Général-Leclerc,
60643 Chantilly Cedex
Tél. : 01 55 56 71 19

RÉDACTION, DOCUMENTATION, RÉALISATION
Tél. : 01 70 98 19 19. Fax : 01 70 98 19 70
Courriel rédaction : courrier@histoire.presse.fr

Directrice de la rédaction :
Valérie Hannin (19 49)
Assistante de rédaction :
Marie Alberto Jeanjacques (19 51)
Conseillers de la direction :
Michel Winock, Jean-Noël Jeanneney
Rédactrice en chef :
Héloïse Kolebka (19 50)
Rédacteur(rice)s en chef adjoint(e)s :
Géraldine Soudri (19 52), Olivier Thomas (19 54)
Secrétaire général de rédaction :
Raymond Lévêque (19 55)
Secrétaire de rédaction (en charge de ce numéro) **:**
Sophie Le Gallo
Chef de rubrique : Ariane Mathieu (19 53)
Rédaction : Jean-François Mondot, Nina Tapie (19 30), Huguette Meunier, Julia Bellot, Domitille de Gavriloff, François Mathou
Rédaction-révision-correction : Hélène Valay
Direction artistique : Marie Toulouze (19 57), Valentina Léporé (en charge de ce numéro)
Service photo : Jérémy Suarez-Lalouni (19 58), Any-Claude Médioni
Comité scientifique : Pierre Assouline, Jacques Berlioz, Patrick Boucheron, Catherine Brice, Bruno Cabanes, Johann Chapoutot, Joël Cornette, Clément Fabre, Anaïs Fléchet, Jean-Noël Jeanneney, Philippe Joutard, Emmanuel Laurentin, Julien Loiseau, Pap Ndiaye, Fabien Paquet, Olivier Postel-Vinay, Yann Potin, Yves Saint-Geours, Maurice Sartre, Claire Sotinel, Pierre-François Souyri, Laurent Theis, Annette Wieviorka, Olivier Wieviorka, Michel Winock
Correspondants : Dominique Alibert, Claude Aziza, Vincent Azoulay, Antoine de Baecque, Esther Benbassa, Françoise Briquel-Chatonnet, Guillaume Calafat, Jacques Chiffoleau, Alain Dieckhoff, Hervé Duchêne, Olivier Faron, Marie Favereau, Christopher Goscha, Christian Grataloup, Isabelle Heullant-Donat, Gilles Kepel, Matthieu Lahaye, Marc Lazar, Olivier Loubes, Gabriel Martinez-Gros, Marie-Anne Matard-Bonucci, Guillaume Mazeau, Nicolas Offenstadt, Pascal Ory, Michel Porret, Yann Rivière, Isabelle Surun, Boris Valentin, Sylvain Venayre, Catherine Virlouvet, Nicolas Werth
A collaboré à ce numéro :
Marie Huguet

FABRICATION
Creatoprint : Isabelle Dubuc, Sandrine Bourgeois, Loïc Rossigneux
ACTIVITÉS NUMÉRIQUES
Erwan Treyz (19 08)
SERVICES ADMINISTRATIFS ET FINANCIERS
Directrice administrative et financière :
Jaye Reig
MARKETING DIRECT ET ABONNEMENTS
Responsable abonnements :
Frédéric Eschwege (feschwege@lhistoire.fr)
Responsable du marketing direct :
Linda Pain (lpain@lhistoire.fr)
VENTES ET PROMOTION
Directeur : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11)
Ventes messageries : Mercuri Presse Conseil, Frédéric Vinot (01 42 36 80 52)
Diffusion librairies : Pollen (01 43 62 08 07)
RÉGIE PUBLICITAIRE
Mediaobs
44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 suivi des 4 chiffres
Courriel : pnom@mediaobs.com
Directeur général : Corinne Rougé (93 70)
Directeur de publicité : Romain Provost (89 27)
Studio : Brune Provost (89 13)
Gestion : Catherine Fernandes (89 20)
mediaobs.com

La rédaction de L'Histoire *est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du Code de propriété intellectuelle). Toute copie doit avoir l'accord du Centre français de droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris. Tél. : 01 44 07 47 70. Fax: 01 46 34 67 19). L'éditeur s'autorise à refuser toute insertion qui semblerait contraire aux intérêts moraux ou matériels de la publication. Les nom, prénom(s) et adresse de nos abonnés sont communiqués à notre service interne et aux organismes liés contractuellement avec* L'Histoire*, sauf opposition motivée. Dans ce cas, la communication sera limitée au service de l'abonnement. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal.*

Commission paritaire n° 1130 K 83242
ISSN 0182-2411 (imprimé), ISSN 2804-6269 (en ligne)

L'Histoire ***est publiée par les Éditions L'Histoire***
Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel

Dépôt légal mars 2026
© 2026 Éditions L'Histoire

Origine du papier : Allemagne
Eutrophisation (Ptot) : 0,018 kg/tonne
Taux de fibres recyclées : 0 %
Imprimé par BLG, Toul (54), France, certifié PEFC

Le prochain numéro de L'Histoire Collection

Les Russes et l'Europe
De Pierre le Grand à Vladimir Poutine

A partir du 9 juillet en kiosque, en librairie et sur notre site www.lhistoire.fr

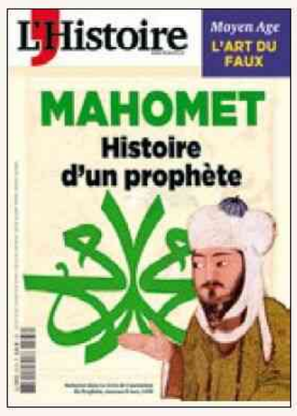
L'Histoire

Retrouvez nos anciens numéros et abonnez-vous !

1 AN - 11 nos **58€** SEULEMENT au lieu de ~~76,90 €~~*

+ 2 nos OFFERTS









ANNÉE 2024

- **Révolutionnaires sous les tsars**
  N°515 janvier 2024 | 6,90 €
- **La chute des Ming**
  N°516 février 2024 | 6,90 €
- **Portugal 1974 : la révolution des Œillets**
  N°517 mars 2024 | 6,90 €
- **Vie et mort de la « Françafrique »**
  N°518 avril 2024 | 6,90 €
- **Les amours au Moyen Age**
  N°519 mai 2024 | 6,90 €
- **Le sionisme**
  N°520 juin 2024 | 6,90 €
- **La violence et la guerre (numéro double)**
  N°521-522 juil-août 2024 | 7,90 €
- **Août 1944 : 7 jours pour libérer Paris**
  N°523 septembre 2024 | 6,90 €
- **La grande aventure de la Compagnie des Indes**
  N°524 octobre 2024 | 6,90 €
- **Secrets et mensonges d'État**
  N°525 novembre 2024 | 6,90 €
- **Ces paysans qui ont fait la France**
  N°526 décembre 2024 | 6,90 €

ANNÉE 2025

- **Naissance de Byzance Justinien un empereur chrétien en Orient**
  N°527 janvier 2025 | 6,90 €
- **Guerre de Crimée**
  N°528 février 2025 | 6,90 €
- **France 1945 : tout est possible !**
  N°529 mars 2025 | 6,90 €
- **Liban. Le pays déchiré**
  N°530 avril 2025 | 6,90 €
- **Haïti. La révolution des esclaves**
  N°531 mai 2025 | 6,90 €
- **La conquête de l'Algérie**
  N°532 juin 2025 | 6,90 €
- **Le Nil, histoire d'un fleuve (numéro double)**
  N°533-534 juil-août 2025 | 7,90 €
- **Marc Bloch : l'historien combattant**
  N°535 septembre 2025 | 6,90 €
- **La naissance du Saint Empire**
  N°536 octobre 2025 | 6,90 €
- **Mahomet, Histoire d'un prophète**
  N°537 novembre 2025 | 6,90 €
- **Les juges et le pouvoir**
  N°538 décembre 2025 | 6,90 €

LES COLLECTIONS DE L'HISTOIRE

De véritables livres au prix d'un magazine.





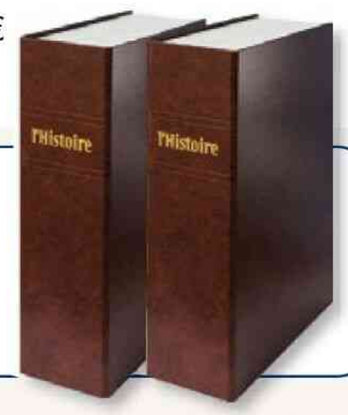


ANNÉE 2024

- N°102 : **La Pologne. Mille ans d'une nation** | 9,90 €
- N°103 : **L'Espagne de Franco. Un pays broyé** | 9,90 €
- N°104 : **Etats-Unis. Les fièvres d'une démocratie** | 9,90 €
- N°105 : **Paris au Moyen Age. La ville monstre** | 9,90 €

ANNÉE 2025

- N°106 : **Les Palestiniens** | 9,90 €
- N°107 : **Cambodge : d'Angkor au génocide khmer rouge** | 9,90 €
- N°108 : **Le terrorisme** | 9,90 €
- N°109 : **Les Balkans** | 9,90 €



Conservez vos numéros dans l'un de ces élégants coffrets

- **L'écrin 12 nos** 18€90
- **L'écrin 12 nos + 4 nos des Collections** 21€90

Retrouvez sur www.lhistoire.fr l'intégralité des numéros disponibles, des dossiers pour préparer les concours : ENS...

Bon de commande Spécial 2026

À renvoyer sous enveloppe affranchie à : L'Histoire - VPC
45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly Cedex - commandes@histoire.presse.fr

J'indique les coordonnées de l'abonnement : ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Tél.** |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

** Recommandé pour la livraison

☐ J'accepte de recevoir par mail, des offres de L'Histoire.

L'abonnement à l'Histoire : 1 an - 11 numéros + 2 n° GRATUITS **Indiquez les 2 numéros GRATUITS souhaités :** |_|_|_| _____	58,00 €	TOTAL _____€
Indiquez ci-dessous vos numéros souhaités :	Quantité	Prix unitaire	
■ L'HISTOIRE |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_
_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_
_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_|	_____ _____	7,90 € 6,90 €	_____€ _____€
■ LES COLLECTIONS DE L'HISTOIRE |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_|	_____	9,90 €	_____€
■ L'écrin L'HISTOIRE 12 numéros	_____	18,90 €	_____€
■ L'écrin L'HISTOIRE 16 numéros	_____	21,90 €	_____€
FRAIS DE PORT : France métropolitaine (Pour l'étranger : nous contacter) 1€ par numéro 10€ de 1 à 5 écrins, 23€ de 6 à 10 écrins, 35€ de 11 à 15 écrins, (au-delà nous consulter).	_____ _____		_____€ _____€
TOTAL DE MA COMMANDE (Frais de port inclus)			_____€

☐ **Oui, je profite de l'offre d'abonnement spécial 2026 à L'Histoire 1 an - 11 nos pour 58 €** au lieu de ~~76,90~~ € avec les **2 nos OFFERTS,** de mon choix, que j'indique ci-contre.
Je règle aujourd'hui par chèque à l'ordre de L'Histoire.

☐ **Oui, je souhaite compléter ma collection** et recevoir dans les 10 jours, ma commande ci-contre.
Je règle aujourd'hui par chèque à l'ordre de L'Histoire ou pour tout paiement par CB, rendez-vous sur le site : www.lhistoire.fr
Votre commande sera expédiée à réception de votre règlement.

PC111

VPCC111

*Vous pouvez acquérir séparément 10 nos à 6,90 €, 1 n° double à 7,90 €.
Les Éditions L'Histoire, situées au 41bis avenue Bosquet, Paris 7e, et qui éditent L'Histoire, sont responsables de traitement et collectent des données afin de servir votre commande. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 3 ans à partir de votre dernier achat. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement de vos données et définir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante : dpo@lhistoire.fr. Les Éditions L'Histoire disposent d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 41bis avenue Bosquet, Paris 7e ou à l'adresse mail dpo@lhistoire.fr

La croisade fut un phénomène sans précédent, mobilisant peut-être jusqu'à 100 000 participants à la fin du XIe siècle. Des États latins sont fondés au Proche-Orient, où, durant deux siècles, se construit une société originale, mêlant les influences orientales et occidentales. Tandis que, des deux côtés de la Méditerranée, s'affirme le pouvoir des hommes de guerre.

Le mook
des passionnés
d'histoire

Trimestriel
132 pages

Avec

Nicole Bériou, professeure émérite, université Lumière Lyon II
Jacques Berlioz, directeur de recherche émérite, CNRS
Florian Besson, médiéviste, professeur d'histoire-géographie (Arles)
Damien Carraz, université Toulouse-Jean-Jaurès
Aude-Marie Certin, université de Haute-Alsace (Mulhouse)
Simon Dorso, université Paris I Panthéon-Sorbonne
Anne-Marie Eddé, professeure émérite, université Paris I Panthéon-Sorbonne
Michel Kaplan, professeur émérite, université Paris I Panthéon-Sorbonne
Benjamin Kedar, professeur émérite, Université hébraïque de Jérusalem
Julien Loiseau, Aix-Marseille Université
Gabriel Martinez-Gros, professeur émérite, université Paris-Nanterre
Florian Mazel, université Paris I Panthéon-Sorbonne
Matthieu Rajohnson, université Paris-Nanterre
Mohamed Talbi (1921-2017), professeur émérite, université de Tunis
Emmanuelle Tixier du Mesnil, université Paris-Nanterre
John Tolan, université de Nantes
Kristjan Toomaspoeg, université du Salento (Italie)
Abbès Zouache, CNRS, Ifao (Le Caire)

L 13472 - 111 H - F: 9,90 € - RD

All 11.60 € - Bel 10.60 € - Lux 10.60 € - Italie 10.60€ - Esp 10.60€ - Grèce 10.60€ - Port cont 10.60€ - Suisse 15.90 CHF - DOM/S 10.60€ - TOM/S 1330 XPF - Canada 16.50 $CAD - Mar 102 MAD - Tun 14,60 TND

L'Histoire COLLECTION